MATRIX RÉVOLUTION : PHOTOS ET PRÉDICTIONS INÉDITES

MAD MOVIES

LE PLUS FORT DU CINÉMA

VÉNEMENT
E GRAND
ETOUR
U FILM
OTHIQUE

OLLECTOR
XCLUSIF
OUT SUR LA
YTHOLOGIE
ES VAMPIRES ET
ES LOUPS-GAROUS

GUERRE DES MONSTRES SUR LA VILLE

UNDERWORLD

L'AMOUR SERA-T-IL PLUS FORT QUE LE MAL ?

LE DVD NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT
BELGIQUE : 12 € - SUISSE : 20FS

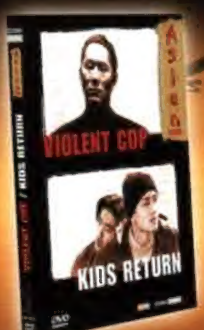
"LE 5 AOUT, LES PRIX TU SABRERAS"

[vieux proverbe japonais]

Mamoru OSHII

Tsui HARK

Takashi MIIKE



Takeshi KITANO

Takeshi KITANO

Shinya TSUKAMOTO

Shinya TSUKAMOTO

Shinya TSUKAMOTO

EN DVD DIGIPACK

STUDIO CANAL

DONALD SIMPSON

CAMÉRA GOTHIQUE

MATRIX RÉVOLUTION : PHOTOS ET PRÉDICTIONS INÉDITES
MAD MOVIES
ÉVÉNEMENT
LE GRAND RETOUR DU FILM GOTHIQUE
COLLECTOR EXCLUSIF
TOUT SUR LA MYTHOLOGIE DES VAMPIRES ET DES LOUPS-GAROUS
GUERRE DES MONSTRES SUR LA VILLE
UNDERWORLD
L'AMOUR SERA-T-IL PLUS FORT QUE LE MAL ?

On peut actuellement remarquer deux tendances bien distinctes au sein du cinéma fantastique. La première se situe dans la mouvance, très à la mode ces temps-ci, des films post-modernes et réflexifs : on peut notamment citer la trilogie **Matrix**, qui en est certainement le meilleur exemple, ou encore **Identity**, l'excellent thriller cérébral de James Mangold, à l'affiche ce mois-ci. La seconde montre une envie évidente de revenir à une forme de cinéma plus classique qui récupère les grandes figures du fantastique gothique. Les notions de fantastique et de gothique ont une longue histoire en commun. Désignant à la base l'architecture des cathédrales médiévales, le gothique a tout d'abord fait son entrée en littérature par le biais des poètes et des auteurs romantiques du 19ème siècle (Byron, Polidori, Shelley, Théophile Gautier...) dont le dessein était de récupérer tout le fond des légendes populaires et de le faire entrer dans la littérature dite noble. Il s'agissait avant tout d'une volonté de faire du neuf avec du vieux et de confronter les peurs ancestrales aux changements de la révolution industrielle. Rien ne se perd, tout se récupère. Logiquement, le cinéma, dès ses balbutiements, s'intéressera à toute cette imagerie gothique puissamment évocatrice (cimetières embrumés, églises en ruines, lune blanche, messes noires, fantômes errants...). La compagnie Universal Pictures sera la première, dès les années 30, à poser les bases du film de monstre gothique, avec une série de métrages mettant en vedette les incontournables du bestiaire fantastique que sont Frankenstein, Dracula ou la Momie. Presque trois décennies plus tard, la célèbre firme Hammer Films fera à son tour de cette tendance sa marque de fabrique au travers d'une longue série de projets similaires qui ont marqué de manière indélébile le cinéma fantastique. Au même moment, le célèbre Roger Corman, entouré des meilleurs techniciens anglais, s'essaye lui aussi au genre avec ses adaptations de romans d'Edgar Allan Poe telles que **Le Masque de la mort rouge** ou encore **La Tombe de Ligeia.** Les Italiens ne sont pas non plus en reste, puisque leurs cinéastes les plus célèbres, à savoir Mario Bava, Antonio Margheriti et Riccardo Freda deviendront rapidement les meilleurs illustrateurs de cette tendance avec des œuvres comme **Le Masque du démon, Le Corps et le fouet, Les Vampires, L'Horrible secret du Pr. Hichcock, Danse macabre** et **La Vierge de Nuremberg**, que nous vous proposons d'ailleurs de découvrir ce mois-ci en DVD dans notre collection « Le Meilleur des B Movies ».

Depuis quelques années, le néogothique est désormais étroitement lié à la culture rock, comme en témoignent avant tout l'exubérant **Rocky Horror Picture Show** et, plus récemment, le très poétique **The Crow**, précisément le fer de lance de cette nouvelle vague, dont **Underworld** se réclame à juste titre l'héritier le plus direct. Une histoire d'amour à la *Roméo et Juliette*, des décors somptueux et ténébreux, une esthétique baroque, des vampires, des loups-garous... D'ailleurs, boostée par les facilités que proposent les technologies modernes, cette source fertile n'est pas près de se tarir. On le constatera dès l'an prochain avec la sortie sur nos écrans du **Van Helsing** de Stephen Sommers et du **Hellboy** de Guillermo Del Toro, ce dernier risquant fort d'enfoncer définitivement le clou, en livrant une variation inédite autour du thème « faisons du neuf avec du vieux ».

Damien Granger

MAD MOVIES

Rédaction, Administration : 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634 **Fondateur :** Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen **Rédacteur en chef :** Damien Granger **Secrétaire de rédaction :** Arnaud Bordas **Rédacteurs pour ce numéro :** Arnaud Bordas, Alexandre Bustillo, Yannick Dahan, Cédric Delelée, David Doukhan, Julien Dupuy, Mael Le Mée, Stéphane Moïssakis, Jean-Pierre Putters, Numa Roda-Gil, Bertrand Rougier, Fabrice Sapolsky, Julien Sévéon, Marc Toullec **Correspondant aux Etats-Unis :** Didier Allouch **Conception graphique :** I. Ferreira/Atipik **Photogravure :** Unipag **Impression :** Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz.
Abonnements et anciens numéros : DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 **Tél. :** 01 44 84 85 29
Publicité : Sandrine Gueho **Tél. :** 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements :** Yves Barast, Nadine de Barros, Gabe Bartalos, Maude Beaumont, Marie Anne Benardais, Sandra Boixel, Florence de Bourgues, Daniel Bouteiller, Eric Bufkens, Isabelle Buron, Sébastien Careil, Caroie Chomand, Agence Cat's, Françoise Dessaigne, Dream Entertainment, FAB Press, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Sophie Giraud, François Guerrar, Christophe L., Anne Lara, Pascal Launay, Anaïs Lelong, Sébastien Lemonnier, Etienne Lerbret, Hugues Leroyer, Floriane Mathieu, Karine Mestrejean, Elizabeth Meunier, Jean-Claude Michel, Michael Msihid, Thien Nguyen, Nathalie Proth, Laurent Renard, Stéphanie Renaud, Alexis Rubinowicz, Laurent Sénoglio, SND, Sabine Thellier, Aude Thomas, Jean-Pierre Vasseur, Jean-Pierre Vincent, Delphine Vuaillat, Akinhola Wazi, Emmanuelle Zinggeler.
Commission paritaire : N° 0707 K 81858 **ISSN :** N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution Directeur de la publication :** Benjamin Cohen
Editeur : Custom Publishing France SAS au capital de 40 000 € - RCS Paris : B 394 412 928.
Principal actionnaire : Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film **La Vierge de Nuremberg** en DVD au prix de 9,90 € pour le pack dont 2,00 € pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité. Un encart 4 pages **Underworld** est jeté de façon aléatoire dans le magazine.

Imprimé en France/Printed in France

SOMMAIRE 156

26 MATRIX RÉVOLUTION

En sortant de **Matrix Reloaded**, Moïssakis a kické sa concierge, fighté un contrôleur de la SNCF (d'où le début des grèves à l'époque, cherchez pas, c'était ça) et marravé un pigeon qui lui a chié sur le palto. Comme il a adoré, il compte remettre ça en novembre. Voici son tour de chauffe les amis, garre à la baffe !

32 SKINNED DEEP

Gabe Bartalos, le responsable de certains maquillages sur des films comme **Massacre à la tronçonneuse 2**, se lance dans la réalisation. Pour nous conter les aventures de Saturnin le canard qui radote ? Raté ! Pour faire du gore, du con, du gras et du déjanté ! Bref, du bon bis qui semble ravir Julien Dupuy, l'ami des stars maquilleurs...

36 MONSTER MAN

Notre bon Marc Toullec nous ramène une sympathique preview du film de Michael Davis, pourtant adepte de **American Pie** (mais story-boarder de McTiernan, il rattrape le coup in extremis l'asticot !). Du gore et du fun sous l'œilleton du scénariste de **Double Dragon** ? Ça paraît suffisamment barré pour nous attirer !

40 UNDERWORLD

Le saviez-vous ? Dans l'œuvre de Shakespeare, Roméo était en fait un loup-garou poilu du cul, et Juliette avait les dents qui rayaient le parquet. Cette théorie, exposée dans **Underworld**, plaît bien à Mamadou Rougier, qui a lui-même vécu une histoire d'amour tragique avec une gente demoiselle. Du coup, il se livre au réalisateur. Ah... On me signale en fait que l'histoire fut plus tragique car elle ne concernait pas une gente dame mais un aspirateur. Quel tombeur ce Mamadou, quand même !

48 IDENTITY

Stéphane est un peu con-con quand même : on vous prévient d'avance, ne lisez PAS les interviews de James Mangold et Michael Cooney avant d'avoir vu le film, Stéph' n'a pas pu s'empêcher de ne poser que des questions sur le twist en question... Le relou !

54 HERO

La belle Sévéon n'est pas dupe du message politique, apprécie les belles images et les sensations que **Hero** provoque et il le dit haut et fort.

Matrix Révolution

Skinned Deep

Identity

Hero

Également amoureux de la ch'tite Maggie Cheung, il a bavé tout partout sur lui en partant l'interviewer. Il en a de la chance, ce cochon de Breton !

40 LA LIGUE DES GENTLEMEN EXTRAORDINAIRES

Décidément, les films de cet été n'en finissent pas de nous décevoir et malheureusement, **La Ligue**... ne déroge pas à la règle. Arnaud Bordas, qui a bien connu l'époque où se situe le film (il reste persuadé que Brassens a inventé le rap !), s'en plaint le premier et c'est à lui que revient le droit de taper sur les responsables. À sauver, les SFX impressionnants de Steve Johnson, dont nous parle le petit Pedro Dupuy.

64 COWBOY BEBOP

Alors là, vous vous dites *« Animé Japonais... Je parie que c'est Rougier qui fait le texte »*. Et là, on vous répond *« Ah mais monsieur est perspicace aujourd'hui, bravo. C'est quoi les chiffres du loto ? »*. Comment, le film, dites-vous ? Bah il trouve ça génial, et évidemment, il a interviewé le réal autour d'une tasse de thé en levant bien le petit doigt. Ah ce Mamadou, un vrai dandy pour petites vieilles !

68 WILLARD

Attention, **Willard** n'est pas la suite de **Stuart Little**. Ici, les gros rats font de gros dégâts et Crispin Glover est un poil plus vicieux que Geena Davis, même quand celle-ci est shootée à la camomille. Yannick Dahan, notre Lucky Luke à nous (il chie du feuillet plus vite que son ombre), nous livre ses impressions et celles-ci sont plutôt positives. Coooooooo! !!!!

70 SYMPATHY FOR MR VENGEANCE

Le cinéma coréen commence à se faire connaître par chez nous, ce qui n'est pas pour déplaire à notre ami Sévéon, qui vante ici les mérites de ce film violent et décalé comme, selon lui, les Américains n'auraient pas pu faire ! Ben les Bretons non plus mon gars, et toc !

RUBRIQUES

3 Édito / **6** Courrier des lecteurs / **8** Notules lunaires / **14** Notules asiatiques / **16** Festival / **18** Y'a un truc / **20** Dans les griffes du cinéphage / **22** Avis chiffrés / **23** Abonnement / **73** Mad'Gazine / **90** Anciens numéros / **93** Fantastic Guide / **98** Petites annonces

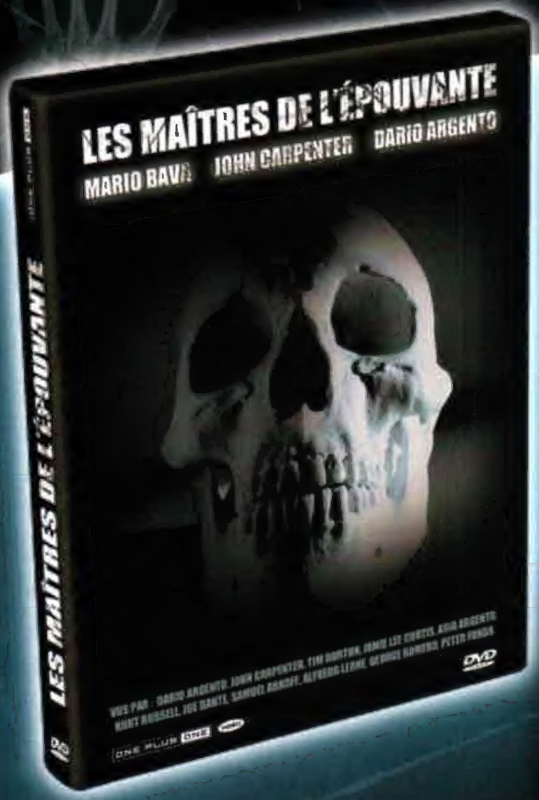
LES MAÎTRES DE L'ÉPOUVANTE

PORTRAITS DE 3 GRANDS RÉALISATEURS DE L'ANGOISSE :

- Mario Bava (Six Femmes pour l'assassin)
- John Carpenter (Halloween)
- Dario Argento (Les Frissons de l'angoisse)

entourés d'un casting de rêve : Tim Burton, Jamie Lee Curtis, Kurt Russel, Asia Argento et bien d'autres...

ENTREZ DANS UN UNIVERS TERRIFIANT !



UN PRIX QUI TUE !
35€
(tarif conseillé)

SUPPLÉMENTS EXCLUSIFS :

3 livrets inédits
sur les phénomènes Bava, Carpenter et Argento

DIGIPACK 3 DVD DISPONIBLE A PARTIR D'AOÛT 2003

ONE PLUS ONE VIDÉO

DVD VIDEO

COURRIER DES LECTEURS

ALLEZ, C'EST LA RENTRÉE ! ON DIGÈRE TOUT DOUCEMENT CET ÉTÉ FORTEMENT CHARGÉ EN BLOCKBUSTERS PLUS OU MOINS DÉCEVANTS (À PART TERMINATOR 3, QUI SEMBLE EMPORTER L'ENTHOUSIASME DE TOUT LE MONDE) ET ON REPART POUR UNE FIN D'ANNÉE QUI S'ANNONCE ALLÉCHANTE À PLUS D'UN TITRE. ET POUR COMMENCER, ON ATTEND VOTRE COURRIER SUR IDENTITY, UN FILM QUI NE VA PAS MANQUER DE FAIRE GAMBERGER VOS PETITES CELLULES GRISES...

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, (plus connu sous le nom de Peav, et parfois, Bolo...) le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux, et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils travaillaient au bureau.
Pour découvrir ce petit coin de paradis, un accès direct est disponible sur le site Mad, à l'adresse www.mad-movies.com/news.php3?223
Sinon, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Puis tapez /join #madmovies. Et voilà.

L'éditeur de la publication n'est pas responsable du contenu des opinions exprimées sur le forum qui reste sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?
Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
17 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail : info@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

LE GÉANT DE FER

Je me souviens encore, il y a quelque temps, à la mise en chantier de **Terminator 3**, avoir été le premier à crier au scandale : c'est pas James Cameron qui réalise ? Linda Hamilton ne rempile pas non plus ? Sacrilège ! Avec dix ans de bides (et de navets) dans la mâchoire, Arnold jouait sa dernière carte, quitte à tout saccager, même ce monument qu'est devenue la saga **Terminator**. Les bla-bla du réalisateur et de l'ex-star, la bande-annonce *(Tu m'étonnes, le coco qui l'a monté devrait être placé de force devant du Brett Ratner, tiens !)*, la TerminatriX : rien n'y faisait, pour moi, **T3**, c'était de la daube avant même de l'avoir vu. Puis vint le papier de Mister Allouch, qui fit renaître une lueur (rouge ?) d'espoir dans mes yeux. Alors, comme ça, **T3**, finalement ça le fait ? Je me rue donc en salle, et VLAN, il avait raison le père Allouch, **T3** est un putain de bon film !!
Bon OK, on est loin de la science quasi mathématique des plans de Cameron (le Kubrick du film bourrin), mais il aurait été stupide de demander à ce Mostow de filmer à l'identique.
La première partie est clairement un remake parodique de **T2** (l'arrivée dans le club des chippendales, *« elle est chouette, ta voiture »*) et ça marche. La fameuse poursuite avec le camion-grue est bien monstrueuse et non, je ne ferais pas de comparaison idiote avec celle de **Matrix Reloaded** *(ouais, t'as raison, en plus, c'est complètement idiot)*, sublime aussi mais elle très différente : celle de **T3** joue la carte de la destruction à grande échelle tandis que l'autre joue sur la virtuosité de la mise en scène.
Et j'ai encore préféré l'affrontement dans les chiottes : bien barbare.
Mais le plus beau dans tout ça, ce sont les éléments du premier **Terminator** qui viennent se glisser çà et là (la TerminatriX qui élimine les futurs membres rebelles : beau) et surtout, SURTOUT, la deuxième partie passionnante et inattendue au vue de la simplification du scénario de **T2**.
Et puis il y a la fin, une des plus belles histoires du cinéma (avec celle du **Docteur Folamour**, oui, j'aime bien les explosions atomiques). Donc, j'attends **T4** et retourne voir **T3** de ce pas.
Elle est pas belle, la vie ?

Alexandre Amouriq (Villeurbanne)

Salut les Mad-men !
Aussi incroyable que cela puisse paraître, il m'arrive de ne pas être d'accord avec vos articles *(Mais... mais... c'est incroyable !!!)*. Même si je trouve insupportable la campagne de dénigrement de Yannick Dahan sur David Lynch et son chef-d'œuvre **Mullholand Drive**, je sais quand même apprécier un point de vue différent. Mais quand je lis que **T3** est largement digne de ces prédécesseurs, de deux choses l'une, soit Didier venait de voir l'immonde bouse qui a massacré le mythe Hulk, et donc était dans un état d'esprit d'indulgence totale, soit il n'avait pas apprécié les deux premiers à leur juste valeur. OK, la TX est géniale, la baston dans les WC est incroyable, l'image finale est terrifiante. Mais pourquoi avoir poussé **T3** dans le registre de la comédie ?
Ah si, je sais : *« Ouais, venez les djeunes, y a le T 800 qui sort plein de conneries sans le faire exprès, et en plus le pop-corn est super bon ! »*. J'ai revu **T2** en DVD et aucune comparaison n'est possible, les touches d'humour sont parfaitement intégrées dans ce chaos *(mouais, la scène du sourire dans* **T2** *version longue, c'est quand même pas bien finaud hein...)* au sein duquel s'affrontent 3 némésis : le T800, Sarah Connor et le T-1000. Bordel, je veux voir James Cameron's **Terminator 3** (et aussi **Le Retour du Roi**, mais ça c'est une autre histoire).

Pascal Olivier (Champagnat)

PS : Bravo pour les DVD de **The Stuff** et **Mutations**, terribles ! Et le bonus présentation du film est une très bonne idée.

Chers Mad-Moviens et Mad-Moviennes,
Vous allez dire que je suis trop exigeant mais j'ai trouvé **Terminator 3**

avare en scènes d'action. En effet, à plusieurs moments, j'ai failli m'endormir car il ne se passait rien à l'écran. Mais il ne faut pas se montrer trop chiches, les rares moments « adrénalisants » sont de haute volée. Je suis assez d'accord avec Didier Allouch. La poursuite dans les rues de Los Angeles est vraiment ébouriffante. Mais moi, ma préférée, c'est le combat à coups d'urinoirs entre Arnold Schwarzenegger et Kristinna Loken *(scato, va !)*.
La révélation du film est venue de Claire Danes. Qu'ils sont loin ses rôles insipides dans **L'Idéaliste** et **Mod Squad**. Elle insuffle tout son talent et savoir faire pour donner de l'épaisseur à son personnage de Kate Brewster. Elle mérite de rejoindre Sigourney Weaver et Linda Hamilton au panthéon des action women. Pour finir, juste un petit regret : qu'Arnold n'ait pas porté les lunettes en étoiles du strip-teaser. Le film aurait été plus amusant *(T'es pas fou toi ? C'est* **T3** *hein… Pas un concert d'Elton John !)*.

Ricardo Anton (Bruxelles)

On doit avouer que nous non plus, nous n'attendions pas vraiment **T3**, *et ce n'est pas faute d'apprécier un cinéaste de la trempe de Jonathan Mostow. Et si le film nous est apparu comme une agréable surprise, notamment au sein d'un été franchement pathétique, c'est surtout que contrairement aux autres films, « Mostow delivers » comme on dit ! Maintenant, bien qu'on ne lui demandait pas de faire du Cameron, on doit avouer que certains points nous ont légèrement déçus. Ainsi la mythologie « Terminatoresque » n'évolue pas vraiment par rapport à ce que Cameron avait déjà amorcé dans les précédents (sorti de deux répliques, « Je t'ai tué » et « On se reverra », que Mostow ne développe pas) et, bien évidemment, l'humour au ras des pâquerettes (la scène du Chippendale, les lunettes, tout ça…). Maintenant, comme on est des bourrins dans l'âme, on prend notre plaisir là où il se trouve et de ce côté-là,* **T3**, *bien que bourré de défauts, reste quand même bien foutu.*
On aurait juste aimé qu'il nous stimule un peu plus les neurones, comme un **Matrix Reloaded** *par exemple…*

LE GÉANT VERT

Chers amis,
Qu'il est beau notre géant vert, je veux parler de Hulk bien entendu. Oui, franchement, le film n'est pas mauvais du tout, seuls quelques effets spéciaux gâchent un peu l'ensemble.
Le scénario est inspiré, avec ce père dérangé et dont le fils n'est qu'un objet d'expériences. Personnage torturé, Hulk est une masse de rage et il faut le comprendre. Son père est dingo et sa mère est morte de façon traumatisante. L'amour le fuit et même sa relation avec sa copine semble vouée à l'échec. Ah ! J'aurais la rage pour moins que ça, je vous assure.
Bon, maintenant venons-en aux quelques points faibles de l'histoire. L'acteur principal me paraît un peu terne, sauf quand il est vert (ce sont des effets spéciaux me dit-on, ben ça change tout) *(ouais enfin, Eric Bana a tout de même beaucoup servi pour les expressions faciales et parfois corporelles du*

monstre en CGI), la trame s'étire un peu trop longtemps et n'évite pas les répétitions et puis il y a quelques scènes un peu embrouillées, je vous jure… Hulk contre les chiens, cela aurait pu être fantastique, mais les chiens ressemblent au toutou dans **The Mask** (encore un type vert d'ailleurs). Enfin, il y a la bataille avec le papa, moi je vous le dis franchement, j'ai eu du mal à comprendre, ça part dans tous les sens, un tourbillon d'images de synthèse dont on saisit mal les subtilités. Quand Hulk se fâche contre l'armée… Hum… Là, c'est déjà mieux. Voilà, en gros, sur votre tableau de notation, tonton Ricardo aurait mis 4. Bonne continuation.

Ricardo (e-mail)

On n'attendait pas vraiment Ang Lee au niveau des séquences d'actions, et contre toute attente, ce dernier s'en sort bien mieux que prévu. À l'inverse, nous avons quand même trouvé, pour la plupart, qu'il foirait pas mal le reste (sorti de quelques belles idées par-ci par-là), alors même qu'il s'agit là de son terrain de prédilection. Bien sûr, la moyenne des notes de la rédac oscillant entre 2,5 et 3, on aurait pu se décider à ne publier qu'une critique négative. Mais le Bordas ayant trouvé pas mal de qualités, et cherchant à tout prix à les défendre, nous a convaincu d'organiser un pour et un contre. Face à cet OVNI, il nous a donc semblé, par là même, plus judicieux de donner aux lecteurs le plus d'informations possibles. En tout cas, pour certains d'entre nous, les expérimentations limite grotesques d'un **Hulk** *valent toujours mieux que le consensus mou d'un* **X2**.

NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique.

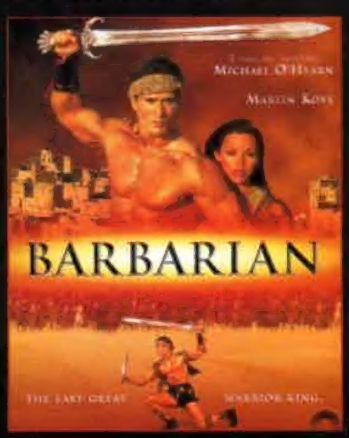
GOTHIKA
LES AVENTURES DE KASSO EN AMÉRIQUE

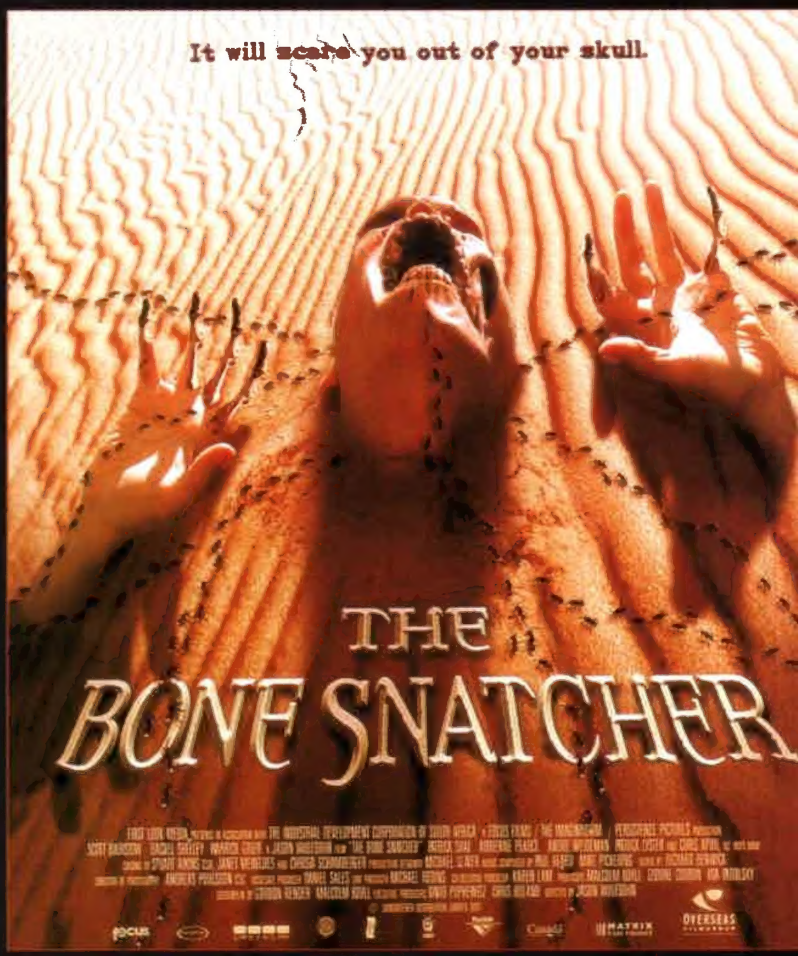
Premier film américain de Matthieu Kassovitz, **Gothika** s'annonce comme le plus intéressant de tous les films produits jusqu'ici par Dark Castle, la firme gérée par le tandem Joel Silver/Robert Zemeckis à l'origine de **La Maison de l'horreur**, **13 fantômes** et **Le Vaisseau de l'angoisse**. D'abord parce que pour la première fois, c'est à un réalisateur ambitieux que le projet a été confié, ensuite parce qu'il a été décidé que le film ne ferait pas dans la dentelle et serait destiné à un public adulte. Une nouvelle orientation prise par Silver après qu'il ait été impressionné par **The Ring**, dont **Gothika** devrait s'inspirer au niveau de l'atmosphère, tout en se situant dans la lignée de **Sixième sens**. Écrit par Sebastian Guttierez (**She Creature**), qui devait le tourner à l'origine, le film s'intéresse à une psychologue qui se réveille en tant que patiente dans l'hôpital où elle exerçait, accusée du meurtre de son époux. Devenue amnésique, elle n'a aucun souvenir de son geste et va donc mener l'enquête afin de reconstituer son passé. Mais très vite, elle se retrouve manipulée par un mystérieux spectre…

Gothika est aussi le plus gros budget jamais débloqué par Dark Castle, principalement à cause des deux têtes d'affiche, Halle Berry (dans le rôle de la psy) et Penelope Cruz (dans celui d'une malade). Le reste du casting n'est pas mal non plus puisque s'y croisent Bernard Hill (Theoden dans **Les Deux tours**), Charles S. Dutton (**Alien 3**) et Robert Downey Jr. (**Prémonitions**), toujours aussi timbré vu qu'il a quand même réussi à envoyer Miss Berry à l'hosto en lui cassant un os de l'avant-bras pendant une prise, provoquant l'interruption momentanée du tournage. À signaler que dans la featurette diffusée à la télé américaine relatant le tournage, pas une seule fois le nom du réalisateur n'est cité. Les fans de Kasso doivent donc bien garder à l'esprit qu'il s'agit avant tout d'un film de producteur destiné à accroître la popularité de son actrice principale, et pas d'un film d'auteur…

Cédric DELELÉE

■ Vu qu'Arnold est bien parti pour devenir gouverneur de Californie, on est plutôt mal barrés pour l'admirer un jour dans un troisième **Conan**. Il va donc falloir se rabattre sur des produits de seconde zone comme Barbarian, réalisé par John O'Halloran pour New Concorde, dans lequel Michael O'Hearn, trois fois Mr. Univers (mais Mr. Acteur, ça, c'est pas gagné), affronte le squatteur du Z Martin Kove (le prof grimaçant de **Karaté Kid**) dans un royaume infesté par le Mal et diverses créatures cornues, comme des hommes-buffles par exemple (ou des hommes-taureaux, on ne sait pas trop, enfin en tout cas, ils ont l'air bovins). Ce qui lui laisse quand même le temps de s'accoupler avec une belle reproductrice en cuissardes. Question: est-ce que ce sera aussi rigolo que **Les Barbarians** de Ruggero Deodato avec les jumeaux musclés Peter et David Paul?





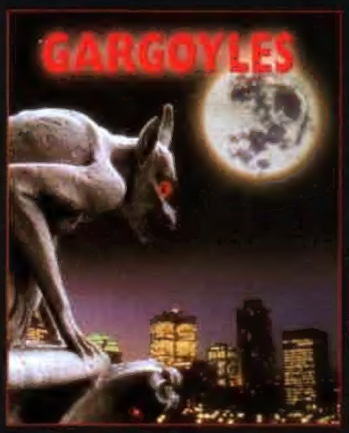
■ Réalisateur de **Covenant**, Jason Wulfsohn signe The Bone Snatcher, où un analyste (un mec en costard qui court au ralenti, comme Jack Ryan) est envoyé en mission dans une mission, quelque part au milieu du désert sud-africain. Arrivé sur place, il découvre l'étonnante faune de ce pays, des cadavres mutilés et doit affronter la force surnaturelle qui donne son titre au film, un monstre mystérieux qui dévore ses proies et les digère d'un air satisfait avant de s'endormir repue et de se réveiller de mauvais poil. Scott Bairstow (**Harsh Realm**, **Postman**) et Rachel Shelley (**Le Phare de l'angoisse**) sont du voyage.

■ **Détour mortel** ayant vaguement relancé le film de cannibale, voici que déboule Cannibalistic, qui narre par le menu les exploits culinaires de Will, qui a développé un goût prononcé pour la chair humaine lors d'une tragédie où il s'est vu contraint de manger ses camarades d'infortune. Évidemment, lorsque ses voisins viennent lui rendre visite, il les invite à partager son repas, ou plus exactement à en faire partie. Annoncé comme étant dans la lignée des films de Tobe Hooper, John Waters, Herschell Gordon Lewis, Ken Russell, Ed Wood, Alejandro Jodorowski et George Romero (tant qu'à rameuter du monde, autant en citer un maximum), ce direct-to-video est dû au storyboardeur James Felix McKenney et compte à son casting John Levene, quasi invisible depuis son rôle dans la série ***Dr. Who***. Non, je sais, vous n'étiez pas nés, et moi j'étais trop petit. Docteur qui?

■ Réalisateur de **The Coven**, Jeff Leroy revient avec Creepies, tourné pour Amsell Entertainment, avec Lisa Jay (**Death Factory**, **Witchcraft 12**) et Phoebe Dollar (**Ted Bundy**, **The Hazing**). Des araignées mutantes s'échappent d'un labo malgré l'intervention d'hélicos de l'armée. Quelques mois plus tard, une caisse remplie de bestioles rescapées de l'attaque échoue, allez savoir comment, dans un garage où des ados jouent de la musique qui fait du bruit, et l'une d'elles mord l'un des musiciens (ouf!). Ses copains appellent alors le numéro de téléphone inscrit sur la caisse, l'armée déboule, les araignées envahissent la ville, les militaires la bombardent avec une arme nucléaire, mais alors qu'ils croient les avoir toutes détruites (et la population avec), une araignée de la taille de Godzilla surgit du sol et se met à manger les hélicos, les jeeps, les tanks, les gens, tout, quoi! Vu le budget ridicule de ce projet assez... monstrueux, on a hâte de voir le résultat, rien que pour se marrer!

CREEPIES
Amsell Entertainment Inc presents
"CREEPIES"
starring Lisa Jay Eric Fienner Phoebe Dollar Jeff Ryan and Ron Jeremy
music by Manda and the Marbles special effects by Mike McAdams screenplay by Eric Spudic
executive producer Alan M. Solomon produced by David Sterling
directed by Jeff Leroy
AMSELL

■ Nouveau réalisateur attitré de Shadow Entertainment (ex-Full Moon Pictures) après le départ (et le coming-out) de David DeCoteau, Danny Draven, déjà responsable de **Horrorvision**, de **Hell Asylum**, de **Cryptz** et de **Deathbed** produit par Stuart Gordon, rempile avec Darkwalker, qui se déroule dans la maison fantôme d'un parc d'attraction californien. Des étudiants qui y travaillent pendant les vacances d'Halloween vont découvrir que la bâtisse a été construite sur un lieu où se sont déroulés de sanglants événements. Leur présence a tôt fait de réveiller la créature qui y est tapie, le Darkwalker, laquelle entreprend de décimer les intrus un par un. À l'origine, le film s'intitulait **Hobb's Grove**, du nom de l'attraction où se situe l'action, puisque celle-ci existe vraiment. On ne serait pas étonnés d'apprendre que le parc qui l'abrite a financé la majeure partie du film...

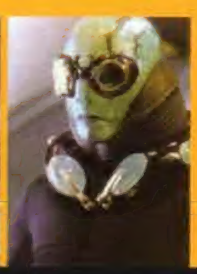


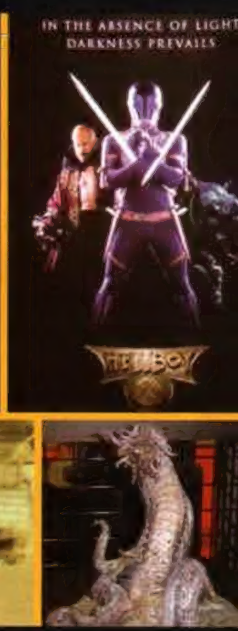
■ Après **Project V.I.P.E.R.**, **Lost Treasure** et **Mercenaires**, Jim Wynorski rempile pour Cinetel, sous son pseudonyme attitré de Jay Andrews, en réalisant Gargoyles, un film avec des gargouilles, donc, ces créatures très laides perchées sur les toits de l'église de Notre-Dame et qui font peur aux touristes qui piétinent le parvis. Cela dit, le film ne se passe pas dans la capitale mais dans une ville portuaire américaine, où les bestioles déploient leurs ailes et se mettent à cracher du feu sur la populace. Et non, ce n'est pas une référence au 11 septembre, c'est juste un film d'horreur, bon sang!

HELLBOY - LE FEUILLETON
3E PARTIE

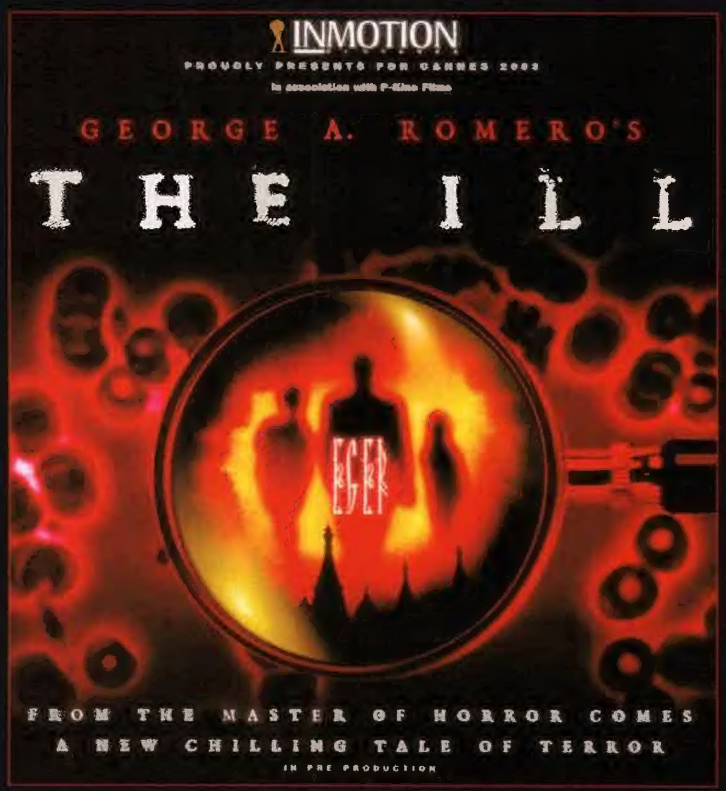
« Ça va être génial! J'ai assisté à une bonne partie du tournage, j'étais sur le plateau pendant près de trois semaines et je peux vous dire que c'est grandiose. Je suis vraiment heureux. » Voilà dans quel état Mike Mignola est rentré de son petit séjour à Prague, sur le tournage de **Hellboy**. Et il semble bien que le créateur du démon-détective ne soit pas le seul à croire en ce film puisque les décideurs de la Columbia ont décidé d'avancer la date de sortie aux États-Unis du 21 mai au 2 avril 2004, évitant ainsi à **Hellboy** de se retrouver en concurrence avec le **Van Helsing** de Stephen Sommers. D'autre part, Mignola a également révélé que les origines du mystérieux Abe Sapien ne seront pas dévoilées dans le film, mais que, par contre, on verra Hellboy en train de manger des pancakes, comme il le faisait dans le comic book (ça, c'est de l'info!). En attendant de nouvelles brèves, on vous passe le poster des gentils (Hellboy, Liz Sherman et Abe Sapien) et celui des méchants (Raspoutine, Kroenen et Sammael), ainsi que la sculpture magnifique du Behemoth, un gigantesque monstre lovecraftien que Hellboy affrontera dans le climax final. Bon, je vous laisse, je vais réserver un billet Paris-New York pour le 2 avril...

Arnaud BORDAS

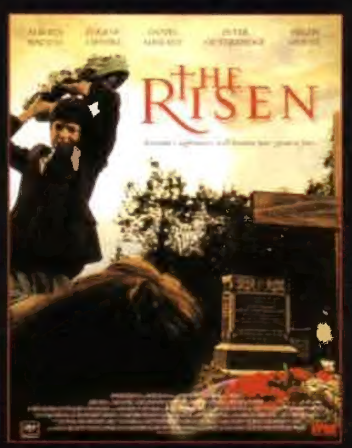




■ Tout comme Dario Argento, George Romero est passé du statut de maître de l'horreur à celui de has-been : son dernier film en date, **Bruiser**, aurait pu être signé par n'importe quel tâcheron. Pourtant, son nouveau projet, The Ill, retient l'attention. Le script, rédigé par Romero sur une idée de Philip Haydin Arnold, semble poser quelques soucis : de l'histoire d'un jeune homme qui tombe amoureux d'une étudiante venue d'un pays de l'Est lors d'un échange universitaire et dont l'arrivée semble avoir répandu un virus vampirique sur le campus, on est passé à celle d'une élève enrôlée par une mystérieuse envoyée du Département de la Santé dans le but de découvrir d'où provient ce même virus. Une seule chose est sûre, c'est que le film se tournera à Londres dans une ambiance gothique à souhait et qu'Asia Argento est attachée au rôle principal (ne la serrez pas trop fort quand même hein…).



■ Produit par IFM, The Risen donne dans le fantastique psychologique. Amanda, victime d'une IVG qui provoque chez elle un arrêt cardiaque et l'impossibilité d'avoir un autre bébé, se réveille amnésique et hantée par des cauchemars où elle assiste à son propre enterrement et voit son cadavre se mettre à marcher. Pourtant, elle se souvient avoir croisé un étrange petit garçon dans la clinique juste avant son opération. Elle finit par le retrouver, pour découvrir que la mère du petit est morte dans une chambre voisine de



SPIDER-MAN 2
UNE PIEUVRE DANS LA TOILE

Tous ceux qui redoutaient l'apparence du Docteur Octopus dans **Spider-Man 2** sur la simple base de la supposée ressemblance du Bouffon Vert avec un Power Rangers (Mais ouais, et pourquoi pas au pote de Casimir pendant qu'on y est???) peuvent désormais dormir sur leurs deux oreilles jusqu'en juillet 2004, date de sortie du film. Rien que pour eux (bon ok, pour les autres aussi), voici donc LE visuel qui déchire tout ! C'est l'excellent Alfred Molina (aperçu récemment dans **Frida** et **Identity**) qui écope du rôle après que les noms de Sam Neill et Stellan Skarsgård aient été prononcés. Comme chacun sait, c'est toujours Sam Raimi qui tient la barre du projet et la plupart du casting du premier film est fidèle au rendez-vous, après qu'une rumeur ait annoncée que Tobey Maguire ne serait pas de retour pour cause de problèmes de santé et serait ainsi remplacé par Jake Gyllenhaal (**Donnie Darko**), actuel petit ami de Kirsten Dunst. Bien évidemment, il n'en est rien. Différence notable et majeure au niveau des techniciens, le chef op' Don Burgess est ici remplacé par Bill Pope, collaborateur de Raimi sur **Darkman** et **L'Armée des Ténèbres**, ce qui promet finalement un visuel

plus proche du Raimi méga-énervé que de celui plus classieux de **Pour l'amour du jeu** et **Un plan simple**. Autre réjouissance : le Lézard fera une apparition. On savait déjà que sa forme humaine serait présente sous les traits de l'acteur Dylan Baker (**Happiness**), qui interprète le Dr. Curt Connors, mais il est maintenant confirmé que les spectateurs auront droit à une impressionnante transformation orchestrée par Steve Johnson (**Blade II**).
Bien que l'intrigue du film n'ait pas été révélée, on sait déjà que certaines storylines concernant Spidey et Doc

la sienne durant son opération, et que l'esprit de cette femme s'est emparé d'elle. Alberta Watson (**La Forteresse noire**), Eugene Lipinski (**Rollerball**), Peter Outerbridge (**Mission to Mars**, *Millennium*) et Helen Shaver (**Envoûtés**, la série *Poltergeist*) sont à l'affiche de ce thriller horrifique réalisé par Jeff Beesley.

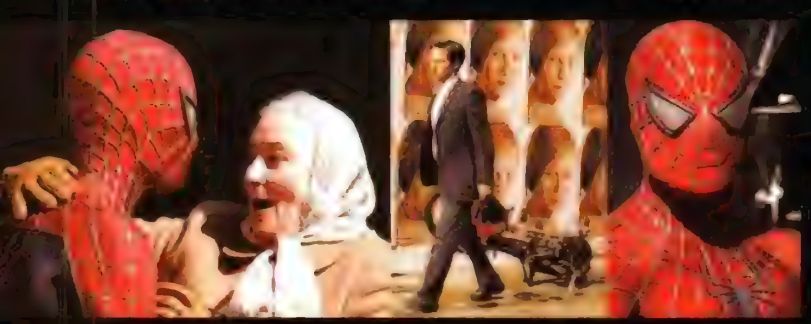
■ Réalisé par Doug Greenall pour Cinemavault, Sister Blue s'intéresse

à Lanalee, une jeune femme pas très heureuse de voir débarquer dans sa vie Blue, sa jeune sœur, alors qu'elle était sûre de s'en être à jamais débarrassée on ne sait trop pour quel motif. Blue menace de révéler au fiancé de Lanalee des secrets inavouables, et celle-ci n'a d'autre choix que de l'emmener en week end dans la ferme abandonnée qui fut le théâtre du drame de leur passé. Ce geste va précipiter les deux sœurs et leurs boyfriends respectifs en plein enfer. Clare Lapinskie (**Le 13e guerrier**) et Bruce Dawson, tous deux vus dans *Millennium*, font partie du casting.

■ Ceux qui ont été déçus de ne pas voir Angelina Jolie toute nue dans **Tomb Raider 2** (on ne voit même pas les bouts de ses seins sous sa combinaison de plongée: ils ont été effacés numériquement! C'est quand qu'ils lui rajoutent une bite?) devront se rabattre sur Womb Raider, avec une floppée de jolies pouliches aux poitrines généreuses (Lauren Hays, Antoinette Abbott, Annie Body, Shalimar et Crystal

Ock ne seront pas reprises, au grand dam des fans. Ainsi, il a été confirmé par Raimi lui-même que le Doc Ock n'épousera pas Tante May, comme ce fut le cas lors d'un épisode mémorable. L'intrigue serait ainsi trop complexe à développer sur un film de deux heures, surtout si l'on prend en compte qu'il s'agit encore d'établir les origines du super-vilain. Notons néanmoins que pas moins de 5 scénaristes se sont succédés sur plusieurs versions du script. Parmi eux, David Koepp (déjà à l'œuvre sur le premier), le duo Alfred Gough/Miles Millar (responsables de *Smallville* et actuellement à l'œuvre sur **Iron Man**), Michael Chabon (plus connu pour son roman *Les Extraordinaires aventures de Kavalier et Clay*, bientôt adapté au cinéma par Stephen Daldry, le réalisateur de **Billy Elliot**) et enfin Alvin Sargent (**Héros malgré lui**), chargé de polir le tout. Enfin, Amy Pascal, la directrice de la Columbia, a annoncé que le budget est tout juste – *supérieur à l'original de 25 %* –, ce qui monte tout de même l'addition à 175 millions de dollars, dont un dixième part dans la poche de Tobey Maguire. De son côté, Allen Lipson, président de la Marvel, a annoncé qu'il serait malvenu de penser que cette suite pourrait rapporter autant que l'original (à savoir 850 millions) mais que toutefois, – *Etant donné que les suites de* **Blade** *et* **X-Men** *ont fait mieux que les originaux, on peut présupposer que ce sera le cas de* **Spider-Man 2**... *Ce que nous espérons grandement.* –. Pour finir, précisons que John Dykstra, superviseur des effets spéciaux déjà à l'œuvre sur le premier film, a annoncé que les séquences spidermanesques seraient désormais toutes du niveau du sublime plan final aperçu dans l'original. Et ça, si c'est pas une nouvelle qui fait bander...

Stéphane MOÏSSAKIS



Flashes

● La version ciné de ***Thunderbirds*** a donc finalement été confiée à Jonathan Frakes (**Star Trek 1er Contact** et **Insurrection**), sur un script dû aux auteurs de **Austin Powers** et du **Roi Scorpion** (et désapprouvé par le créateur de la série Gerry Anderson). Le casting est assez sympa, cela dit, puisque s'y croisent Bill Paxton (**Emprise**), Ben Kingsley (**La Mutante**), Anthony Edwards (***Urgences***), Lex Shrapnel (**K-19**) et Sophia Myles (**From Hell**, **Underworld**) dans le rôle de Lady Penelope, tandis que les effets visuels seront assurés par les superviseurs de ceux de la série ***Dinotopia*** et du dernier **Harry Potter**. Tournage à Pinewood pour un budget de 70 millions de dollars. Mais, franchement, Jonathan Frakes...

● Tandis que Stephen Norrington, douché par l'expérience **LXG**, veut abandonner le cinéma et donc son projet de remake live d'**Akira**, Ronny Yu (**Freddy vs. Jason**) s'attaque à une version filmée du manga **Blood: The Last Vampire**.

● David Nutter (**Comportements troublants**), réalisateur de nombreux épisodes de ***X-Files***, retrouve le FBI avec **Darksiders**, qui relate les exploits de vampires employés par le gouvernement pour abattre de basses besognes.

● **Dog Soldiers** ayant atteint un statut de film-culte en Angleterre, son réalisateur Neil Marshall annonce d'ores et déjà son prochain film, intitulé **Outpost**. Il se déroulera sur une plate-forme pétrolière où est envoyé un commando ayant pour mission de flinguer tous les mutants qui s'y trouvent. Y'a pas à dire, il aime les bidasses, le père Neil.

● Comics News: après avoir bluffé tout le monde en homme d'action dans **La Mémoire dans la peau** (dont la suite va être réalisée par Paul **Bloody Sunday** Greengrass avec le même casting), Matt Damon pourrait bien devenir le Prince Namor dans **Sub-Mariner**, adaptation du comics éponyme. C'est finalement Paul Anderson (**Event Horizon**, **Resident Evil**) qui se charge d'**Aliens vs. Predator**, qui devrait se dérouler... sur la banquise! Enfin, envisagé dans un premier temps comme très familial, le projet **Les 4 fantastiques** semble évoluer dans le bon sens depuis le départ du réalisateur Peyton Reed. Aucun remplaçant n'a encore été désigné mais pour le casting circulent les noms de George Clooney, Vin Diesel, Michael Chiklis (la série ***The Shield***) et Sean Astin.

● Retour au fantastique pour William Friedkin, genre qu'il n'avait pas abordé depuis **La Nurse**, avec **The Book of Skulls**, tiré d'un récit de Robert Silverberg, où un groupe d'étudiants découvrent un grimoire censé détenir le secret de la vie éternelle.

● Réputée inadaptable, la dantesque saga de SF *Hyperion* de Dan Simmons fait pourtant partie des projets du tandem Martin Scorsese/Leonardo Di Caprio, alors qu'avait été envisagée un temps une série télé, format plus en accord avec la longueur et la complexité du texte. Dommage, le projet eût été idéal pour Paul Verhoeven...

● Universal a décidé de verser 20 millions de dollars à Peter Jackson et à ses co-scénaristes Fran Walsh et Philippa Boyens pour écrire et réaliser le remake de **King Kong**, 20 % des recettes du film étant en outre destinées à Jackson. Attention, ce n'est pas le budget du film: c'est leur salaire! À ce prix-là, il a intérêt à être gros, le singe!

● Histoire de vous donner encore plus envie de voir **Paycheck**, le prochain John Woo, adapté de Philip K. Dick, sachez que le script est signé Dean Georgaris (qui a commis **Tomb Raider 2**, mais qui travaille actuellement sur

Tristan & Isolt, **M:I-3** et le remake de **Un crime dans la tête**) sur le très bon Colin Farrell (**La Somme de toutes les peurs**) a rejoint le casting déjà composé de Ben Affleck, Aaron Eckhart (**Fusion**) et Uma Thurman, et qu'enfin les scènes d'action seront supervisées par Brian Smrz (oui, Smrz), réal de seconde equipe de **M:I-2** et de... **Minority Report**!

● La Hammer Films, associée à la firme PIP (**Cubbyhouse**), vient de renaître de ses cendres! Six films devraient être tournés sur une période de cinq ans. Une bonne nouvelle tempérée par le fait qu'il s'agira de produits avant tout destinés aux ados et au marché du DVD... Va falloir ramer pour avoir Christopher Lee, les mecs!

White, que des playmates aperçues dans des séries télé et Z). L'héroïne, Cara Loft (rires), est chargée par un collectionneur d'art, le docteur Scrotus (rires), d'aller chercher des idoles sacrées cachées en Arabie, en Afrique et dans les montagnes du Tibet (attendez-vous à une tartine de stock-shots du National Geographic). Sur son chemin, la belle et peu farouche Cara va croiser plein de filles dévêtues et d'aventuriers bien membrés, et multiplier les galipettes pour parvenir à ses fins. Il s'agit d'une production Cyberscan, boîte dirigée par Roland Lanza et Randolph Scott, tous deux également scénaristes, Lanza se chargeant en outre de la photo et du rôle de Scrotus (rires), tandis que Scott signe la musique et la mise en scène.

San HELVING

STAR WARS FAN AWARDS
LES FANS PARLENT AUX FANS...

POUR LA SECONDE ANNÉE CONSÉCUTIVE, LES FANS DE **STAR WARS** ÉTAIENT RÉUNIS CET ÉTÉ À SAN DIEGO. HÉBERGÉS AU SEIN DU COMICON (LA MECQUE DES COMICS, CHAQUE ANNÉE DEPUIS 34 ANS), LES AFICIONADOS DES TRILOGIES DE GEORGE LUCAS AVAIENT LA CHANCE UNIQUE DE S'APPROPRIER L'UNIVERS DES JEDI. À LA CLÉ, DES PRIX - PLUS OU MOINS - PRESTIGIEUX. NOUS Y ÉTIONS...

En 1998, Kevin Rubio utilisait le web pour diffuser son court-métrage : **Troops**. On y voyait une escouade de gardes impériaux raconter leurs journées interminables aux checkpoints de l'Empire, à tabasser des Jawas. Le court était une parodie lucasienne du show de télé-réalité ***Cops***, à l'antenne aux USA. En quelques semaines, **Troops** fait le tour du monde et devient un des premiers « hits » du Web. Étonnamment, George Lucas, qui d'habitude ne plaisante guère avec les « emprunts » à SA saga, rigole suffisamment avec **Troops** pour avoir l'idée de canaliser l'énergie débordante des fans de **Star Wars**. En partenariat avec Atom Films, Lucas crée donc les Star Wars Fan Film Awards, fin 2000.

C'est une compétition ouverte à tous. Tous les participants ont dû déposer leur création sur le site d'Atom Films (www.atomfilms.shockwave.com). Un jury sélectionne les films les plus professionnels. Les courts-métrages retenus sont ensuite livrés en pâture au public, qui élit son favori. De leur côté, les officiels de Lucasfilms en font autant. George Lucas se fend même de sa sélection personnelle.

La première édition, qui s'est tenue en 2002, a vu triompher **Christmas Tauntaun**, un court tout en 3D qui met en scène des figurines **Star Wars** en train de répéter une comédie musicale ! Effet **Toy Story** garanti. Pour 2003, une trentaine de films étaient en compétition. Six ont été récompensés.

C'est donc dans une ambiance bon enfant que deux mille personnes étaient rassemblées, dès 20h30, dans l'amphithéâtre 20 du San Diego Convention Center. La cérémonie était présentée par Jeremy Bulloch, l'acteur qui a incarné Bobba Fett dans les Épisodes V et VI. Entre les remises de prix et les projections des œuvres gagnantes, l'ami Bulloch y allait de ses petites vannes ironiques et so british sur la saga.

Enfin, pour clore la cérémonie (sur le coup des 23h30), la troupe théâtrale de l'University of South California (USC) déboula sur scène avec un spectacle épatant : la trilogie classique jouée en... 31 minutes ! Une performance d'acteur, d'autant plus remarquable qu'il n'y avait pas de décor et si peu de costumes. Du coup, les pilotes de X-Wing naviguent sur des chaises, Jabba the Hutt dirige son valet Salacious Crumb avec ses doigts et Darth Vader devient Chewbacca en tournant casaque ! Cette idée brillante, à mettre au crédit de Patrick T.Gorman, se veut un hommage (encore un décidément) à George Lucas, lui-même ancien élève de l'Université.

À l'heure du carillon de minuit, la salle se vide et rendez-vous est pris l'an prochain pour une nouvelle édition. Seuls absents de marques : les non-américains. Aucun film étranger n'a été primé. Il ne vous reste plus, lecteurs de Mad, qu'à sauter sur vos caméscopes et à montrer aux Yankees qu'ici aussi, **Star Wars**, on connaît !

Fabrice SAPOLSKY

LE PALMARÈS 2003

› LA SÉLECTION DE GEORGE LUCAS :
Pink Five de Trey Strokes. Ce court est une farce mettant en scène une blonde tendance « pouffe » aux commandes d'un X-Wing en plein milieu de la bataille de l'Étoile Noire. Et, bien évidemment, au lieu de piloter, elle se repoudre le nez, disserte sur les méfaits du casque pour le brushing et appelle ses copines avec son portable pour raconter ce qui se passe. Drôle et délicieux.
En plus des félicitations de M. Lucas, le réalisateur repart avec 2500 dollars en cash, un stage sonore au Skywalker Ranch et un trophée spécialement designé pour lui.

› SKYWALKER SOUND AWARD :
L'équipe du Skywalker Ranch est spécialisée dans le son. Elle a donc plébiscité un court moins élaboré visuellement mais très efficace pour les oreilles : **Carbonite** de Mark Rusciano. Le film relate l'aventure d'un fan à la recherche d'une réplique d'Han Solo congelé dans le carbone.
C'est le plus faible de tous les films en compétition, mais les yeux et les oreilles, comme chacun sait, ne marchent pas de concert...

› AWARD DU PUBLIC :
Le public a choisi l'excellente parodie de real-TV : **The Jedi Hunter**. Curieux mélange entre ***Envoyé spécial*** et ***Koh Lanta***, ce film nous en apprend plus sur la vie quotidienne de Bobba Fett. Interrogé par une journaliste qui n'a pas froid aux yeux, le chasseur de prime raconte comment il « tue » le temps en cassant du jedi. Un régal.

› SPIRIT OF FANDOM AWARD :
Silent but Deadly 2. On pourrait presque dire que les deux metteurs en scène de ce court, Jeff Cioletti et Lou Trombone, ont obtenu ce prix par protection. En effet, ils sont les vainqueurs de l'édition 2002 du festival et reviennent ici avec la séquelle de leur film de Stormtroopers muets.

› ANIMATION AWARD :
Trooper Clerks est un OVNI...
Au départ était **Clerks**, un film de Kevin Smith devenu culte chez les indépendants américains et les fans de comics. Puis, le même Smith a initié une série animée (à la vie plutôt brève) dérivée de son film. Aujourd'hui, Jeff Allen propose un court animé en Flash reprenant le design et la dérision de **Clerks**. Un pari qui rapporte à son auteur quelque 500 dollars (plus que le budget du film !). Une bonne affaire.

› AWARD DE LA MEILLEURE PARODIE :
Dark Side Switch de Daniel Johnson. Ce spot parodie allègrement la fameuse campagne « switch » menée récemment par Apple et qui invitait les utilisateurs de PC à changer de camp. Ici, un Sith fait la pub du côté obscur sans concession. Une fausse pub récompensée par 500 biftons US. Pas mal.

ARKHAM

5ème Collectors Rendez-vous.
Le salon spécialisé Science-Fiction,
Comics, BD et produits dérivés.
18 et 19 Octobre 2003
Salle Wagram
39 avenue de Wagram - 75017 Paris

eBay.FR
Achetez, vendez !

TERRE, FRANCE, PARIS... OCTOBRE 2003
LA SF A ENFIN TROUVÉ SON UNIVERS !

Collectors Rendez-vous

**Nombreuses séances de dédicaces
d'acteurs de *Star Wars*, d'*Indiana Jones*
et de dessinateurs de Comics et BD !**

Prix d'entrée 9 € - gratuit pour les moins de 10 ans. Nombreux exposants, animations, concours de déguisement...
Liste des invités, prévente et tout renseignement à partir du 1er Septembre chez ARKHAM,
15 rue Soufflot - 75005, Paris. 01 40 51 82 55.

NOTULES ASIATIQUES

Les deux derniers mois ont été chargés et la rentrée promet aussi d'être généreuse en attente et en bons films. Donc énormément de news venant d'Extrême-Orient et, pour finir, un article sur Bhoot, le film d'horreur de Ram Gopal Varma dont on n'a pas cessé de vous parler dans de précédentes NA.

■ La Corée du Sud nous gâte en ce moment, question films fantastiques et horrifiques. Voici donc un petit tour de la question. Tout d'abord, le troisième pseudo volet de la série entamée par l'excellent **Whispering Corridors** et poursuivie par le tout aussi bon **Memento Mori**, vient de sortir. Nommé Wishing Stairs et réalisé par Yoon Jae-Yeon, ce nouveau film est un énorme succès local depuis sa sortie début août. Deux amies d'écoles s'affrontent durant les cours de ballet. Lorsque l'une d'elles est sélectionnée pour une compétition nationale, l'autre, jalouse, décide de se venger. Elle se rend sur un lieu magique situé dans une forêt: une série de 28 marches réputées pouvoir exaucer tous les vœux. Le lendemain, son « amie » est retrouvée morte…

■ Dans Into the Mirror, un policier mène une enquête sur une série de meurtres s'étant déroulée dans un grand magasin. Il découvre rapidement que tous ces meurtres se sont déroulés devant des miroirs… Premier film de Kim Sung-Ho, qui sortira prochainement.

■ Autre film en production actuellement, The Legend of Evil Lake, au scénario mélangeant fantastique et arts martiaux. L'histoire, située dans le passé, suit un guerrier qui part combattre pour sa reine, sans savoir que celle-ci a engagé un tueur pour le supprimer.

■ Les amateurs de Go Nagai (**Goldorak**, **Devilman**) peuvent se réjouir : l'une de ses œuvres les plus célèbres, le cultissime Cutie Honey, va faire être transposée en live. Cette nouvelle devient encore plus excitante lorsque l'on apprend que c'est Hideaki **Evangelion** Anno qui sera aux commandes. On peut espérer une sortie dans le courant de l'année prochaine.

■ **Ring** ne cesse de faire des émules au Japon. Le petit dernier, tourné en DV, ne fait pas vraiment preuve d'originalité, vu qu'il mélange le thème du film de Hideo Nakata à celui du film coréen **The Phone**. Chain met donc en scène une sorte de malédiction qui est transmise via les portables… Bientôt, les suites **SMS Killer**, **DVD Massacre** et le très attendu retour aux origines de tous ces mythes, **SIDA** (Sadako In Da Appartment).

BHOOT
LE FANTÔME DE MR VARMA

On vous a tellement parlé de Ram Gopal Varma et de ce film que l'on attendait depuis longtemps qu'il faut bien en faire une mini-review, maintenant qu'on l'a (enfin) vu.

Bhoot (fantôme en hindi) marque donc le retour de Varma au film d'horreur après deux bides publics dans le genre, les néanmoins réussis **Raat** et **Kaun**. Et de nouveau, il décide d'aborder le cinéma horrifique sans faire appel à la moindre chanson - un fait particulièrement rare lorsque l'on parle de cinéma pop ou mainstream en Inde.

Vishal (Ajay Devgan) achète un appartement dont la précédente propriétaire s'est suicidée en se jetant par la fenêtre. Swati (Urmila Matondkar), son épouse, une fois installée, se met à voir une jeune femme qui la terrifie. Lorsqu'elle apprend, quelque peu furieuse, l'histoire de son appartement, elle se persuade que c'est l'ancienne occupante qui revient d'entre les morts pour la persécuter. Son mari, de son côté, croit plutôt qu'elle a besoin de l'aide d'un psy. Après la mort violente du gardien de l'immeuble, Vishal est cependant obligé de se rendre compte que son épouse souffre de quelque chose de plus grave. Swati, elle, s'enfonce de plus en plus profondément dans la dépression…

Sous ses faux airs de **Locataire** indien, Bhoot est en fait une histoire classique de maison hantée, mais diablement originale replacée dans le contexte du cinéma indien. Les influences du film se trouvent tout aussi bien dans **Ring** (l'utilisation du son et de la musique) que dans un cinéma horrifique occidental plus traditionnel (**Amityville**, certaines productions Hammer…). Mais Varma a du talent - comme il n'a cessé de le prouver avec ses différentes œuvres - et sa façon de filmer la composition de l'appartement et ses espaces réussit à créer une nette tension. Il ne faut pas oublier que le film dure plus de deux heures. C'est court pour une production indienne même si ça peut nous sembler par chez nous incroyablement long. Comment en effet maintenir un climat horrifique pendant une telle durée, quand en plus, tout se déroule en huis clos (on ne quitte quasiment pas l'appartement) ? Donc, oui, **Bhoot** n'aurait peut-être pas démérité à être quelque peu raccourci de ci, de là (!). Mais en même temps, il faut bien noter que le film ne se révèle à aucun moment ennuyeux et qu'on le suit avec intérêt. Il faut dire que les deux interprètes principaux - Ajay Devgan, l'un des meilleurs acteurs de la dernière décennie et Urmila Matondkar, une habituée de Varma - offrent des interprétations marquantes. Devgan casse complètement son image de mannequin pour se mettre dans la peau de cette femme complètement flippée (une façon de signifier définitivement qu'elle est une actrice extrêmement talentueuse) et Devgan, quoi que moins spectaculaire que sa compagne à l'écran, nous marque par sa présence en arrière plan, presque irréelle. Et puis, on ne peut pas cacher notre plaisir à retrouver Nana Patekar, grand héros de la justice expéditive dans de nombreuses productions locales, dans le rôle du policier menant l'enquête sur le meurtre s'étant déroulé dans l'immeuble.

Il faut néanmoins reconnaître que, mal-

■ En attendant un prochain article que l'on ne cesse de repousser sur les nouveaux Godzi, notre grosse bébête préférée s'apprête à faire de nouveaux carnages dans **Godzilla – Mothra Mechagodzilla: Tokyo SOS**, un titre pour le moins alléchant. Sortie prévue en fin d'année.

■ Johnny To, après son excellent **PTU**, retourne semble-t-il vers le film alimentaire, avec **Running on Karma**, dans lequel on découvrira un Andy Lau... bodybuildé. Voilà bien une continuation logique, après sa performance d'obèse dans **Love on a Diet**.

■ Ça y est, la nouvelle version de ce grand film thaïlandais qu'est **Suriyothai** (voir NA du n°144) vient de sortir sous le nom **The Legend of Suriyothai**. C'est donc Francis Ford Coppola qui a supervisé le re-montage et on peut donc désormais espérer que les critiques occidentaux vont accorder à cette œuvre tout l'intérêt qu'elle mérite. Mais c'est tout de même triste qu'il faille attendre l'arrivée d'un ricain pour qu'un tel film bénéficie d'échos internationaux...

■ Toujours du côté de la Thaïlande, Penek Ratanaruang (**6ixtynin9** – voir dossier sur le cinéma thaï du n°148) a sorti son nouveau film, **Last Life in the Universe**, dans lequel joue le grand Takeshi Kaneshiro. L'histoire suit un Japonais (particulièrement porté sur la propreté) vivant en Thaïlande et qui n'a qu'une passion dans la vie: se mettre en scène en train de se suicider... Après trois très bons films, on attend beaucoup de ce nouveau Penek, qui devrait enfin lui procurer l'éclairage qu'il mérite.

■ Enfin, deux dernières news en express: les très appréciés Sogo Ishii (**Le Labyrinthe des rêves**) et Ryuhei Kitamura (**Versus**) viennent de sortir un nouveau film. Pour le premier, il s'agit de **Dead End Run** et pour le second, de **Skyhigh – The Movie**. On revient dessus dans les prochaines NA.

■ Est-ce que cela a le moindre intérêt? Non, mais bon, il faut bien en parler... Après **Ring**, **Ring 2** est en train d'être refait chez les ricains avec toujours aux commandes le petit Gore Verbinski. Et si les compagnies hollywoodiennes se mettaient à sortir des films étrangers sur leur territoire au lieu de les reformater à la sauce barbecue? Oui, ce serait comme de demander à Bush de mettre son cerveau sur « on », mais parfois, on ne peut pas s'empêcher d'être utopiste...

■ Ram Gopal Varma, encore lui, ne se détache pas du cinéma horrifique. Outre son statut de réalisateur, il s'est lancé depuis quelques années dans la production, en finançant des films sortant du carcan traditionnel du cinéma made in Bombay. Bref, l'un de ses nouveaux projets, **Nimmi**, qui sera réalisé par Tauleeq Ahmed, raconte l'histoire d'un enfin coincé dans une forêt ténébreuse.

gré les qualités évidentes du film, on ressort quelque peu frustré de **Bhoot**. Peut-être parce que l'on en attendait trop, peut-être parce que l'on sait bien que Varma est capable de faire preuve d'un talent bien plus éclatant.
Deux petites notes « amusantes » néanmoins autour du film, pour vous prouver à quel point **Bhoot** est quelque chose d'inédit en Inde. D'abord, un homme est mort d'un arrêt cardiaque en le visionnant (authentique) et un autre a attaqué le réalisateur et ses acteurs pour « *torture mentale* », le film l'ayant tellement traumatisé qu'il ne réussit plus à dormir normalement (tout aussi authentique). À noter aussi qu'un groupe fondamentaliste a officiellement demandé l'interdiction du film. Quand on vous dit que ce film est vraiment un petit événement novateur en Inde, ce n'est pas une blague...
Pour ceux qui s'intéressent à la carrière de Ram Gopal Varma – et bien plus largement, aux différents cinémas d'Asie – ouvrez bien les yeux en octobre, il se pourrait qu'une surprise vous attende chez votre libraire préféré...

(1) Entre la vision du film (une version non définitive) et l'écriture de cet article, **Bhoot** est sorti en Inde dans une version un peu plus courte, le film ne dépassant désormais plus les deux heures.

ANNECY 2003

Pour sa 27ème édition, du 2 au 7 juin dernier, le Festival International du Film d'Animation d'Annecy mit à l'honneur la musique et l'Australie. Ça n'empêchait pas l'horreur, le fantastique, la SF et autres « mauvais genres », érotisme compris, d'être au rendez-vous.

1045 films de 51 pays se bousculaient au portillon des pré-selections de la cuvée 2003, pour 295 élus, dont 5 longs-métrages en compétition et 7 en avant-première. Public principalement professionnel et étudiant, les uns présentant quelques grosses machines de studios et quantité de petits bijoux de garage, les autres faisant le plein d'inspiration et le tour des popotes à embauche, portable et CD-ROM sous le bras, pour montrer leurs bandes démos. C'est bon enfant, ça braille à chaque début de séance en invoquant « le lapin », mascotte du festival et personnage récurrent de sa bande-annonce. La pelouse au bord du lac s'anime tous les soirs d'une projection gratuite en plein air. On en retiendra notamment le **Spike & Mike's Sick and Twisted Musical Show**, compilation de courts tous plus déjantés les uns que les autres. Avec le programme **Spicy Animation**, la pâte à modeler banda dur, carré blanc sur grand écran pour bien commencer la nuit. La rétrospective Charly Bowers permit de découvrir les 12 films retrouvés et restaurés d'un génie du burlesque à trucages, croisement improbable entre Méliès et Buster Keaton, qui œuvra de 1916 à 1941 dans l'indifférence du public. Espérons que sa récente édition en DVD lui rendra justice. Moins à plaindre sont Disney et Dali, mais pas leur improbable projet de court, **Destino**, qui resta oublié dans les cartons du studio pendant un demi-siècle. Le neveu de tonton Walt est venu présenter le travail de sa filiale française à partir du storyboard, des 17 secondes de test et des 5 toiles produites par Dali en 1946. Au final, **Destino** est un étrange clip de la chanson mexicaine éponyme. Mais s'il est assez excitant de voir l'imaginaire de Dali s'animer post-mortem grâce aux techniques dernier cri, il eût peut être été plus excitant encore de devoir se contenter d'en rêver.

COURTS-MÉTRAGES PRIMÉS

Atama Yama, le grand prix 2003 baigne dans un fantastique de conte traditionnel japonais revisité à la sauce urbaine. À l'encre, au crayon et à la 2D, Koji Yamamura y brosse le portrait vertigineux d'un radin gobeur de noyaux de cerises (rien ne se perd) qui voit un cerisier lui pousser sur la tête, l'arrache et constate avec horreur qu'un étang se forme dans le trou obtenu, bien vite assailli par des pique-niqueurs du dimanche. Il y finit noyé.

La pâte à modeler de **Harvie Krumpet** (Australie) rafle le prix spécial, celui du public et le FIPRESCI. Adam Benjamin Elliot s'était fait un nom avec sa trilogie autobiographique **Uncle**, **Cousin** et **Brother**, recourant au système narratif qui fait maintenant sa griffe : des petites saynètes cruelles en forme de souvenirs marquants, pleines de vie et de morgue, dont la douceur humaniste racle à chaque plan, le tout lié par une voix off laconique. **Harvie Krumpett** est un pauvre homme poursuivi par la poisse, bardé de tics et versé dans le nudisme. Il aura une petite fille sans mains, une femme aimante et mourra à poil dans une maison de retraite sordide.

Plus joyeux, **How to Cope with Death** d'Ignacio Ferreras (Grande-Bretagne) est gratifié du prix de la première œuvre. Une mémé, l'air endormi sur son rocking-chair, démonte à coups de tatanes, façon **Matrix**, le crâne de la Grande Faucheuse venue la chercher. L'animation est grandiose et dépasse largement la simple parodie. Voir cette petite vieille aux traits ridés tournoyer dans son deux pièces pour faire la nique à la Mort est tout bonnement fascinant. Son corps ne semble pas prévu pour, le dessin animé le lui permet et c'est absolument réaliste.

Autre prix FIPRESCI, **Oïo** de Simon Goulet (Canada) est sans aucun doute la baffe visuelle de ce festival. Imaginez un type qui s'enferme dans son studio pendant dix ans pour filmer avec toutes sortes de caméras à très haute vitesse des jets de peintures balancés par une catapulte de son invention. Mélangez des centaines de couches de ces images ralenties. Faites ça en harmonie avec une bande son croisant classique et boum boum à grand renfort de chœurs qui vous collent des frissons dans le dos, vous aurez une toute petite idée du shoot rétinien prodigieux qu'est **Oïo**. Des frises d'organes en explosions déliquescentes, un gang bang de couleurs à faire passer un arc-en-ciel sous LSD pour une fin d'après-midi pluvieuse en Angleterre. Voilà un film abstrait qui rappelle à quel point l'œil peut être un organe sensuel.

Le gore et la dérision restent bien ancrés dans l'imaginaire des créateurs du Web, hélas toujours en pleine débâcle

Ci-dessous, de gauche à droite : Le court Robbie the Reinder, Legend of the Lost Tribe, l'anglais How to Cope with Death d'Ignacio Ferreras et l'australien Harvie Krumpett, riche en pâte à modeler.

En haut, le Grand Prix **Atama Yama** de Koji Yamamura.

économique depuis l'explosion de la bulle Internet. La meilleure série va à **Happy Tree Friends** de Mondo Media, dont l'un des mignons animaux tout doux se retrouve le tube digestif enroulé autour de sa sucette ; le prix des internautes revient à **Seigei Sentai Pinpin : l'attaque du poulpe rouge géant**, gros délire ultra-référencé, entre manga et Z, du lyonnais Nicolaï Chauvet.

Dernier prix utile à citer dans ces colonnes, celui du film promotionnel pour **Robota : Reign of the Machines**. Doug Chaing, le designer des préquelles **Star Wars** a réalisé le trailer de son futur long-métrage (lancement de la production en 2005) avec la boîte française Sparx. Une esthétique de totems africains mixée aux robots, de l'ultra technologie dans la brousse, ça promet.

INUITS, DOCTEURS SADIQUES ET CRAPAUDS GÉANTS

Pour finir, un rapide survol des autres films marquants en compétition ou en panorama. **From Darkness** (Nora Twomey, Irlande) s'inspire d'une légende inuite où un pêcheur dérive sur des eaux hantées par une fille que ses parents ont noyée. Très belle image du cadavre reprenant chair et vie en plongeant les mains dans le cœur de l'homme endormi. Dans **Ape** de Rory Bresnihan, un orang-outan s'enfuit du zoo du Bronx, réussit à se faire passer pour un humain et devient l'animateur de talk-show le plus célèbre de la planète. Au même rayon des « 26' spécial TV », on trouve l'excellent **Robbie the Reinder, Legend of the Lost Tribe**, où une bande de rennes, G.O. dans leur station de ski sur le déclin, montent un parc d'attractions avec une tribu de vikings millénaires. **Ward 13** (Peter Cornwell, Australie) suit à 100 à l'heure le point de vue paniqué et poilant d'un blessé se réveillant dans un hôpital peuplé de chirurgiens à scie et autres patients mutants. **Fast Film** (Virgil Widrich, Autriche) revisite en collages hallucinants le Hollywood des poursuites. Jérôme Boulbès continue d'explorer son petit monde d'animaux étranges en 3D et les fait parler dans une hutte construite au-dessus des nuages (**Rascagnes**). Le frère d'un gars sans tête tente de le caser par petites annonces matrimoniales (**It's About my Brother**, William Gadea, USA). Sublimement glauque, **The Separation** (Robert Morgan, GB) anime des marionnettes au visage de cire très réaliste, en sueur et tuméfié, des siamois séparés qui se retrouvent par la grâce d'une machine à coudre géante flirtant avec le gothique. Pas plus gai et pas moins beau, **The Toll Collector** suit une employée de parking aux jambes démesurément longues, folle de solitude, qui rêve la nuit d'être ballerine. L'hilarant **Ski Jumping Pairs** nous projette aux jeux olympiques de Turin 2006, où une nouvelle discipline est inaugurée : le saut à ski à plusieurs sur la même paire de spatules. Absurde et minimaliste, **Flaschko** (Nicolas Mahler, Autriche) dure le temps qu'une mère offre à son fils, coincé dans une couverture chauffante, une rallonge « pour voir du pays ». Le mot de la fin revient au crapaud de **Cane Toad** (Australie, Clayton et Silke) qui, en train de siroter des bières dans une gamelle de chien lui servant de piscine, s'interroge sur la disparition de son meilleur pote. Il faut dire qu'en Australie, la chasse au crapaud venimeux géant bat son plein. Tondeuse, club de golf ou 4x4, tous les moyens sont bons…

Mael LE MÉE

En bas, une des 12 œuvres restaurées de Charley Bowers, projetée dans le cadre d'une rétrospective qui lui était accordée.

JEU GRATUIT

WILLARD

A L'OCCASION DE LA SORTIE DU FILM LE 17 SEPTEMBRE

60 LOTS À GAGNER

30 PLACES DE CINÉMA, 15 T-SHIRTS 15 TAPIS DE SOURIS

PAR LES CRÉATEURS DE DESTINATON FINALE

WILLARD

LA HAINE LE RONGE, CRAIGNEZ SA VENGEANCE

COCHEZ LES BONNES RÉPONSES ET RENVOYEZ LE COUPON À : MAD MOVIES JEU GRATUIT WILLARD - 6 RUE RODIER, 75009 PARIS

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL

VILLE TEL.

QUESTIONS

1. WILLARD EST LE REMAKE D'UN FILM DATANT DE ?

☐ 1938 ☐ 1971 ☐ 1987

2. LE NOM DE LA SOURIS DANS LE FILM EST ?

☐ PLATON ☐ ARISTOTE ☐ SOCRATE

→ par Julien DUPUY

Voguent les zombies

Entretien avec **Neil Herzinger**, superviseur de séquence pour ILM sur Pirates des Caraïbes : La malédiction du Black Pearl.

Parce qu'il a ressuscité les créatures décharnées de La Momie et du Retour de la Momie et mis au point l'océan numérique d'En pleine tempête, Neil Herzinger était l'homme rêvé pour visualiser les pirates zombifiés du film de Gore Verbinski ainsi que leur galion putride.

Ci-dessus : Neil Herzinger pose devant l'immense maquette du Black Pearl.

Encore une fois, vous avez dû gérer un planning honteusement serré...
Nous avons commencé en effet à travailler sur ce film à la fin de l'été 2002. Nous avions un peu plus de 300 plans à effets spéciaux à réaliser pour le film, dont le tournage a été bouclé fin mars dernier. C'était donc un calendrier très étriqué et nous avons rendu nos derniers plans en toute dernière minute. Nous sommes restés dans les temps uniquement grâce à deux facteurs : l'équipe de production d'ILM, qui est spécialement performante et qui sait gérer ce genre de défi, et aussi la motivation de l'équipe, assez jeune en général et qui adorait le concept des effets spéciaux.

Ce qui est incroyable, c'est que le nombre de personnages créés est très élevé.
Nous avons designé, modélisé, animé et incrusté entre douze et quatorze personnages entièrement numériques. Tous avaient une personnalité bien définie, une charte de mouvements spécifiques et des caractéristiques physiques particulières. À ces personnages viennent s'ajouter des zombies plus génériques, qui nous servaient à meubler les arrière-plans. Tous ont d'abord été designés par le service artistique de la production, puis réétudiés à ILM pour pouvoir se plier aux contingences techniques de l'image de synthèse. Ensuite, nous avons scanné en 3D tous les acteurs qui allaient posséder leur équivalent numérique, et nous avons pris une quantité phénoménale de photographies de chacun d'eux en costume. Nous avons beaucoup travaillé sur ce que l'on appelle le « look development ». C'est une étape où nous faisons un rendu dans le détail des personnages modélisés, et où nous les étudions de très près. Étant donné que nous avions beaucoup de personnages différents, le temps de test et de mise au point a duré assez longtemps. Nous avons aussi fait beaucoup de « turn tables » : ce sont des plans dans lesquels notre personnage modélisé est placé sur une pelure, est éclairé selon les conditions de cette image, et tourne sur lui-même. Cela nous permet d'étudier en détail son fonctionnement dans un environnement réel. Enfin, nous avons fait des tonnes d'essais sur les démarches des personnages, et bien entendu, nous avons continué à améliorer les logiciels existants. Nous avons notamment fait un véritable bond en avant dans la simulation de vêtements. Tous ces squelettes portent en effet plusieurs couches de longs habits qui étaient très complexes à gérer en synthèse.

On sait qu'ILM n'est pas adepte de cette technique, mais la capture de mouvements devait s'imposer pour l'animation des personnages.
Ça dépendait des mouvements et de la valeur des plans. Mais nous avons en effet fait de très longues cessions de capture de mouvements. Le problème, c'est qu'étant donné que tout le monde travaillait contre la montre, nous devions composer avec des acteurs qui étaient très peu disponibles. D'autant qu'ils tournaient dans le Sud de la Californie et que les locaux d'ILM sont dans le Nord de l'État. Nous avons donc pu faire des cessions de capture de mouvements avec Johnny Depp, mais pas avec Geoffrey Rush par exemple.

Ça a dû vous poser des problèmes, non ?
C'est ce que nous craignions, mais finalement non, parce que les mouvements que demandaient les squelettes étaient fréquemment des combats à l'épée. Nous pouvions donc nous contenter d'acteurs plus génériques, qui avaient une corpulence équivalente à celle de l'acteur zombifié par nos soins.

Par contre, pour l'animation des visages, vous deviez coller complètement au comédien et ne pouviez donc pas vous passer de captures de mouvements, n'est-ce pas ?
Détrompez-vous, ces plans sont en général animés à la main. Pour nous aider, nous avions à chaque fois le même plan avec e comédien

qui interprétait son rôle sur le plateau. C'était donc notre principale source d'inspiration. C'était le cas, par exemple, du gros plan dans lequel le visage de Geoffrey Rush entre dans le clair de lune et révèle sa vraie nature. Ces visages nous ont demandé beaucoup de travail, parce que nous devions tenir compte de la censure, et ne pas les rendre trop dégoûtant, ce qui n'était pas évident étant donné que nous avions quand même affaire à des êtres décomposés. Ensuite, nous devions trouver un juste milieu dans leur aspect décharné, parce que si les créatures n'avaient été composées que d'os, nous n'aurions pas pu jouer avec leurs traits et les rendre expressives.

Comment avez-vous créé les transitions entre l'acteur et le zombie ?
C'était un effet atrocement difficile à concevoir, notamment parce que si notre créature en synthèse n'était pas parfaitement calée sur l'acteur, l'effet ne fonctionnait plus. Ensuite, il a fallu que l'on définisse comment visualiser la période transitoire entre l'homme et le squelette : devions-nous avoir des arcs électriques, juste des fondus, ou au contraire devions-nous dissimuler cette période transitoire ? En fait, nous avons opté pour un mélange des deux dernières options. Ce qui vend l'effet, c'est que nous avons vraiment joué avec l'aspect tridimensionnel de ces transitions.

Comment procédiez-vous pour le tournage des plans truqués ?
Comme le tournage s'est déroulé dans la précipitation, nous avons dû nous passer de caméra pilotée par ordinateur. John Knoll, notre superviseur, était présent sur le plateau, accompagné d'un « match mover ». C'est un technicien chargé de reproduire dans l'ordinateur des conditions de tournage similaires à celles du plateau. Ça va du mouvement de la caméra aux sources lumineuses utilisées. Il prenait donc des tonnes de mesures sur le plateau, notait la présence de tous les projecteurs, etc. Nous faisions en général une prise avec les acteurs interprétant les zombies et leurs adversaires, un plan avec les acteurs incarnant des êtres vivants et un plan vierge de tout acteur, avec juste une miniature de squelette, pour voir comment les couleurs et les textures réagissaient à l'environnement. Nous faisions ensuite une prise avec notre « chrome sphere », qui est une grosse boule mate et blanche sur une face, chromée sur l'autre, et qui nous sert de référent pour reproduire des conditions d'éclairage similaires à celles de la pelure. Enfin, nous prenions des vues à 360° du plateau.

Vous avez aussi beaucoup travaillé sur les bateaux du film. C'est là que votre expérience sur* En pleine tempête *a dû vous aider.
Pas vraiment puisque nous n'avons un océan entièrement numérique que dans deux ou trois plans, sur **Pirates des Caraïbes**. Nous avons plus souvent préféré mêler des pelures tournées en pleine mer à des modèles réduits de bateaux filmés dans un bassin construit à ILM. Contrairement à une idée reçue, l'eau reste encore aujourd'hui un élément très difficile à créer en images de synthèse. Chaque plan d'**En pleine tempête** nous posait des problèmes spécifiques, vous savez. À chaque fois, nous nous rendions compte que nous avions besoin de rajouter telle ridule, ou tel morceau d'écume pour que l'océan numérique soit convaincant. Il y a tant de couches à prendre en compte, tant de micro événements. Au moins, quand on filme de l'eau réelle, vous éliminez d'un coup tous ces problèmes. Reste la question de l'échelle, qui est si difficile à camoufler lorsque l'on filme de l'eau en miniature. Nous avons donc ajouté beaucoup d'éclaboussures et de vagues filmées en pleine mer à ces plans. Encore une fois, nous avons pu constater que c'est dans le mélange de toutes sortes de technologies que réside le futur des effets spéciaux visuels. Ainsi, nous n'avons utilisé que des modèles réduits pour les plans de bateaux truqués. Les seuls bateaux en synthèse qui apparaissent dans le film sont des extensions de décor. Le truc, c'était de peaufiner ces plans avec le numérique. Ainsi, nous avons incrusté des comédiens filmés sur fond vert sur le pont du bateau, ainsi que les squelettes numériques pour quelques plans.

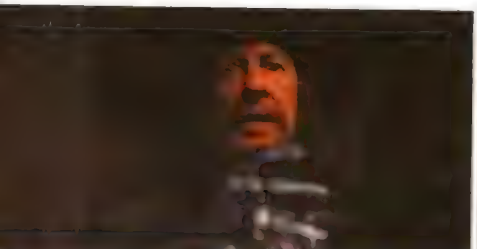
Special thanks to Nagisa Yamamoto

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY

Ci-dessous, de gauche à droite et de haut en bas : Avec leur jeu souvent très subtil, leurs couches d'étoffes pendantes et leur nombre impressionnant, les zombies de Pirates des Caraïbes font partie des effets de créatures les plus complexes jamais créés à ILM.

Le singe de Barbossa est vite devenu le personnage préféré des employés d'ILM.

Ci-dessous : L'un des plans les plus complexes réalisés par ILM est aussi l'un des premiers à avoir été finalisé, pour pouvoir être inclus dans la bande-annonce du film.



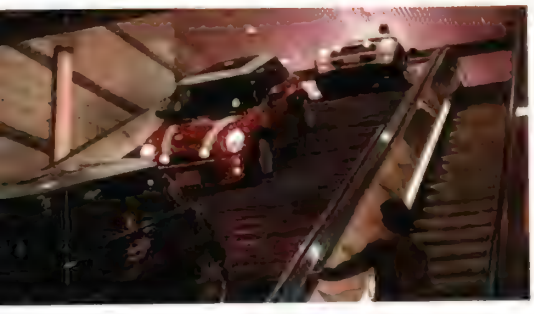
PIRATES DES CARAÏBES : LA MALÉDICTION DU BLACK PEARL

AUX SOMBRES HÉROS DE L'AMER

Sorti le mois dernier en salles, **Pirates des Caraïbes** est l'occasion idéale pour une petite rétrospective sur un été cinématographique assez mouvementé, qualitativement parlant. Coincé entre les fonds de tiroirs de luxe (**L'Homme de la Riviera**, la sortie minimaliste honteuse de **Abîmes**) et les bonnes surprises habituelles (les navets de Jackie Chan, les films de beauf façon **2fast 2furious**, la déferlante des nanars sino-hongkongais), le jeune spectateur se demande bien rapidement s'il va réussir, oui ou merde, à se taper un bon film (seule avant la rentrée apparemment. Et ni **Hulk** (le film idéal pour dormir au frais dans un endroit climatisé) ni **Terminator 3** (oui c'est vrai, il est sympa ce film, mais franchement, vous n'auriez pas aimé revoir Arnold en salope indestructible plutôt qu'en nounou catcheuse ?) ne viendront inverser la tendance d'un été triste et déprimant comme une histoire d'amour tragique en Lituanie. Alors quand débarque les pirates (estampillés de Bruckheimer, on se remet doucement à espérer), on se disant qu'on n'est pas à l'abri d'une bonne surprise comme **La Momie**. Peine perdue. Même s'il n'a pas le fumet nauséabond d'un **Tomb Raider 2** ou les carences rythmiques d'un **Hulk**, **Pirates des Caraïbes** ne parvient jamais vraiment à susciter un autre intérêt que l'ennui poli. La faute à qui ? Dans un premier temps, à un script beaucoup trop bavard et plutôt avare en termes d'action pure, script débouchant sur un métrage à la durée excessive de 2h20. Bien trop long tout ça, surtout que Johnny Depp a la mauvaise idée d'imiter Donald pendant tout le film avec un personnage de pirate aux attitudes si peu diversifiées qu'on se dit que Verbinski aurait pu mettre un animatronique de l'attraction Disney à sa place sans que

BRAQUAGE À L'ITALIENNE

BEAU TEMPS POUR LA SAISON

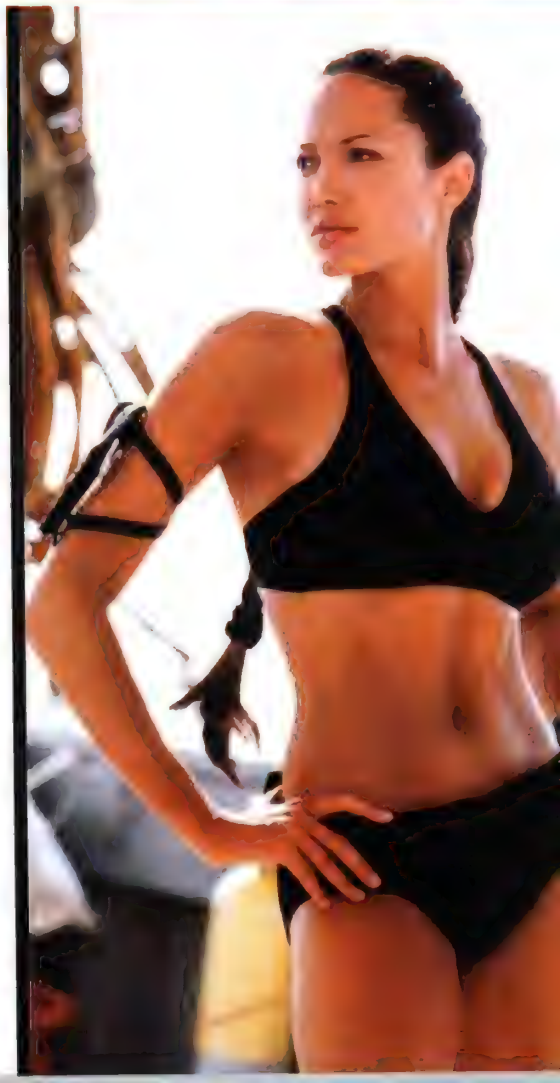


Avant même le début des prises de vues, l'excellent Edward Norton a signalé dans la presse que ce remake de **The Italian Job** (**L'Or se barre**, un caper-movie anglais des sixties interprété par le flegmatique Michael Caine et le jovial Benny Hill) est certainement le plus mauvais film de sa carrière et qu'il y a participé par obligations contractuelles. Il est certain que la déclaration n'est pas engageante, surtout pour ceux qui ont souffert à la vision de **Dragon rouge**, **Tout le monde dit I love you**, **Peur primale** ou encore **Les Joueurs**. Rajoutons à cela que le nom de F. Gary Gray n'est pas forcément garant de qualité (il s'agit du réalisateur de **Négociateur** et du **Prix à payer**) et cela suffira pour rentrer dans la salle à reculons. Alors bien sûr, on ira pas crier au chef d'œuvre mésestimé mais finalement, **Braquage à l'italienne** tient mieux la route que certains des blockbusters vues cet été en salles. Ce n'est pas un exploit hein, mais c'est déjà ça…

Après avoir été trahis par le vil Steve (Edward Norton) à la suite d'un cambriolage effectué à Venise, l'équipe de joyeux lurons dirigée par Charlie Crocker (Marky Mark Wahlberg) décide de se reformer à Los Angeles et de monter un dernier coup pour se venger. Exit le flegme purement britannique de l'original, **Braquage à l'italienne** se met plutôt en tête de marcher sur les sentiers de la méga-classe empruntés par le récent remake d'**Ocean's Eleven**, sans jamais vraiment y parvenir. À l'instar de ce dernier titre, la caractérisation des personnages tient plus de l'iconisation que de la réelle qualité d'écriture, comme en témoignent leur présentation « larger than life ». À cela, on rajoutera quelques longueurs et une photo relativement moche qui ne met pas en valeur la photogénie de Venise comme la qualité purement urbaine des rues de Los Angeles. Pourtant, le tout est tempéré par un humour potache relayé par un casting enthousiasmant et quelques morceaux d'action (la course en mini-Austin, ici transposé à L.A.) gentiment distrayants. Pas forcément un bon film, mais déjà un sympathique spectacle. Ça commençait à nous manquer !

Stéphane « The Greek Jobard » MOÏSSAKIS

THE ITALIAN JOB. USA. 2003. RÉAL.: F. GARY GRAY. SCÉN.: DONNA POWERS & WAYNE POWERS. DIR. PHOT.: WALLY PFISTER. MUS.: JOHN POWELL. PROD.: DONALD DE LINE, LYNSEY JONES, TIM BEVAN ET ERIC FELLNER POUR DE LINE PICTURES, WORKING TITLE FILMS & PARAMOUNT PICTURES. INT.: MARK WAHLBERG, CHARLIZE THERON, DONALD SUTHERLAND, JASON STATHAM, SETH GREEN, EDWARD NORTON, MOS DEF… DUR.: 1H51. DIST.: UIP. SORTIE LE 17 SEPTEMBRE 2003.



Alexandre BUSTILLO

PIRATES OF THE CARRIBEAN: CURSE OF THE BLACK PEARL USA. 2003. RÉAL.: GORE VERBINSKI. SCÉN.: TED ELLIOTT, JAY WOLPERT ET TERRY ROSSIO. DIR. PHOT.: DARIUSZ WOLSKI. MUS.: KLAUS BADELT. PROD.: JERRY BRUCKHEIMER, PAUL DEASON, BRUCE HENDRICKS, CHAD OMAN ET CHAD VERDON POUR JERRY BRUCKHEIMER FILMS, TOUCHSTONE PICTURES ET WALT DISNEY PICTURES. INT.: JOHNNY DEPP, GEOFFREY RUSH, ORLANDO BLOOM, KEIRA KNIGHTLEY, JONATHAN PRICE, MICK DAVENPORT... DUR.: 2H20. DIST.: BVI. SORTI LE 10 JUIN 2003.

BRUCE TOUT PUISSANT

BORDEL DE BRUCE !

On ne le répètera jamais assez : Jim Carrey est un génie comique du niveau de Charlie Chaplin, Buster Keaton, Peter Sellers ou encore Steve Martin, un Diable de Tasmanie perforateur de culo de rhinocéros, un ouragan qui déblaie tout sur son passage. C'est bien simple, s'il n'était pas humain, il tiendrait le rôle-titre de **Twister** avec plus de conviction que les pauvres petits pets foireux de Jan De Bont (remarque purement gratuite, mais on assume). Aussi, le pitch ultra-simple proposé par **Bruce tout puissant** (en gros, Jim Carrey = Dieu) avait tout pour séduire les fans et c'est très certainement cette idée de génie qui a fait du film l'un des plus gros succès de l'année. Maintenant, faut bien avouer que l'idée n'est carrément pas exploitée. Adoubé par Dieu (Morgan Freeman) lui-même, Bruce se retrouve ainsi investi de tous les pouvoirs possibles et inimaginables, mais n'en profite finalement que pour faire grossir les roploplos de sa femme, asseoir son chien sur le trône, se faire importer du café par un gringo, s'offrir une belle bagnole et devenir le présentateur-vedette régional (même pas mondial, régional !). Autant dire que ça pisse pas loin, d'autant que chaque ressort comique provient uniquement des minces situations scénaristiques et ne se base jamais sur le talent de Carrey. Non seulement le pitch n'est pas exploité (on aurait préféré que Bruce pète les plombs et devienne le maître du monde), mais de plus, il s'agit d'un film qui aurait pu être interprété par n'importe quel autre comique (à l'exception d'un **Dumb and Dumber** par exemple, comme le prouve sa médiocre préquelle). À ce stade, on serait juste tenté de faire la moue si ce n'est que les responsables du film nous assène un looooooong climax utopique et moralisateur condamnant le personnage principal sur la simple base de son égocentrisme (franchement, c'est un crime ?). Un peu gerbant... Bref, on ne saurait dire si c'est la quête de respectabilité de Jim Carrey (Mais donnez lui son Oscar, qu'il se remette à trouer des fions d'animaux !) ou le manque d'imagination de Tom Shadyac qui font de **Bruce tout puissant** la comédie sans burnes qu'elle est, mais une chose est sûre : on est passé à côté d'un grand moment de poilade !

Stéphane MOÏSSAKIS

BRUCE ALMIGHTY. USA. 2003. RÉAL.: TOM SHADYAC. SCÉN.: STEVE KOREN, MARK O'KEEFE ET STEVE OEDEKERK. DIR. PHOT.: DEAN SEMLER. MUS.: JOHN DEBNEY. PROD.: MICHAEL BOSTICK, JAMES D. BRUBAKER, JIM CARREY, STEVE KOREN, MARK O'KEEFE ET TOM SHADYAC POUR SPYGLASS ENTERTAINMENT, INTERSCOPE COMMUNICATIONS ET UNIVERSAL PICTURES. INT.: JIM CARREY, MORGAN FREEMAN, JENNIFER ANISTON, PHILIP BAKER HALL, CATHERINE BELL, LISA ANN WALTER, STEVEN CARELL... DUR.: 1H41. DIST.: GBVI. SORTI LE 3 SEPTEMBRE 2003.

LARA CROFT - TOMB RAIDER : LE BERCEAU DE LA VIE

SCROLLING FATAL

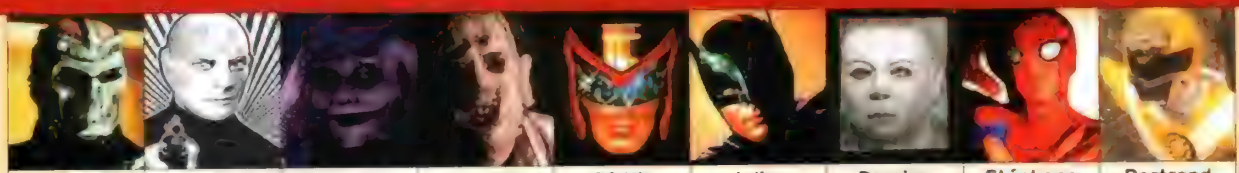
Après un premier épisode totalement charcuté au montage, et symptomatique de l'aveuglement des exécutifs, édulcorant un concept ludique qui tenait tout entier sur le rapport fantasmatique et libidineux entre le joueur et l'objet pixélisé de son identification, voici un second tome jeté en pâture à un public de gamers, qui a depuis longtemps oublié la surmédiatisée Lara, avant même d'avoir été terminé. C'est d'ailleurs la grande révélation de nombre de blockbusters cet été : des films trop longs qui n'ont, semble-t-il, jamais dépassé le stade du premier montage. Le prégénérique de cet opus, censé montrer un tremblement de terre, en est une preuve flagrante, puisque seuls les inserts ont été conservés, l'absence de plans larges (à SPFX, on suppose) rendant la scène incompréhensible ! Le reste est à l'avenant, ce tâcheron de Jan de Bont n'ayant jamais compris que le succès des premiers jeux **Tomb Raider** tenait à l'avènement d'une 3D fluide obligeant le joueur à élargir sa perception de l'espace pour progresser. Ici, c'est de l'action molle en 2D façon scrolling horizontal du pauvre, les seuls « money shots » (comme la scène en moto sur la muraille de Chine) n'ayant été tournés que pour la bande-annonce, sans aucune incidence sur le récit. Bref, **Tomb Raider 2** est une catastrophe, qui plus est plombée par un script décérébré à la xénophobie presque hilarante, dont la seule analogie avec l'univers désormais néo-libéral du jeu vidéo tient dans sa distribution prénaturée. Comme pour les jeux PC, il faut attendre les patches (dans le DVD), voire les add-ons, pour imaginer les intentions initiales. Game over !

Yannick DAHAN

LARA CROFT - TOMB RAIDER: THE CRADLE OF LIFE. USA. 2003. RÉAL.: JAN DE BONT. SCÉN.: STEVEN DE SOUZA, JAMES HART, DEAN GEORGARIS. MUS.: ALAN SILVESTRI. DIR. PHOT.: DAVID TATTERSALL. PROD.: LAWRENCE GORDON, LLOYD LEVIN, LOUIS STROLLER, HOLLY GOLINE, SHELLY CLIPPARD, JEREMY SMITH POUR MUTUAL FILMS, L. GORDON PICTURES, BBC, PARAMOUNT PICTURES, EIDOS INTERACTIVE. INT.: ANGELINA JOLIE, GERARD BUTLER, DJIMON HOUNSOU, NOAH TAYLOR, SIMON YAM, CIARAN HINDS... DUR.: 2H10. DIST.: UIP. SORTI LE 20 AOÛT 2003.

AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.



	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Alexandre Bustillo	Yannick Dahan	Cédric Delelée	Julien Dupuy	Damien Granger	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier
COWBOY BEBOP							4 Bourré de références jouissives et plus intéressant qu'il n'y paraît.		5 C'est sans doute le film d'animation qui ressemble le plus à un film de cinéma. Excellent !
LES ENFANTS D'ABRAHAM							4 Un film très intéressant, même si on sent franchement l'influence de Darkness.	4 Prévisible mais atmosphérique, personnel et oppressant. Rassurant pour un premier film.	4 Un peu trop académique, mais encourageant pour un premier film.
THE EYE	4 Une première heure aussi flippante et maîtrisée qu'un Sixième sens. Après, c'est moins intéressant.	1 La carte est alléchante mais dans l'assiette, c'est du foutage de gueule !	4 Pas aussi définitif que Ring et Dark Water malgré quelques scènes terrifiantes.			3 De superbes idées échouent à lier un ensemble trop disparate pour être honnête.	1 Pourquoi commencer son film par une bonne idée pour ensuite l'abandonner ?!?!		2 Les Pang ne renouvèlent en rien l'imagerie du fantôme asiatique.
HERO				5 Un film réac à la gloire des puissants, mais d'une beauté visuelle rare.	6 Chaque image vibre d'une passion épique et romantique digne de Braveheart.	2 Ça a dû coûter très cher, et la lumière est drôlement jolie.	3 De jolies couleurs, de jolis combats, mais elle est où l'histoire ?	3 Du King Hu avec un bâton dans le cul : faut arrêter de hurler au chef d'œuvre.	4 Narrativement très inférieur à L'Empereur et l'assassin. Mais visuellement, c'est imparable.
IDENTITY	5 Impeccable scénar, mise en scène au couteau et acteurs d'enfer. Une excellente surprise.	5 On frôle le 6 de justesse. LE film de la rentrée.					6 Un chef-d'œuvre instantané, à tous les niveaux.	5 Nerveux, méchant et doté d'un twist qui en a une grosse : que du bonheur !	5 Va falloir se remettre à surveiller les polars américains. Drôlement méchant.
LA LIGUE DES GENTLEMEN EXTRAODINAIRES	2 Énorme gâchis. Un film tout mou, mou, si mou...	2 Ça part dans tous les sens mais ça n'arrive nulle part. Vraiment dommage.	2 Le film choral foire par excellence. Reste Jason Flemyng, impérial comme d'hab.	1 Pour les décors et le fight final de Hyde. Le reste est une capilotade sans nom.		2 Un gâchis écœurant.		2 À croire que le film a été fait à l'époque où il se déroule !	2 Un film de personnages où ces derniers ne sont jamais mis en valeur.
PIRATES DES CARAÏBES	4 Johnny Depp hilarant en corsaire gay-branchos et des pirates-zombies à la Fog. Trop long néanmoins.	3 Trop long et pas très soigné, mais la légèreté du tout fait passer la pilule.	3 Trop long, trop répétitif : le film ne vaut que pour le boulot d'ILM. Le reste...	3 Con comme la lune, trop long et policé, mais par instants plutôt fun.	4 Raté mais sympa. Et si je ne mets pas 3, c'est bien parce que j'adore le swashbuckler !	3 Longuet et bâclé, mais fort sympathique. Un bon film de plage.		1 Ouh la le sale film de fonctionnaire tout pourri... Allez va, pour Johnny Depp...	3 Tout est là pour bien démarrer une franchise à succès (restez pendant le générique).
TERMINATOR 3	5 Pas du Cameron, mais pas loin. Un bon petit pied.	4 Basique et dénué de toute dramaturgie, mais alors... qu'est-ce que ça bourrine !	4 Arnold de nouveau en bad guy : l'ultime twist saborde. La rage !	5 Un actioner old school vraiment jouissif. LE blockbuster inattendu de l'été !	1 Personnellement, je préfère me retaper vingt fois Les Fantômes du Titanic...	5 Il ne manque qu'une bobine à Mostow pour pouvoir prétendre à la succession de Cameron.	5 Une série B qui débourre grave. Et l'heure du Jugement Dernier a enfin sonné !	4 Casser... Bien casser... TOUT CASSER !!!!!!!	4 Sans surprise, sans génie, sans défaut. Vivement la suite...
TOMB RAIDER 2		0 Une sympathique nullité, entre ennui et éclats de rire. Quel as ce Jan !	0 La petite reine de la mondialisation a de nouveau tout faux. Aux chiottes Lady Croft.	0 Le premier film pensé en fonction de sa bande-annonce. Lobotomisé !	4 L'impression jouissive de voir une production Nu Image en scope sur grand écran. Fun et dynamique !	1 Le coup de grâce d'une franchise mort-née.		0 Décevant par rapport au premier : aucun seuil dans la nullité n'a été franchi !	2 Le film est beaucoup moins mauvais qu'on le dit. Mais y'a rien de génial...
LE SEIGNEUR DES ANNEAUX LES DEUX TOURS	6 Meilleur que le premier. Trois heures de bonheur total.	6 La grâce, l'émotion, le tumulte... Un idéal de pur cinéma.	6 À en chialer tellement c'est beau. Peter Jackson est le maître du monde !	6 À quand un pèlerinage en Nouvelle-Zélande ?	6 Une sublime chanson de geste, un poème épique exaltant, un cadeau des Dieux.	5 Les mêmes scories que le premier épisode, noyées dans un film tout simplement énorme.	6 Y'a rien à ajouter.	6 Aussi éprouvant qu'un million de coups de boules !	6 J'ai pleuré... Deux fois !
SYMPATHY FOR MR VENGEANCE		3 Malgré quelques bonnes scènes, un « grand film qui pense » assez chiant.				6 Le rollercoaster des émotions, d'une inventivité totalement renversante.	5 Un film extrêmement dur, mais jamais gratuit. À voir sans se poser de questions.		4 La première heure (crescendo dramatique) est géniale. La suite anodine.
UNDERWORLD							5 Des vampires qui se bastonnent avec des loups-garous. Vous avez jamais eu envie de voir ça ?!?		4 Enfin un film gothique et grand public assumé. Ce n'est pas Dark City, mais c'est un bon substitut.
WILLARD	4 Un vrai film d'horreur à l'ancienne, très respectueux du genre et tellement meilleur que l'original.			5 Une pure série B tragi-comique. Crispin Glover était né pour ce rôle !		3 Un Crispin Glover show, qui manque de rigueur.	4 Un tout petit film, soit, mais sacrément bien emballé.		

« Mais merde à la fin ! Combien de fois je vais devoir vous le répéter, espèce de pauvre autiste de mes deux ? Si vous voulez votre Mad Movies chaque mois, il suffit de vous abonner ! C'est compris ou faut-il que je vous le fasse rentrer dans le crâne à coups de pompe dans le cul ?! »

Choisissez la durée de votre abonnement

OFFRE DÉCOUVERTE 6 NUMÉROS
20 % D'ÉCONOMIE
SOIT 20 € AU LIEU DE 25,80 €
Je recevrai en cadeau 1 ancien numero au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE FIDÉLITÉ 11 NUMÉROS
33 % D'ÉCONOMIE
SOIT 31 € AU LIEU DE 47,30 €
Je recevrai en cadeau 2 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE PASSION 22 NUMÉROS
45 % D'ÉCONOMIE
SOIT 52 € AU LIEU DE 94,60 €
Je recevrai en cadeau 3 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

❑ **Oui,** je m'abonne à **Mad Movies** et je choisis l'offre
❑ DÉCOUVERTE ❑ FIDÉLITÉ ❑ PASSION

Ci-joint mon règlement à l'ordre de CPF/Mad Movies par :
❑ chèque (Eurochèques non acceptés)
❑ carte bancaire

Date d'expiration : Mois/Année

Date/Signature obligatoire

Je choisis le(s) n° de **Mad Movies**
Je choisis le(s) n° d'**Impact**

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :
• Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine.
• Hors Europe / DOM-TOM (par avion) :
6 numéros : 30 €. 11 numéros : 45 €. 22 numéros : 80 €.

❑ «Conformement à la loi informatique et Libertés du 6 Janver 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

OUVERTURE A PARIS

Centre Commercial 38,rue des Ormeaux 75020 Paris

M° Buzenval - 400m de la Place de la Nation (plan ci-contre)

www.toystar.fr - 01 43 72 06 66

TOYSTAR

PRODUITS DÉRIVÉS - COMICS

VIDEO STAR

PRESENTE

TOYSTAR

PRODUITS DÉRIVÉS - COMICS

POUR COMMANDER 3 POSSIBILITES

LA BOUTIQUE NOUVEAU

Le plus grand magasin de produits dérivés de France
Du lundi au samedi de 10h à 19h

Centre Commercial
38,rue des Ormeaux
75020 Paris

À 400 mètres de la Place de la Nation

> M° Buzenval - Ligne 9
> M° Nation - Ligne 6 | Nation - RER A

PAR TÉLÉPHONE 01 43 72 06 66

Pour recevoir notre catalogue gratuitement, se renseigner ou commander

PAR INTERNET www.toystar.fr

Plus de 2000 références mises à jour quotidiennement
Paiement sécurisé 24h/24 - 7j/7

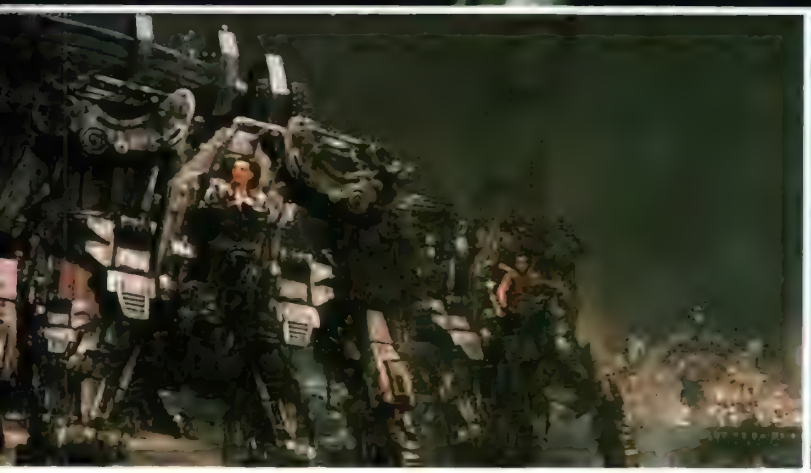
LA RÉVOLUTION NE SERA TÉLÉVISÉE

PAS

MATRIX RÉVOLUTION

DE ANDY ET LARRY WACHOWSKI

Depuis la vision de **Matrix Reloaded**, déroutante pour certains, tétanisante pour d'autres, et à mesure que la face cachée de l'iceberg se dévoile peu à peu, un pressentiment commence à se faire de plus en plus prégnant : **MATRIX RÉVOLUTION** risque bien d'être le point d'orgue d'une saga qui aura littéralement explosé les réflexes conditionnés du spectateur et inauguré rien moins que le cinéma du XXIe siècle.



Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : Néo (Keanu Reeves) emprunte le chemin. Pour y découvrir la lumière au bout du tunnel ?

La bataille rangée entre Zion et les machines : un air d'Aliens bien appuyé pour une bastonnade qui s'annonce homérique.

Trinity (Carrie-Anne Moss), celle par qui tout risque d'arriver...

Évidemment, on sait tous que la qualité d'une œuvre ne se jauge pas d'après ses résultats au box-office. Par contre, on peut clairement se faire une idée de sa popularité imminente d'après les sommes qu'elle a engrangées (ici, on parle de 730 millions de dollars dans le monde entier). En effet, de tels scores ne s'obtiennent qu'avec le consentement du spectateur qui paye sa place plusieurs fois de suite pour revoir le même film. De ce fait, on ne peut pas forcément affirmer que **Matrix Reloaded** a plu à la majorité de ses spectateurs, mais on peut prétendre, sans trop se tromper, qu'il en a intrigué la plupart, ce qui, semble-t-il, fut le véritable but recherché par les frangins Wachowski. Le public ayant souvent une longueur d'avance sur la critique (après tout, c'est bien lui qui, depuis des années, se déplace pour voir les gros films généralement conspués par « les professionnels de la profession »), on ne sera pas vraiment étonné de l'accueil critique reçu par le second opus de la saga dans la presse, cinéma ou autre, qui avait pourtant encensé en cœur, voici quatre ans, le premier **Matrix**. Ainsi, du jour au lendemain, ce qui paraissait intelligent et brillant passe maintenant pour *« niais »* ou encore *« creux »*, quand on n'invoque pas une certaine *« philosophie de comptoir »* comme moteur principal de l'intrigue. Bref, il est toujours rageant de constater que notre bonne vieille critique ne prend jamais en compte l'idée qu'il s'agit peut-être des mêmes personnes (et dans le cas présent, l'équipe du premier film revient ici au complet) qui sont ici responsables de ce qui leur avait tant plu voici quelques années. Voire même que ceux-ci ont peut-être décidé de dépasser de loin des attentes que leur petit regard ne peut juste pas entrapercevoir. Pour une profession nationale qui se targue d'avoir inventé le concept de l'auteur au cinéma, ça la fout toujours un peu mal ! À partir de là, aucun jugement de valeur n'est donc remis en cause. **Matrix Reloaded** serait donc un film *« verbeux »* (comme le premier), *« prétentieux »* (par opposition au premier, d'une légèreté légendaire) *« sans logique »* (comprendre incompréhensible) et au final, *« complètement crétin »*. Là où il faudrait nous expliquer, c'est comment un film peut être considéré comme parfaitement crétin lorsqu'il n'a pas été compris ? Et ouais, le plus couillon et le plus prétentieux des deux reste quand même celui qui regarde son nombril au lieu de suivre le film. Dans cette logique critique redoutable, une séquence-clé comme celle de l'Architecte n'a ainsi pas droit de cité, alors qu'elle se pose d'emblée comme le centre névralgique de la saga, le point précis où tout va changer. Car nous le savons tous, il va y avoir du changement dans **Matrix Révolution**, comme son titre l'indique fort judicieusement.

TOP SECRET

Concrètement, quelles sont les véritables infos qui circulent au sujet de **Révolution** ? Il s'agit clairement du dernier volet de la saga, conçue telle une trilogie par les frangins Wachowski comme le précise le producteur Joel Silver : *« L'histoire que les frères Wachowski veulent raconter prend terme à la fin de* **Matrix Révolution**. ». Clair, net et précis. En poussant un peu plus loin, Silver révèle que ce troisième opus traite *« d'une guerre totale entre humains et machines qui va vous retourner la tête ! »*, ce à quoi on s'attendait déjà, vu la tournure des événements décrits

dans **Reloaded**. L'une des séquences-clés tourne autour d'une scène d'action qui aurait coûté la bagatelle de 40 millions de dollars, soit les deux tiers du budget total du premier **Matrix**. *« 40 millions de dollars pour une durée de 14 minutes : il s'agit de LA scène la plus compliquée jamais filmée au cinéma ! »* précise de nouveau Silver, qui vend toujours aussi bien sa tambouille. Selon certaines sources, il s'agirait d'une poursuite en hélicoptère à basse altitude. Info ou intox ? On parle également d'un climax d'une durée de 17 minutes, dont on ne sait pas s'il s'agit en fait de la même et unique séquence. Elle aussi aurait coûté la peau du fion de Silver. Keanu Reeves reste aussi nébuleux que le producteur lorsqu'il lance que *« Le film tourne autour d'une bataille entre Zion et les machines. La relation qui lie l'agent Smith et Néo sera résolue dans* **Matrix Révolution**, *sans compter que certaines questions concernant le parcours de ce dernier en tant qu'élu trouveront ici des réponses. Et le film offre son lot de surprises. »*. Excitant, mais un peu évasif tout de même. Quant à Jada Pinkett Smith, elle se lance carrément dans les révélations people : *« Mon histoire d'amour avec Morpheus sera résolue mais, à ma connaissance, personne ne se marie à la fin du film. »*. Heureusement qu'elle rajoute qu'elle sera plus présente dans ce nouvel opus et qu'elle participera activement à la bataille sinon, on se demanderait si elle a bien compris dans quel type de film elle jouait. John Gaeta, le superviseur des SFX attitré de la trilogie n'a pas d'autre choix que de bien se rendre compte dans quelle galère il s'est embarqué : *« **Reloaded** ? Pas de problème, ce fut difficile certes, mais le film contient beaucoup de moments de pause. À l'opposé, l'expérience sur* **Révolution** *a été plus agressive car c'est un film grandiloquent.* **Révolution** *est bien plus épique. Il est plus centré sur les machines, les créatures, et la notion de bio-mécanique. C'est génial de bosser dans ce contexte, étant donné que nous sommes tous des grands fans d'***Alien**. *Mais ça a nécessité une discipline différente que celle à laquelle nous étions jusque-là habitués. »*. On en apprend également un peu plus en se remémorant la définition de la trilogie par Keanu Reeves lui-même : *« Le premier film raconte la naissance. Le second traite de la vie et le troisième de la mort. Quoique… Je me demande s'il n'aurait pas du être appelé* **The Matrix Resurrection**. *»*. Encore plus intriguant, n'est-ce pas ? Finalement, celle qui définit le mieux ce que risque d'être **Révolution** reste en fait Nona Gaye, interprète de Zee, la femme du pilote Link : *« Je sais que beaucoup de monde s'est demandé ce qu'il se passait à la vision de* **Matrix Reloaded**. *Mais le public sera soulagé en découvrant* **Révolution** *et toutes les réponses aux questions posées. Bien sûr, il s'agira toujours d'un travail intellectuel et complexe au niveau philosophique. Tout dépend de votre perception, mais en ce qui me concerne, ça m'a paru logique à la lecture du script. »*. Elle ajoute qu'elle aussi aura sa part d'action dans cet ultime opus puisqu'elle aura à *« courir, sauter, nager… Tout ce genre de choses ! »*. Voilà en gros tout ce qu'on pourra soutirer à l'équipe du film à la date d'aujourd'hui. **Révolution** est un secret bien gardé et, d'après ce qu'on a vu et ce qu'on sait, il ne nous reste plus qu'à émettre nos hypothèses et nos attentes, comme d'autres l'auront fait avant nous sur le Net. Voici la théorie à laquelle nous sommes parvenus après une monstrueuse prise de tête (bon OK, on saignait pas des oreilles non plus, mais quand même…) au fil de nombreuses discussions mouvementées (composées de Yannick Dahan, David Doukhan, votre serviteur et surtout notre ami Rafik Djoumi,

De haut en bas et de gauche à droite : Morpheus (Laurence Fishburne), Seraph (Collin Chou) et Trinity, les flingues bien tendus et l'air déterminé : ceux qui vont se mettre sur leur chemin n'ont qu'à bien se tenir !

Morpheus et Niobe (Jada Pinkett Smith), unis dans la bataille. L'actrice est heureuse de nous annoncer que personne ne se marie à la fin du film !

Smith (Hugo Weaving), électron libre au sein de la Matrice et ennemi juré de Néo, pourtant intrinsèquement lié à lui.

Ci-dessus : Merovingian (Lambert Wilson) en très mauvaise posture sous le flingue de Trinity : ça va lui donner une nouvelle occasion de jurer en français !

qui nous a beaucoup guidé, et dont l'esprit d'analyse, le bon sens et l'intuition sont toujours aussi vivaces). Vous êtes prêt ?

CAUSE À EFFET

Il est évident que certains éléments de réponses à l'énigme de la Matrice sont déjà disséminés dans **Matrix** et **Reloaded**, mais également dans tous ses « produits dérivés » (**Animatrix**, **Enter the Matrix**, les comics). Dans un univers régi par le simulacre et les apparences, il est logique que rien ne semble être ce qu'il est. « *Il y a une différence majeure entre connaître le parcours et emprunter le parcours.* » déclarait Morpheus à Néo dans le premier opus. Ce parcours, le spectateur va l'emprunter en même temps que le personnage principal qui, à la fin de **Reloaded**, remet en cause tout ce qu'il tenait pour acquis en suivant les révélations de l'Architecte. La volonté des Wachowski, jouant sur le sens des images et la perception innée de celles-ci par le public, est donc de faire découvrir un point de vue caché. Thématiquement, il nous apparaissait clairement et instinctivement que la saga **Matrix** traitait de religion, de virtualité ou encore de mythologie, et on nous apprend lors de ce moment crucial qu'il faut remettre cela en cause ? Comment ? Alors que cette révélation provient d'un programme (l'Architecte) dans un univers programmé (la Matrice), il apparaît logique de refreiner au possible ses émotions, comme Néo choisit de le faire (en opposition à la multiplicité des choix possibles de Néo, qui nous représentent également, et qui apparaissent sur les écrans de la salle de l'Architecte). Il faut donc penser en mode binaire, à la manière d'une machine et par extension, lire les images telles qu'elles nous sont montrées, sans théorisation liés aux croyances, sans analyse émotive. Au premier degré. Reprenons alors à la source : les génialissimes **Seconde renaissance Partie 1** et **2** de Mahiro Maeda, qui relatent la guerre pré-**Matrix** entre humains et machines. D'une durée courte de 9 minutes chacun, ces animés fonctionnent sur une multitude d'images visuellement très fortes dont on retiendra dans le cas présent la ghettoïsation des machines qui se réfugie dans « *le berceau de la civilisation* » (en Afrique), s'organisent une société dont la ville-mère se nomme Zero-One (Zion, le berceau de la civilisation donc) et crée des machines (celles que les humains utiliseront plus tard) et une nouvelle forme, plus évoluée (donc dépassant largement l'humain), de I.A.. Et puis il y a le final époustouflant de **Partie 2** : l'humain perd face à la machine et celle-ci exige qu'un pacte (signé d'un code barre) soit passé dans lequel la chair humaine (« *un vestige, un simple carburant* » comme il est dit) doit leur être livrée. Puis, la machine déclenche l'apocalypse. Hiver nucléaire, bienvenue dans « *le désert du réel* » (le champ de bataille de la guerre, déjà présenté dans le premier film). Un enfant se dirige vers ses parents pour découvrir au bout de la course qu'il s'agit en fait d'agents, ce par le biais d'une mise en images recourant à des flashes dévoilant des processeurs informatiques en jump-cut sur le visage de l'enfant. Symboliquement, celui-ci se recroqueville et prend la forme désormais célèbre du cocon duquel se sera extrait Néo dans le premier **Matrix**. Retour à l'Architecte, dont le quasi-monologue s'est révélé un véritable casse-tête qui n'en est finalement pas vraiment un. Si tout le principe de la trilogie est de conter une histoire en fait véritablement complexe, de la manière la plus limpide possible, alors ce dialogue doit être complètement sorti du contexte émotionnel (danger encouru par Trinity, révélation déboussolante) dans lequel les Wachowski ont délibérément choisi de le placer afin de brouiller les pistes (et oui, il reste encore un film à voir). Une fois débarrassé de ses oripeaux, le dialogue nous apprend ainsi que la première version de la Matrice, parfaite, n'étaient qu'un fiasco ne prenant pas en compte la « *nature grotesque de l'humain* ». On apprend ensuite que les précédents élus ne réagissaient qu'au sentiment de compassion mais pas à l'amour, comme c'est le cas de Néo. On découvre que la raison même de l'Humanité réside dans le choix, même s'il se détermine sur

Ci-dessous, de gauche à droite : La rébellion contre les machines s'organise de manière musclée.

Trinity en plein coup de savate dans un club SM où Néo serait retenu en otage.

Perséphone (Monica Belluci), une sorte de vampire de la Matrice qui semble avoir beaucoup à gagner.

des principes inconscients. On découvre enfin que les renégats à la Matrice (les habitants de Zion) ont réfuté ce choix, quitte à découvrir ainsi une nature qu'ils s'ignorent. Et puis il y a cet échange entre Smith et Néo dont le sujet est la raison. Raison de vivre, d'exister au sein d'un système, de continuer à avancer. Raison qui les lie inexorablement l'un à l'autre. Enfin, il y a cette séquence énigmatique dans laquelle Néo, dans le monde réel, parvient à stopper une sentinelle au prix de sa santé physique. Bref, tout cela pour en venir à l'idée principale de notre théorie : en tant que spectateurs, on a tous assumé que le pitch initial de la trilogie était celui de la libération des humains du joug des machines. Par déductions sensitives. Et si ce n'était tout simplement pas le cas ?

REVERSE MATRIX

Reprenons depuis le début : des machines au sein même de Zion, développant une nouvelle forme d'I.A.. L'humanité réduite à néant à la suite d'un « contrat » passé avec les machines, échangeant leur chair contre un havre de paix (la Matrice donc). Un enfant-machine (flashes des processeurs) percevant son autorité parentale comme les agents du type Smith et se mettant symboliquement sous leur contrôle, en position fœtale, végétative et soumise. Un Smith lié à Néo par une raison d'être. L'Architecte, père de la Matrice, découvrant de nouvelles émotions chez l'élu, émotions jusque-là inexpérimentées et nous apprenant le fonctionnement interne du système réfutant l'humain au départ, pourtant censé exister. Enfin, Néo qui arrête la sentinelle, comme ça hop, pépère ! Faites le lien de cause à effet entre tous ces éléments et expérimentez-le en mode binaire. Cela voudrait dire qu'en réalité, les personnages du film ne sont pas vraiment humains. Ils ont seulement l'impression d'être humains, et nous, nous en avons l'illusion. Dans un monde de simulacre, la logique se tient, jusqu'aux noms des personnages principaux, évoquant précisément leur nature au sein de l'intrigue : Morpheus (dieu des songes), Trinity (la Sainte Trinité catholique : le père, le fils et le saint esprit en un seul et même être) ou encore Persephone (déesse des enfers). Chacun répond à un critère précis, comme un programme informatique dont la fonction est définie par son titre. Donc, donc… La trilogie **Matrix** ne cause pas tant de la libération des humains du joug des machines, que de la libération de machines persuadées par une forme machinale supérieure qu'elles sont humaines, pour mieux les contrôler (via les agents et la Matrice) et en tirer une source d'énergie nécessaire à leur propre fonctionnement. À tous ceux qui pourraient trouver l'idée saugrenue, rappelons juste que ce principe de machine humanisée qui découvre sa véritable identité est le ressort dramatique du comic-book *Hard Boiled*, scénarisé par Frank Miller et dessiné par… Geoff Darrow, officiant comme designer au sein de la trilogie des Wachowski ! Ajoutons à cela le très médiatisé changement de sexe du plus jeune frère, Larry, qui ajoute à cette hypothèse une touchante fragilité évoquant celle d'un papillon qui vient d'éclore de sa chrysalide. Reste maintenant à savoir, si c'est bien ce qui nous attend dans **Révolution**, comment les Wachowski vont se dépêtrer de la situation afin que le public puisse bien suivre la direction de l'intrigue. L'expliquer par le dialogue serait fatal à la trilogie. On penche pour un procédé visuel que la bande-annonce laisse entrevoir, à savoir la reprise de plusieurs séquences du premier et du second film : le saut de l'ange de Trinity, le train *« son de l'inéluctabilité »* annoncé par Smith, la poursuite en hélico (intox vraiment ?) ou encore le combat Smith/Néo, mais ici travesties, vidées du sens premier qu'on leur avait accordé et uniquement réinvesties de celui que les Wachowski leur donnait à la base. Quoi qu'il en soit, on en est excités rien qu'à l'idée de découvrir ça ! Parce que, dans le cas présent, on a envie de se permettre de contredire Malcolm X et de préciser que non, la révolution ne sera pas télévisée. Elle sera cinématographique !
Sortie prévue le 5 novembre 2003

Stéphane MOÏSSAKIS

Ci-contre, de haut en bas : Plusieurs images tirées de la bande-annonce de Matrix Révolution, et qu'on croirait pourtant issues des deux premiers films. On y retrouve le combat entre Néo et les multiples Smiths, la course de Trinity à la verticale sur un mur et son incroyable coup de pied sauté, un combat dans le monde réel au milieu des entrailles d'un vaisseau de combat de la résistance humaine, et enfin le vol de Néo s'appuyant contre un mur, mais cette fois-ci avec suffisamment de force pour le réduire en miette. Ça sent la relecture du mythe sous d'œil plus pragmatique…

Les plus anciens lecteurs de Mad se souviennent probablement du temps où les monstres pulpeux que Gabe Bartalos concevait pour les films de Frank Henenlotter s'étalaient en pleine page du magazine. C'est en effet à lui que l'on doit les effets spéciaux de maquillage de ces bijoux trash que sont Elmer le remue-méninges, Basket Case II ou encore Frankenhooker. Véritable star des maquilleurs chez les indépendants, grâce notamment à la création du maquillage du Leprechaun, Bartalos nourrissait depuis plusieurs années déjà son envie de passer à la réalisation. Après quelques courts-métrages semi-professionnels, le garçon est enfin passé à l'acte avec un projet délirant dans son concept comme dans sa fabrication : SKINNED DEEP. Ce premier film entièrement produit avec les bénéfices de la société de maquillage de Bartalos, Atlantic West Effects, peut se résumer comme l'improbable chaînon manquant entre Luis Buñuel, Massacre à la tronçonneuse et Braindead. À peine revenu de la première projection test du film à New York et tandis qu'il s'apprête à concevoir les effets spéciaux de Hollow, relecture contemporaine de la légende du cavalier sans tête, ce grand fan de Mad revient sur un tournage spécialement riche en anecdotes saugrenues...

SKINNED DEEP
DE GABE BARTALOS

ÉCORCHÉ VIF

INTERVIEW GABE BARTALOS - RÉALISATEUR

Gabe Bartalos, un maquilleur d'effets spéciaux récemment promu réalisateur.

Alors ça y est, Skinned Deep est enfin terminé...

Le film est en effet en cours de finition. On a encore un tout petit peu de montage image à faire et nous allons devoir passer une ou deux journées en mixage, bref trois fois rien. Reste à savoir sous quelle forme mon film va être exploité. On va probablement le vendre directement en DVD, mais je ne désespère pas de pouvoir le sortir en salles. Il était temps, ça fait quand même quatre ans que je travaille sur **Skinned Deep**.

Quatre ans ?!

Oui, parce que c'est un film totalement produit en indépendant. On a commencé à filmer des scènes en 1999, et on a tourné sporadiquement ensuite pendant deux ans. On avait des tonnes d'effets spéciaux, plein de costumes, de nouveaux décors chaque jour de tournage. Et comme mon métier demeure les effets spéciaux de maquillage, je tournais quelques jours, puis m'arrêtais deux à quatre mois, histoire de renflouer mon compte en banque et de préparer mes effets spéciaux pour la prochaine cession de réalisation. L'avantage de ce tournage morcelé, c'est que nous montions le film pièce par pièce. Et les résultats obtenus motivaient suffisamment l'équipe pour que nous trouvions le courage de tenter des choses de plus en plus folles. On a quand même tourné une scène avec un personnage qui porte une énorme prothèse de cerveau en mousse de latex sur la tête, en plein Time Square, au cœur de Manhattan. Or, non seulement nous n'avions aucune autorisation pour filmer cette scène, mais en plus le personnage courait à poil en pleine rue, au milieu des New-yorkais. J'aime autant vous dire que les flics n'ont pas tardé à débarquer ! On a tourné plein de scènes de ce genre. Par exemple, nous avons un générique 100 % inédit. Je ne sais pas si vous êtes familiarisé avec la scarification, mais on a trouvé une organisation basée à Seattle spécialisée dans ce genre de trucs. Ses dirigeants nous ont permis de rencontrer une fille qui a accepté d'inscrire le titre sur sa peau. Elle s'est donc brûlée étape par étape l'épiderme avec un morceau de métal chauffé à blanc, jusqu'à ce que le titre s'inscrive !

Mais c'est du snuff !

(rires) Ouais, c'est complètement ça. C'est super dérangeant. Le seul problème, c'est que les gens qui voient le générique pensent que c'est un de mes effets spéciaux. Mais vous verrez qu'on se rend vite compte que ce n'est pas simulé. Vous savez, **Skinned Deep** est mon premier film, et je voulais que tout soit hyper puissant. Bon, j'y suis peut-être allé un peu fort sur certaines choses (rires).

Le scénario a dû évoluer durant ce très long tournage...

Non, pas vraiment. J'avais écrit le script environ six mois avant que l'on commence à tourner. L'histoire est assez basique, en fait. La voiture d'une famille tombe en panne alors qu'ils sont en route pour leurs vacances. Ils vont demander de l'aide dans une maison tenue par une vieille dame qui semble en apparence délicieuse. Mais la famille tombe dans un traquenard, puisque cette dame partage sa vie avec plusieurs criminels qui vont emprisonner la famille puis tous les décimer violemment. Ils vont juste laisser la vie sauve à la fille de la famille, Tina. Ça, ce sont les onze premières minutes du film. Ensuite, les tueurs emmènent la jeune fille dans un périple à travers les États-Unis, et la forcent à assister à leurs crimes. On va alors découvrir tous les membres de cette famille de dégénérés. Il y a donc cette vieille grand-mère mais aussi Brain, qui est ce personnage hydrocéphale qui court nu dans Time Square...

Je le trouve assez attendrissant d'ailleurs...

C'était l'effet recherché. Brain est le membre de la famille le moins stable, celui qui est le plus rongé par le remords et qui pourrait virer de bord. Le truc, c'est qu'en réalité, il est très timide. Et comme il a honte

Aaron Simms est le Surgeon General, assurément une future icône du Fantastique.

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : L'Octo Baby, un des étonnants effets spéciaux de maquillage conçu par Bartalos pour son propre film.

Warwick Davis en roue libre dans le rôle de Plates.

Un Ancient One (parmi lesquels on reconnaîtra Forest J. Ackermann), ou du moins ce qu'il en reste, après son entrevue avec Granny.

L'héroïne du film, Tina Rockwell, incarnée par Karoline Brandt.

Page opposée : La « Granny » en fâcheuse posture durant une scène de décomposition qui s'annonce appétissante.

de sa difformité, il tente toujours de la dissimuler de la façon la plus ridicule possible : avec des sacs en papier, des coiffes d'indien, etc. Durant une baston sur une autoroute, il porte même un assemblage hétéroclite de sept ou huit casques. Par contre, le Surgeon General est le plus vicieux de toute la famille. Il est l'exact opposé de Brain.

C'est celui qui a le meilleur look !

Il est cool, hein ? Je me suis bien amusé à le créer. C'est vraiment un super méchant et il n'a AUCUN remord. Je pense même que je vais faire des petits bustes de ce personnage que je vais commercialiser pour les fans. Enfin, le méchant ultime du groupe s'appelle Plates et il est incarné par Warwick Davis. Il est littéralement drogué à la violence.

***C'est une sacrée aubaine d'avoir Warwick Davis dans une minuscule production comme* Skinned Deep...**

Je le connais depuis assez longtemps en fait, et on a beaucoup discuté pendant les longues poses de maquillage sur **Leprechaun**. Il m'avait dit plusieurs fois que je devrais faire mon propre film. Donc, quand je l'ai appelé pour participer à **Skinned Deep**, il était ravi. D'autant que pour une fois, je n'allais pas recouvrir son visage de latex. Son implication était géniale, et loin d'être évidente puisqu'il vit en Angleterre. Nous devions donc le chopper à chaque fois qu'il était de passage aux États-Unis pour des raisons professionnelles.

Comment avez-vous réuni le financement ?

En me saignant aux quatre veines ! Le mauvais point, c'est que lorsque vous investissez votre argent, vous devez travailler deux fois plus. Le bon côté de ce système, c'est que vous faites votre propre planning, et que vous tournez seulement ce que vous voulez. Personne n'est là pour vous donner des ordres. Par exemple, pour notre générique de début, il a fallu que nous allions jusqu'à Seattle et que nous passions une journée entière à tourner ce simple plan. Quel studio nous aurait permis de prendre une journée pour un seul plan ? De toute façon, le scénario était si taré qu'aucun studio n'aurait accepté d'investir dans cette histoire. **Skinned Deep**, du coup, m'appartient entièrement. Certes, lorsque l'on tourne sans le soutien d'une production, on passe par de grandes périodes de découragement, mais il suffit de croire sincèrement dans votre projet pour les dépasser. J'ai toujours aimé réaliser des films. Tout gamin, je faisais déjà plein de petits courts-métrages en Super 8.

***Parlez-nous justement de* In the Pool of Darkness...**

J'ai réalisé **In the Pool of Darkness** en 1996. C'est un court-métrage de 7 minutes, tourné en Super 16 et qui parle d'une politicienne qui se transforme petit à petit en épouvantail. C'était une parabole totalement surréaliste. Il y avait déjà une séquence de poursuite effrénée et des maquillages très spéciaux. Une bonne partie de l'équipe, et notamment le directeur de la photo, Peter Strietmann, est celle qui m'a aidé à mettre en scène **Skinned Deep**. **In the Pool of Darkness** m'a donc vraiment permis de poser les jalons du long-métrage.

Est-ce que ce court-métrage était déjà emprunt de ce que vous avez appelé « la violence poétique » ?

Oui, bien entendu. Je vais vous dire ce que j'entends par « violence poétique ». La violence a une connotation toujours hyper péjorative, alors que nous baignons en permanence dedans. Je ne veux pas dire que la violence est une bonne chose parce qu'elle existe, mais lorsque vous racontez une histoire, je pense que c'est une erreur de faire l'impasse sur cet aspect de notre vie. Cela dit, il n'y a rien de plus déplaisant pour moi que de voir les gens détourner les yeux devant une scène gore qui m'a demandé plusieurs semaines de travail. Pourquoi me suis-je échiné sur cet effet dans ce cas ? Donc, j'ai essayé de rendre les scènes sanglantes les plus graphiques et belles possibles. Ainsi, j'ai à chaque fois conçu les effets gore pour qu'ils aient un impact énorme, mais qu'ils ne soient pas répugnants. Voi à ce que j'ai pompeusement désigné par « la violence poétique ». Par exemple, nous avons une scène dans laquelle un personnage se fait couper le bras. Nous avons embauché pour ce faire un amputé depuis l'âge de

« J'ai financé **Skinned Deep** moi-même. De toute façon, le scénario était si taré qu'aucun studio n'aurait accepté d'investir dans ce projet. »

six ans. Le deal, et ce comédien était ravi de participer à l'effet, était de le filmer durant tout le film avec un bras mécanique, jusqu'au dénouement où il se fait couper le bras. De cette façon, nous pouvions filmer l'amputation sous tous les angles, voire faire tourner l'acteur à 360 degrés pendant que son bras tombe en lambeaux.

Êtes-vous du genre à tout storyboarder ?
Pour certaines séquences uniquement. Voilà ce qui s'est passé : curieusement, vu l'économie du film, je me suis retrouvé à travailler avec quelques-uns des meilleurs techniciens en activité à Hollywood. Ce sont en général des gens avec qui j'ai sympathisé durant mon cursus de maquilleur. Pour les impliquer dans mon film, je leur demandais un coup de main spécifiquement au moment où j'en avais besoin. J'ai fait très attention à ne gaspiller le temps de personne. Voilà pourquoi le film est très storyboardé. En outre, ce qui faisait plaisir à ces techniciens, c'est que comme je suis aussi le producteur du film, je leur accordais le temps nécessaire pour filmer des scènes qui peuvent sembler simples à réaliser pour quelqu'un qui n'est pas du métier. Là, ils avaient enfin le temps de peaufiner, voire de tester de nouvelles choses.

Vous avez d'ailleurs reçu l'aide de Fantasy II...
Oui, Gene Warren, le patron de cette fameuse société d'effets spéciaux, m'a aidé à réaliser une des séquences les plus spectaculaires du film. On découvre en effet à un moment le véhicule énorme des méchants. Et pour l'arrivée de cette machine très impressionnante, je voulais une mise en scène très chorégraphiée, très fluide. J'avais donc besoin de faire des plans en dolly. Mais ce genre de machinerie coûte cher. Gene m'a alors permis d'emprunter durant une ou deux journées une des dollys qu'il possède.

Tourner en Super 16, plutôt qu'en numérique, est un sacré sacrifice pour vous.
Je sais que les technologies numériques s'améliorent de jour en jour, mais la texture de la pellicule reste encore au jour d'aujourd'hui irremplaçable. Certes, la pellicule est chère, et votre logique économique n'a plus rien à voir avec les tournages en numérique, mais j'étais vraiment dans l'optique de réalisation d'un film, pas d'un petit truc un peu amateur.

Vous vous êtes même payé des scènes sous-marines.
Mon chef opérateur vient de la photographie aquatique. Il savait donc comment tourner ce genre de scènes. Je crois qu'il a acheté le matériel nécessaire en marchandant comme un fou sur eBay d'ailleurs. Et cette scène sous-marine donne beaucoup de « production value » au film. J'adore les trucs qui se déroulent sous l'eau. Le film le plus bâclé, le plus bête de l'histoire du cinéma aura l'air classe du moment qu'une de ses scènes se déroule sous l'eau. La texture devient tout de suite très intéressante, on sent que l'on est dans un élément différent. J'ai donc fait tout mon possible pour tourner ces séquences. On a intercalé des plans filmés dans des décors naturels à la surface d'un plan d'eau, avec des plans filmés dans la piscine d'un copain dans laquelle on a mis quelques algues et d'autres plantes arrachées dans son jardin. Mais **Skinned Deep** n'est pas un film si fauché que ça : on s'est même permis la construction d'un décor, à savoir la salle à manger des méchants, que nous avons construite dans mon studio d'effets spéciaux. C'était d'ailleurs super confortable, on pouvait obtenir des angles très farfelus, avoir des master shots en plongée par exemple. Vous savez, **Skinned Deep** dure 1h38 et l'action y est très dense. Je déteste les films qui n'ont qu'un seul décor. Dans mon film, on bouge sans arrêt, on sort, on voyage, il y a des scènes de nuit et de jour... Bref, c'est assez intense.

Qu'en est-il des effets spéciaux de maquillage ?
J'ai designé, sculpté puis peint tous les monstres et effets de maquillage de **Skinned Deep**. Je ne vous dis pas le boulot que ce type de défi demande. Mais ça fait aussi partie du plaisir de faire ce genre de film. Et puis c'est toujours la même chose : en construisant moi-même les monstres, je pouvais obtenir exactement ce que je recherchais. Par exemple, pour Brain, j'ai volontairement opté pour une sculpture toute en rondeur, qui rend le personnage certes difforme, mais pas du tout repoussant. En plus, j'ai aussi conçu les maquillages pour qu'ils soient simples à poser et agréables à porter. Je tiens cependant à préciser qu'il reste très difficile de poser, très tôt le matin, les maquillages sur les acteurs, puis d'endosser la casquette de réalisateur pour le reste de la journée. C'est crevant, mais dans le bon sens du terme. Heureusement, j'étais quand même entouré de personnes qui voulaient vraiment faire partie du projet...

Même lorsque les flics viennent vous arrêter parce que vous n'avez pas de permis pour filmer ?
Oui, parce que comme à chaque fois je prétendais que nous étions des étudiants en cinéma (alors que la moyenne d'âge de l'équipe était de quarante ans), ils ne nous embarquaient que rarement au poste. Ils nous chassaient juste de l'endroit où nous tournions. Alors nous partions deux kilomètres plus loin, et nous reprenions le tournage. Je vais même vous dire quelque chose : tourner de cette façon est carrément enthousiasmant, vous avez l'impression de défier l'autorité, bref de vous évader totalement de la routine quotidienne. C'est ça, pour moi, faire un film : la liberté dans ce qu'elle a de plus pur.

Comment expliquez-vous que tant de maquilleurs d'effets spéciaux cherchent à réaliser leur propre film ?
Déjà parce que les maquilleurs sont en général des cinéphiles, avant d'être de simples préposés aux effets gore. L'autre facteur, c'est qu'au bout d'un moment, vous en avez assez de constater que vos effets spéciaux sont filmés avec les pieds. Il peut arriver que votre travail soit optimisé, mais c'est quand même plus souvent l'inverse qui se produit. Forcément, au bout d'un moment, vous sentez un besoin impérieux d'exploiter vous-même vos effets spéciaux.

Avez-vous déjà d'autres projets ?
En tout cas, je suis prêt à renouveler l'expérience. C'était vraiment super sympa à faire et j'aimerais pouvoir continuer à alterner mes deux activités. Surtout que, et ça c'est une chose qui m'a vraiment surpris, réaliser un film a fait de moi un meilleur technicien en effets spéciaux. Aujourd'hui, j'ai une vision plus complète, plus globale de mon rôle sur la fabrication d'un film.

Special Thanks to Gabe Bartalos

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY

L'attendrissant Brain, sous forme de sculpture dans l'atelier de Atlantic West Effects incarné par Jay Dugre, et enfin recouverts de casques destinés à cacher sa difformité.

MONSTER MAN
DE MICHAEL DAVIS

FOU DU VOL

Décidément infréquentables les routes américaines. Infréquentables mais très fréquentées tout de même, dans MONSTER MAN. Par des teen-agers lubriques et leur pire cauchemar, un chauffard défiguré au volant d'un Monster Truck plus proche du rouleau compresseur que du camion lambda...

À première vue, le réalisateur Michael Davis entretient autant de points communs avec le cinéma fantastique que Eric Rohmer avec le comique troupier. Mais les apparences sont trompeuses car, au-delà de comédies sentimentales comme **100 femmes**, **Girl Fever** et le téléfilm *Voisine de cœur*, le cinéaste connait mieux le genre qu'il n'y parait. « *J'ai été storyboardeur sur des films comme* **Monsieur Joe** *et* **Tremors**, » souligne-t-il, oubliant tout de même l'essentiel, à savoir le scénario de **Double Dragon** et d'autres manuscrits poudus pour cette vieille tripouille de Charles Band, grand pourvoyeur de series B à destination du marché vidéo. Pour la société de Charles Band, Full Moon, Michael Davis écrit **Prehysteria 2** et **3**, les aventures familiales de dinosaures miniatures, et **Beanstalk**, version nouvelle du conte *Jack et le haricot magique*. Rien de très flamboyant, mais pour glisser un pied dans « l'industrie », tout est bon, y compris les tâches les plus ingrates.

Désireux de verser désormais dans autre chose que des trucs du genre **100 femmes**, Michael Davis se tourne vers un projet nettement plus lourd, **Shoot'em Up**. « *Je l'ai présenté à Ehud Bleiberg et Yitzhak Ginsberg, les patrons de Dream Entertainment, qui avaient déjà financé* **100 femmes**. *Pour emporter totalement leur adhésion, j'ai accompagné mon scénario d'un storyboard animé dans le style de l'animation japonaise. Ils ont tout de même vu que j'étais capable de réaliser un film d'action d'envergure.* » Mais peut-être pas **Shoot'em Up**. Trop lourd à monter dans l'immédiat. Pour y accéder et mériter la confiance de bailleurs de fonds pragmatiques, Michael Davis et Dream Entertainment doivent montrer patte blanche. En l'occurrence produire un petit budget qui fasse étalage du savoir-faire et du potentiel du réalisateur.

ANT

LE TITRE D'ABORD, L'HISTOIRE ENSUITE...

« *Dans ses cartons, Dream avait déjà un projet relativement vague pré-vendu sur les marchés du film, un film appelé* **Monster Man**. *Il n'en existait qu'un concept, quelque chose d'assez proche de* **X-Men**. *À une différence près cependant : il ne mettait pas en scène des mutants mais des monstres.* **X-Men** *étant sur les écrans, Dream s'est rendu à l'évidence qu'il faudrait un sacré paquet de dollars pour rivaliser. Il fallait donc redéfinir le projet sur les promesses du titre. C'est alors que j'interviens. Ehud Bleiberg m'a demandé si cela m'intéressait de diriger un film d'horreur à petit budget, quelque chose comme* **Le Projet Blair Witch**, *qui venait de faire un gros carton au box-office.* » Reste que Michael Davis n'envisage pas d'en tourner un ersatz et que son tempérament ne le pousse pas vraiment vers ce type d'exercice. « *J'ai réfléchi pour m'apercevoir que, généralement, les films d'horreur contemporains misaient tout sur quelques scènes sanguinolentes et expédiaient le reste. La méthode est simple : endormir les spectateurs à coups de conneries et, brusquement, leur asséner un électrochoc. Les réalisateurs et scénaristes n'ont qu'à répéter trois ou quatre fois le cycle pour en tirer un long-métrage.* » Triste et cynique constat. « *J'étais à l'époque du développement de* **Monster Man** *très attaché aux comédies à la* **American Pie**, *durant lesquelles les mecs passent le plus clair de leur temps à parler de filles et de sexe. Une source intarissable d'humour sur laquelle j'ai construit tout le film qui, d'ailleurs, débute sur deux types dans une voiture et dont la conversation tourne exclusivement autour de filles et de sexe.* » Deux types en route vers un mariage qui, chemin faisant, croisent non seulement une beauté pas farouche, mais surtout une gueule cassée plus proche d'une toile de Picasso que du vétéran amoché de la Grande Guerre.

Michael Davis tient enfin **Monster Man**. Fan de **Duel** et de **Jeepers Creepers**, il ajoute au scénario embryonnaire un véhicule monstrueux conduit par un tueur hideux, qui sera chargé de remplir le cahier des charges de l'horreur, tandis que les victimes penchent quant à elles du côté de **American Pie** et récitent des dialogues à la *Clerks*. Du commerce équitable.

Retour dans les bureaux de Dream Entertainment. Accueil d'autant plus enthousiaste que le réalisateur ne demande pas des fortunes pour torcher son **Monster Man**. « *Après tout, je n'avais pas besoin de moyens énormes. Seulement des décors naturels la plupart du temps, deux acteurs, deux comédiennes sexy, quelques effets spéciaux et un camion qui sortait de la norme.* » Des arguments imparables. Pour assurer au projet une bonne exposition dans les marchés du film, Michael Davis se propose également d'emballer une sorte de pré-film sous forme de storyboard animé, histoire d'achever de convaincre les acheteurs que **Monster Man** vaut largement la peine qu'on y investisse quelques milliers de dollars. L'opération charme fonctionne, les avances sur l'acquisition des droits tombent et Dream boucle le budget du film.

Ci-dessus, de gauche à droite :
Le Monster Man (Joe Goodrich), un accidenté de la route transformé en tueur sanguinaire. Son visage raffistolé lui vaut le surnom de « Fuck Face » selon le réalisateur du film Michael Davis.

Les trois héros du film lancés en pleine course, poursuivis par le Monster Truck, un véhicule construit de toute pièce par le spécialiste Franck Schettini, déjà à l'œuvre sur des films tels que Mad Max 3.

Ci-dessus :
Une des scènes gore de Monster Man, qui renvoie directement aux influences grand-guignolesques du réalisateur Michael Davis, à savoir Evil Dead 2 !

MONSTER MAN & MONSTER TRUCK

La vedette de **Monster Man**, c'est autant le tueur au faciès hideux que le véhicule qu'il pilote, le Monster Truck. « *Pour en tenir le volant, nous avons engagé Frank Schettini, le champion du monde de manœuvre et de conduite d'énormes semi-remorques. Au cinéma, il avait déjà construit et transformé de nombreuses voitures et camions pour* **Mad Max 3**. *Il lui a seulement fallu un châssis et quelques éléments de récupération pour créer le Monster Truck.* », une star à quatre roues qui nécessite un traitement à part. Rien à voir avec un véhicule ordinaire. « *Dans le scénario, j'avais prévu de démentiels duels routiers, des poursuites à grande vitesse. Sur le plateau, j'ai déchanté quand Frank m'a averti qu'il ne valait mieux pas pousser le Monster Truck au-delà de 40 km/h. A 60, le moteur pouvait ne pas résister longtemps. En outre, sa consommation d'essence posait problème. Tous les quarts d'heure, il lui fallait un plein à 400 dollars ! Il demandait une dizaine de mètres pour ralentir, s'arrêter et faire demi-tour. Vraiment laborieux.*

Impressionnant à l'écran et dans l'imagination du réalisateur, le Monster Truck se révèle donc particulièrement inoffensif devant les caméras. « *Même la plus pourrie des épaves pouvait le semer.* » se marre encore Michael Davis. Il faut donc ruser afin que le titan fasse illusion, tricher au maximum, employer tous les leurres pour donner l'impression d'une sérieuse menace. « *J'ai complètement revu le storyboard de manière à multiplier les plans. De plus, nous avons employé des lentilles de caméra susceptibles d'accentuer le sentiment de vitesse. Constamment en liaison radio avec le chauffeur, nous avons fini par surmonter les difficultés.* » et à donner effectivement l'impression que le Monster Truck pulvérise les limitations de vitesse.

Dans la cabine de pilote du Monster Truck, le fameux Monster Man que Michael Davis baptise Fuck Face. « *Aux États-Unis, désigner quelqu'un de cette manière est à la fois très drôle et très insultant. J'y ai pensé après avoir passé en revue les grands méchants du fantastique, de Jason à Pinhead. Lorsque je me suis posé la question de son apparence, j'ai pensé que, étant la victime d'un sérieux accident de la route, son visage avait été très mal rafistolé. Originaire d'une campagne reculée, sans assistance médicale, il n'avait pas eu d'autre choix pour tenir sa mâchoire que d'employer des câbles. Les câbles en question maintenant une pression constante, ses dents deviennent par conséquent aussi tranchantes que des lames de rasoir.* »

TOILETTES INTERDITES

Si Fuck Face hante les routes au volant de son Monster Truck, il fréquente également leurs lieux d'aisance. Ce qui conduit à l'une des séquences les plus marquantes du film. Lorsque, traqué, le héros se cache dans des toilettes particulièrement fétides. « *Aux États-Unis, c'est en soi un véritable film d'horreur que de s'aventurer dans les latrines publiques en bord de route. Les mouches, les odeurs, les excréments… On peut même y contracter des maladies. Dans un petit budget comme celui-ci, c'est le décor rêvé pour économiser sur l'action et les effets spéciaux. Il permet d'installer immédiatement une ambiance, de provoquer la peur et le dégoût à moindre coût. Et puis ça amène un petit côté scato à la* **American Pie**, *ce qui n'est pas pour me déplaire.* »

Aussi attaché soit-il à **American Pie**, le réalisateur se défend : « *Non,* **Monster Man** *n'est pas une parodie. Je n'ai pas cherché à me payer la tête du genre. Si j'emploie des éléments de comédie, ils viennent davantage de* **100 femmes** *et des dialogues à la* **American Pie** *que du pastiche à la* **Scary Movie**. », Reste que **Monster Man** ne se déroule pas dans un climat oppressant à la **Massacre à la tronçonneuse** ou à **La Colline a des yeux**, en dépit d'un récit finalement très proche. L'heure serait plutôt à la décontraction dans l'horreur. Y compris lorsque les héros reçoivent pour repas dans une taverne sinistre une gamelle de viande humaine. Les sévices les plus durs s'accompagnent donc systématiquement de plaisanteries ou de bifurcations délirantes. Michael Davis revendique l'influence d'**Evil Dead 2**. « *Si* **Monster Man** *ne porte pas l'empreinte de* **Massacre à la tronçonneuse** *et de* **La Colline a des yeux**, *que je n'ai d'ailleurs pas vu, il doit par contre beaucoup à* **Evil Dead 2**. *Bien que, lorsque j'étudiais le cinéma à l'université, je n'étais guère attiré par les films d'horreur,* **Evil Dead 2** *m'a franchement passionné. J'éprouve pour ce film une admiration sans bornes, notamment parce qu'il jongle admirablement avec un style proche du dessin animé. En abordant le genre, je ne pouvais que reproduire certaines de ses caractéristiques, sans*

toutefois aller aussi loin dans le délire. » Du moins plus dans les intentions qu'à l'écran.

NE NOUS PROMENONS PAS DANS LES BOIS

Le réalisateur révèle également une autre influence : les comédies adolescentes que John Hugues tournait dans les années 80, comme **Breakfast Club**. « *Le scénario de* **Monster Man** *revient en fait à raconter la fin des aventures d'Anthony Michael Hall, l'acteur fétiche de John Hugues.* » En résumé, « Tu seras un homme, mon neuneu ». Le message délivré par **Monster Man**, un projet néanmoins plus prompt à exacerber la paranoïa des citadins américains qu'à stigmatiser les affres d'une adolescence prolongée. Quelle paranoïa ? Celle commune à **Massacre à la tronçonneuse**, **La Colline a des yeux**, **Jeepers Creepers**, **Délivrance** et **Détour mortel**. En Amérique, selon ces films, les campagnes ne sont pas sûres du tout ; mieux vaut ne pas y tomber en panne ou ramasser un auto-stoppeur douteux. Y prolifèrent des monstres humains tarés, fruits d'une consanguinité de longue date et de mœurs d'un autre âge. Du pain béni pour les artisans du film d'horreur. « *Aux États-Unis, nous ressentons très fort cette peur de ce qui se cache au fond des bois.* » Forcément des anthropophages fétichistes, des ploucs belliqueux et des reliques vivantes de l'âge des ténèbres. Et, dans ce domaine, Michael Davis y va de sa petite histoire. « *On s'invente des gens sous-éduqués, qui possèdent leur propre culture, des rituels bien à eux. Cela me rappelle les faits évoqués par un ami peintre durant mes études. Fasciné par les sectes chrétiennes de l'Ouest de la Virginie, il est tombé sur une communauté très particulière. Elle est constituée de gens qui se prétendent chrétiens mais dont la foi et les rites ne se situent pas vraiment dans le prolongement des enseignements du Christ. Ils organisent des messes pour le moins étranges, à base de morsures que les paroissiens s'infligent volontairement. Très bizarre, très étrange de savoir que cette secte officie à 600 kilomètres de Washington à l'aube de l'an 2000. Rien de tel pour stimuler l'imagination en matière de cinéma d'horreur !* » Rien de tel également pour prouver que, dans les cabanes en bois décrépites, les autochtones dissimulent les cadavres débités en morceaux des automobilistes de passage ou des campeurs. Ou, dans **Monster Man**, celui qui n'est pas encore tout à fait un cadavre. « *Brother Fred !* » s'exclame Michael Davis, heureux de présenter l'un de ses personnages les plus surprenants.

EN ROUTE POUR LA GLOIRE

« *Brother Fred se présente essentiellement à l'horizontale, à cause d'une cage thoracique aplatie comme une crêpe par une grosse roue. Il essaie bien de se redresser, de faire quelques pas, mais, son torse ne supportant plus son poids et il s'écroule dans une mare de sang.* » Du grand guignol d'excellent millésime. « *Il s'agit là de l'effet spécial le plus sophistiqué de* **Monster Man** *; il a nécessité des trucages numériques afin de simuler l'absence d'une partie importante du corps du personnage.* »
Une première pour Michael Davis, les effets spéciaux étant une denrée pratiquement absente de ses précédents films. « *En fait, j'en connaissais un petit peu dans ce registre. Venant de l'animation et du story-board, j'ai travaillé pendant des années sur des films à effets spéciaux. De toute manière, l'important, pour un réalisateur, c'est d'indiquer aux spécialistes des prothèses ou du numérique ce qu'il veut précisément voir à l'image. À eux de faire ensuite leur cuisine à partir des instructions. Personnellement, je les donne à partir de dessins. Une façon de réduire au maximum les risques de malentendus.* », d'autant plus que le cinéaste souligne que, faute d'une pratique assidue, il connaît toutes les ficelles de la théorie. « *J'ai épluché tous les numéros de CinéFantastique.* », un mensuel américain riche en articles sur le détail de la confection des maquillages et trucages divers. « *Fort de l'expérience* **Monster Man**, *je me sens aujourd'hui fin prêt à relever un défi plus important comme* **Shoot'em Up**. *Un genre de cinéma que je convoite depuis longtemps. Très longtemps même, depuis que, tout gosse, je lisais cent fois tous les James Bond de Ian Fleming. Mes films d'études appartenaient déjà au domaine de l'action. Pour être franc, si j'ai tourné des comédies romantiques, c'est pour entrer dans la place. Et on ne travaille pas sur des storyboards pour John McTiernan sans en garder des traces.* », indélébiles dans le cas de Michael Davis, qui trépigne que **Monster Man** lui donne enfin accès à la cour des grands. Un film d'horreur certainement, mais surtout un passeport convaincant.

Marc TOULLEC

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Sarah (Aimee Brooks), une bimbo peu farouche et dégénérée qui semble avoir plusieurs cordes à son arc.

Sarah et le Monster Man s'apprêtent à sacrifier une de leurs victimes.

Un adolescent qui se trouve au mauvais endroit au mauvais moment fait la connaissance de Brother Fred (Michael Bailey Smith), toujours en vie même s'il est passé sous les roues d'un énorme camion !

Le film événement de la rentrée affiche clairement ses ambitions : réconcilier les cinéphiles et les rôlistes, ces francs-rêveurs habitués à parcourir toutes sortes de pays imaginaires. Ça va faire mal...

UNDERWORLD
DE LEN WISEMAN

DANSE AVEC LES LOUPS-GAROUS

Page ci-contre : Selene (Kate Beckinsale) : une vampire aussi sensuelle que mortelle. Une prédatrice en puissance qui prend une pose triomphale devant l'une de ses victimes.

Depuis plusieurs siècles, à l'insu des humains, deux races immortelles, les Vampires et les Lycans (loups-garous), se livrent un combat sans merci. Parmi ces ombres, Selene possède la réputation d'une tueuse au sang froid : opiniâtre et méthodique. Depuis près de cinq cents ans, elle assassine des lycanthropes. Or, juste quand elle pense avoir enfin gagné la guerre, elle découvre qu'un jeune humain, Michael Corvin, est au centre d'un complot visant à assouvir une vengeance et une prophétie centenaire qui va modifier la vision que la belle chasseuse a du monde...

Disons-le d'emblée, la bande-annonce ne ment pas. **Underworld** adopte vraiment comme canevas narratif les idées développées par l'éditeur Wizard of the Coast dans le jeu de rôles **Vampire, La Mascarade**. Sur ce modèle, Len Wiseman brode, comme promis, un patchwork de **Blade**, de **Dracula** (Coppola) et de **The Crow** mâtiné d'un tout petit chouia (mais alors un tout petit, hein) de **Matrix**. D'ailleurs, pour l'anecdote, il faut savoir qu'au moment de finaliser les derniers SFX et le mixage d'**Underworld**, la production était à cours d'argent. Pour rechercher la manne financière salvatrice, Len Wiseman n'hésita pas à bricoler un montage en utilisant les scores de **The Crow** et de **Matrix**, ce qui donne une bonne indication des objectifs et de l'ambiance qui imprègnent son film.

Pas de doute, **Underworld** est bien l'œuvre d'un « fan boy » pas encore tout à fait sevré. En atteste la scène de teasing dans le métro où Wiseman, en cinq minutes, parvient brillamment à imposer un univers qu'il a construit à partir des bribes de ceux des autres (c'est précisément là qu'échouent Besson et Boursinhac dans **Le Cinquième élément** et **La Mentale**). Pour un premier film en lequel au départ aucune major n'avait sérieusement investi (maintenant c'est la guerre entre Screen Gems et sa maison-mère, Sony, furieuse d'avoir abandonné sur le bord de la route un si beau bébé), l'exploit est notable. **Underworld** est donc une solide série B gérant parfaitement le caractère mythologique propre au genre en s'appropriant ses fétiches : nuit, gunfights, voitures de police, monstres, hôpital, « struggle for life », big boss de fin de tableau...

Pour faire bonne mesure et agréablement accompagner ce wagon de gimmicks, Wiseman offre au spectateur une multitude d'images bien « trippantes » qui vont des gros plans sur les formes généreuses de l'héroïne (voir interview) aux postures agressives des lycans, en passant par un flashback supportant l'adjectif de shakespearien. Reste que de *Roméo et Juliette* à **La Reine des damnés**, le catalogue à illustrer s'annonçait sacrément épais. Or, si ce dernier est consciencieusement feuilleté par Wiseman, le jeune réalisateur commet l'erreur d'en tourner les pages trop vite. On doit donc constater qu'il manque des plans dans chaque scène d'action, que les personnages secondaires sont caricaturaux, certains comédiens approximativement dirigés (Shane Brolly est particulièrement irritant) et quelques bonnes idées demeurent frustrantes car partiellement exploitées (ce qui a quand même l'avantage de faire fonctionner l'imagination et donc d'impliquer le spectateur à fond).

Heureusement, ces défauts souvent rédhibitoires sont ici miraculeusement équilibrés par un scénario très supérieur aux standards du type **Dracula 2001**. En effet, le script a été peaufiné de manière à rendre sa dramaturgie puissamment cohérente. Il se construit en un crescendo typique des jeux vidéos, qui permet à Wiseman de gérer le suspense de son film sur plusieurs niveaux et de ménager des retournements de situations vraiment étonnants. **Underworld** y gagne énormément en cohérence, densité narrative, lisibilité et efficacité. Le dispositif du film est donc assez rapidement jouissif, même s'il n'a pas l'envergure d'un classique instantané (il manque pour cela une scène définitivement géniale ou un parti pris strictement surprenant et inédit). Toutefois, cela ne doit pas empêcher de profiter du lifting (voir les jolis matte paintings) offert par Wiseman à de vieilles images peuplant l'imaginaire collectif et cinématographique (seul Del Toro et Kawajiri ont fait mieux). En attendant qu'un second opus vienne remplir toutes les promesses formulées mais non tenues dans **Underworld**, cette fresque mélangeant habilement le rock and roll (le rythme) et l'esprit gothique (l'esthétique) mérite franchement le détour.

Bertrand ROUGIER

USA. 2003. RÉAL.: LEN WISEMAN. SCÉN.: KEVIN GREVIOUX, LEN WISEMAN ET DANNY MCBRIDE. MUS.: PAUL HASLINGER. DIR. PHOT.: TONY PIERCE-ROBERTS. PROD.: GARY LUCCHESI, TOM ROSENBERG ET RICHARD S. WRIGHT POUR SUBTERRANEAN PRODUCTIONS, UNDERWORLD PRODUCTIONS ET LAKESHORE ENTERTAINMENT. INT.: KATE BECKINSALE, SCOTT SPEEDMAN, SHANE BROLLY, MICHAEL SHEEN, BILL NIGHY, ERWIN LEDER, SOPHIA MYLES, RICHARD CETRONE... DUR.: 2H08. DIST.: SND. SORTIE LE 24 SEPTEMBRE 2003.

INTERVIEW **LEN WISEMAN** - RÉALISATEUR

LE MÉTIER QUI RENTRE

POUR TOUT TITRE DE GLOIRE, LEN WISEMAN POSSÈDE SUR SON CV PLUSIEURS NOMINATIONS COMME MEILLEUR RÉALISATEUR DE CLIPS AUX MTV MUSIC AWARDS, AINSI QU'UN PLEIN WAGON DE PUBLICITÉS FRIQUÉES POUR TIME WARNER OU PLAYSTATION. CÔTÉ CINÉMA, IL A CHOPPÉ LE VIRUS EN TRAVAILLANT AVEC PATRICK TATOPOULOS DANS LES DÉPARTEMENTS ARTISTIQUES DES FILMS DE ROLAND EMMERICH (STARGATE, INDEPENDENCE DAY ET GODZILLA). À PREMIÈRE VUE, RIEN DE BIEN ENTHOUSIASMANT. ET POURTANT...

Ci-dessus :
Len Wiseman face à l'un de ses loups-garous animatroniques, sur le tournage d'Underworld.

Comment en êtes-vous venu à faire vos débuts de réalisateurs avec Underworld ?
Déjà, j'ai réalisé plusieurs clips vidéos et pas mal de publicités. Mais j'avais envie de voir plus grand. En fait, je n'aurais jamais pensé commencer par réaliser un film avec des vampires ou des loups-garous. Alors avec les deux, vous imaginez (rires)... En fait, c'est mon admiration pour **The Crow** d'Alex Proyas qui m'a attiré vers ce genre de projets. Je m'étais intéressé à la production des opus 4 et 5 de **The Crow** quand on m'a dit qu'un film avec des loups-garous pourrait intéresser les studios. Avec Kevin (Grevioux), nous nous sommes alors penchés sur le concept d'**Underworld**.

Au départ, l'idée d'Underworld est partie d'une blague, c'est ça ?
C'est exact. Kevin a lancé l'idée de raconter l'histoire de *Roméo et Juliette* avec des vampires et des lycanthropes. Ça m'a bien fait rire. Puis, j'y ai réfléchi et je l'ai rappelé dans la soirée. Je lui ai dit : « *Ton idée est bonne, mais faisons-le très sérieusement, créons une vraie dramaturgie shakespearienne et fonçons. Ça peut donner quelque chose de bien.* ».

C'est toujours compliqué de porter des loups-garous à l'écran. Quelles étaient vos références ?
Je n'en ai pas tant que ça, car je ne suis pas un geek du genre, contrairement à Kevin et Danny (McBride), qui connaissaient tout sur le sujet. Mais j'ai quand même vu près d'une cinquantaine de films pour préparer **Underworld**. J'aime beaucoup **Le Loup-garou de Londres**. Il n'y a pas beaucoup de bons longs-métrages mettant en scène des loups-garous. J'ai également de l'affection pour **Wolf**, avec Jack Nicholson. J'aime l'aspect psychologique du film, la manière dont on nous montre les réactions de l'individu qui se transforme en bête. Par contre, je n'ai presque pas vu de films de la Hammer. J'ai plutôt grandi avec les films de Spielberg et de Cameron. J'ai eu la vocation, grâce à ces cinéastes et à un documentaire déniché en vidéo club qui expliquait comment faire un film. Je me suis dit : « *Ouah, c'est vachement facile en fait !* »... Et j'ai commencé à m'y coller le week-end, et donc à découvrir que c'était quand même plus compliqué que prévu (rires). Je dois vous avouer que je n'ai jamais été un grand lecteur de magazines comme Fangoria.

C'est pas bien, ça.
Ben oui. (rires) Surtout que l'on m'a déjà demandé de réaliser la séquelle d'**Underworld**. (rires) Mais tout va bien, car j'ai encore deux autres idées d'histoires en tête. L'univers que nous avons créé est extrêmement vaste. Il va très bien se prêter à l'exploration. Il sera facile d'y inventer des histoires qui ne seront pas seulement anecdotiques, mais de très intéressants compléments.

Pourquoi avez-vous choisi de mélanger effets spéciaux rustiques et numériques ?

Je voulais que les SFX numériques soient invisibles, mais qu'ils donnent à l'écran le résultat le plus impressionnant possible, comme dans la scène où les lycans marchent sur les murs, ou quand ils se transforment. J'étais conscient qu'un grand nombre de scènes nécessitait leur emploi. Cependant, je ne suis pas un fan absolu des images générées par ordinateur. Sauf si on a un immense budget à leur consacrer, comme plusieurs dizaines de millions de dollars, je ne pense pas que les CGI soient le meilleur moyen d'obtenir certaines textures. Or, le budget total d'**Underworld** était de 21 millions de dollars seulement. C'est pour cela que nous avons eu beaucoup recours au maquillage et aux prothèses, notamment pour les loups-garous. Cependant, il est vrai que les CGI peuvent faciliter le travail. Pour les comédiens, cela permet de gagner du temps au maquillage, et puis il n'y a pas de marionnettes, ni d'animatroniques à gérer. Mais, dans le cas de créatures classiques comme les vampires et les loups-garous, que le public est habitué à voir depuis des années, je crois qu'il faut garder ce côté très tactile que possède les effets spéciaux « rustiques ». D'ailleurs, ces derniers ont plutôt bien réussi à un film comme **Les Dents de la mer**. (rires). D'autre part, je n'ai honnêtement encore jamais été effrayé par une image de synthèse. Et puis, avoir les créatures sur le plateau est un plaisir unique. Les acteurs sentent qu'ils sont là, qu'ils existent. Ce sens de la réalité disparaît avec les CGI.

Avez-vous pu porter à l'écran votre vision d'*Underworld *comme vous le souhaitiez ?
Dans les grandes lignes, la réponse est oui. Évidemment, c'était mon premier film. Dans ces conditions, on a toujours des gens pour vous surveiller et on se disperse un peu aussi. Mais à 70 % ou 80 %, j'ai atteint mes objectifs.

70 % seulement ?
Enfin, il faut être honnête, ce n'était pas seulement un problème de producteurs. Je n'ai pas encore une grande expérience. Il y a donc eu quelques ratés, du retard pris dans le planning, qui m'est imputable. Or, avec un budget limité, on est forcé de faire des choix. Mais je pense que 70 %, ce n'est pas mal. Bien sûr, le budget a été une restriction importante. Cependant, pour un premier film je ne pouvais pas espérer mieux. J'aurais aimé développer certains personnages à l'écran, comme cela était prévu dans le script. Ce sera pour la prochaine fois...

***Vous savez que l'on va comparer votre film à* Blade...**
Oui, et notamment à cause du trailer, de sa musique cool et des tenues en cuir. Mais le film (et les vampires qui le peuplent) sont très différents de **Blade**, tout comme l'histoire. Ici, les personnages ont une vraie connexion avec le passé, de la profondeur. Seuls les « death dealers », qui ne sont qu'un groupe, peuvent être comparés aux vampires de **Blade**.

Page de gauche : Selene face à une créature hybride, mi-vampire mi-loup-garou. Le premier d'une longue lignée ?

Ci-dessous, de gauche à droite : Appartenant au clan des vampires, Kraven (Shane Brolly) part à la recherche du chef des loups-garous dans son propre repaire.

Leader des loups-garous, Lucian (Michael Sheen) est prêt à tout pour arriver à ses fins.

« J'aime l'idée de raconter l'histoire de *Roméo et Juliette* avec des vampires et des loups-garous tout en créant une vraie dramaturgie Shakespearienne. »

En fait, vous vouliez surtout éviter que le spectateur ait l'impression de se retrouver dans un film Pixar ?
J'aime beaucoup les films de Pixar et l'animation de type **Animatrix**. Mais ces dessins animés ne mélangent pas les genres. Ils tirent leur force notamment de leur cohérence esthétique. Il n'y a pas au milieu du film une scène en prises de vues réelles. J'ai essayé de conserver dans **Underworld** cette même cohérence esthétique. Évidemment, le grand danger était représenté par les scènes comportant des effets spéciaux. La production a essayé de me convaincre de rajouter des CGI. Alors, avec Danny, nous avons dressé scène par scène une liste des raisons en faveur de l'utilisation des effets spéciaux analogiques. Et on a gagné.

Pensez-vous que le film de monstre est un genre qui revient en force à Hollywood ?
Je ne sais pas pourquoi mais c'est le cas, comme le prouvent **Jeepers Creepers** et **Blade**... Grâce à Dieu, **Underworld** est le premier d'une nouvelle vague. Plusieurs grands studios préparent en ce moment même leur film de monstre, comme **Van Helsing**. Mais je sais de source sûre que les deux films seront vraiment différents. Ce dernier aura une structure plus classique de chasse aux monstres *(Len Wiseman est depuis la fin du tournage d'Underworld le compagnon de Kate Beckinsale, qui jouera également dans* **Van Helsing** *– ndlr).*

Il y a aussi l'aspect gothique, qui va pousser à la comparaison.
C'est vrai. D'ailleurs, contrairement à **Blade**, c'est la seule chose qui nous rapproche vraiment des comic books. Je voulais que l'on retrouve graphiquement l'ambiance des comic books gothiques qui sont à la mode depuis dix ans. Tout ça me vient de **Blade Runner**, de **The Crow** et de **Dark City**, mes films favoris. Je pense qu'au final, **Underworld** est plus gothique que **Blade**, même si ce n'est pas le but que j'ai recherché...

À l'arrivée, on peut dire que* Underworld *est un film d'action sérieux, ce qui n'est pas la moindre des contradictions ?
C'est exact, mais c'est justement ce que je trouve passionnant. **Terminator 2** est également un film d'action intelligent, avec de la tension, de beaux personnages, une dramaturgie inéluctable. J'ai essayé dans le script d'illustrer le même genre d'idées, d'avoir de la densité, afin que **Underworld** ne soit pas seulement un « shoot them up ».

Propos recueillis par Didier ALLOUCH
traduits et mis en forme par Bertrand ROUGIER

KEVIN GREVIOUX SCÉNARISTE - ÉCRIT DANS LE SANG

LA CARRIÈRE DE KEVIN GREVIOUX EST, POUR LE MOINS, ATYPIQUE. TITULAIRE D'UNE LICENCE EN BIOLOGIE ET D'UNE MAÎTRISE EN GÉNÉTIQUE, IL A PENDANT SES ÉTUDES PARTICIPÉ À DES COURS SUR LE CINÉMA ET L'ÉCRITURE AVEC LA FERME INTENTION DE DEVENIR SCÉNARISTE. MAIS, SON PHYSIQUE IMPRESSIONNANT ET SA VOIX DE STENTOR VONT L'AMENER À « CACHETONNER » EN FAISANT L'ACTEUR ET LE CASCADEUR DANS DES PRODUCTIONS PLUS OU MOINS PRESTIGIEUSES (**THE MASK**, **CONGO**, **LA PLANÈTE DES SINGES**, **HULK**...). DÉSORMAIS, KEVIN SEMBLE ENFIN AVOIR SON DESTIN BIEN EN MAIN.

Vous êtes à l'origine du script d'*Underworld*. Comment tout cela a-t-il débuté ?

Et bien, Len cherchait à réaliser son premier long-métrage. Parallèlement, je tentais moi-même de vendre un script concernant une histoire d'amour interraciale. Car c'est cela le vrai cœur d'**Underworld** : une histoire sur la haine raciale et les difficultés de la mixité. Pour illustrer ce propos, j'avais plusieurs idées, l'une étant d'utiliser comme métaphore un loup-garou et un vampire. Len était en train de travailler sur **The Crow** quand il a eu un nouveau rendez-vous avec les producteurs. Tout le monde aimait beaucoup **Blade**. Mais ils estimaient qu'il y avait eu trop de films de vampires en peu d'années. On a donc demandé à Len d'imaginer un script autour d'une histoire de loups-garous. Il m'a alors appelé pour que nous en discutions. Je lui ai dit qu'en 20 ans, personne n'avait utilisé l'opposition vampires/loups-garous dans un long-métrage sérieux. Je lui ai donc reparlé de mon idée. On a commencé à la développer. Et, comme elle a plu à la production, on a ensuite demandé à Danny (McBride) d'apporter une vision extérieure.

Il n'y a aucun héros humain dans* Underworld*. Généralement, pour des questions d'identification, les studios détestent ce parti pris.

Là, ce ne fut pas vraiment le cas. Tout le monde était conscient qu'il fallait que le film soit cool. Or, notre concept était incroyablement cool. Dans ces conditions, on s'en fout des humains, non ?

Ce qui a plu aux producteurs fut la forte influence des jeux de rôles et des comic books, notamment X-Men, mais que vous avez réussi à noyer dans une mythologie plus globale...

Exactement. Peu de personnes le remarqueront, mais le nom de Selene est en effet emprunté à *X-Men*. Il y a dans les comics une vampire psionique appartenant au Hellfire Club qui se nomme Selene, the Black Wind. Mais notre objectif était de faire un film sérieux, logique, se reposant sur une narration classique. C'est pour cela que le parallèle entre le film et *Roméo et Juliette* a séduit. Même si, il faut être honnête, c'était aussi une belle manière de résumer le long-métrage aux investisseurs (rires tonitruants).

Dans* Underworld*, vous respectez globalement les « règles » du monde vampirique. Mais pourquoi avez-vous limité les gimmicks à une seule morsure et supprimé la superbe scène où Selene est prisonnière à l'intérieur d'une petite pièce où la lumière pénètre par des impacts de balles dans le mur ?

Nous ne voulions pas trahir la mythologie, mais la rajeunir. Dans ces conditions, l'aspect scientifique de notre démarche était primordial.

INTERVIEW RICHARD S. WRIGHT - PRODUCTEUR
L'HOMME DE L'OMBRE

PRODUCTEUR PLUTÔT DISCRET, RICHARD S. WRIGHT N'EST PAS UN INCONNU POUR LES LECTEURS DE MAD. EN EFFET, SON NOM APPARAÎT EN BONNE PLACE SUR LES AFFICHES D'ARLINGTON ROAD ET D'INTUITIONS. MAIS, CE QUI EST VRAIMENT DRÔLE, C'EST QU'IL POSSÈDE UN DIPLÔME EN LITTÉRATURE COMPARÉE DÉLIVRÉ PAR L'UNIVERSITÉ DE GRENOBLE. BEN ÇA ALORS !

Ci-contre, de haut en bas et de gauche à droite : Les pupilles dilatées et les canines en avant, Selene est prête à bondir sur l'une des ses proies.

L'armurier des vampires contemple avec effroi la nouvelle arme utilisée par les loups-garous contre les siens. Impossible d'en réchapper !

Prisonnier de Lucian et plus tout à fait humain, Michael (Scott Speedman) se transforme progressivement en lycanthrope.

Pour Viktor Corvinus, un vampire pur sang, la créature hybride est une hérésie et doit donc périr de ses propres mains. Le duel sera titanesque !

Quand avez-vous été impliqué dans l'aventure* Underworld *?
En fait, c'est au début de l'année 2002 que j'ai rencontré Danny McBride et Len Wiseman. Nous avons discuté du projet afin de le redéfinir ensemble. Nous avons donc revu le script ligne après ligne. Je l'ai moi-même étudié pendant une dizaine de jours. J'ai été très surpris que le scénario soit aussi bon, compte tenu du fait qu'il avait été rédigé par trois jeunes auteurs n'ayant pas une grande expérience. Leurs idées étaient vraiment précises, réfléchies. Presque plus aucun problème de production ne se posait. Honnêtement, il est très rare de commencer à travailler avec un tel matériau de base.

Le projet a été « greenlighté » très vite. Le temps de préparation a donc été réduit. Cela n'a pas dû être évident à gérer...
C'est exact. La production d'**Underworld** fut tout à fait atypique. D'abord en raison de la grande qualité du script, mais aussi parce que le studio désirait être le premier à sortir un film de loups-garous. Nous avons eu soixante-dix jours de tournage très ramassés et une très longue post-production. Ce qui nous a vraiment aidés, c'est d'avoir pu déterminer très tôt un budget, certes réduit, mais avec lequel nous étions tous d'accord pour travailler, et qui nous a permis d'avoir beaucoup de liberté et de flexibilité pour faire ce que nous voulions.

Tourner à Budapest vous a notamment permis de ne pas avoir les exécutifs du studio, ni les assurances dans les pattes.
Vous êtes un peu rude mais c'est vrai ! À Budapest, tout le monde était concentré sur son sujet, il y avait très peu de passage sur le plateau. Et c'était tant mieux car sinon nous aurions eu des problèmes. D'autre part, tourner en Hongrie nous a permis d'économiser beaucoup d'argent. Le seul problème était la communication avec les équipes locales et l'intendance, qui n'était pas du tout aisée. Cependant, pour un film comme **Underworld**, on ne pouvait rêver meilleur décor. Cela nous a permis de nous rapprocher sans trop d'efforts de l'esthétique de **Dark City** et d'**Entretien avec un vampire**. En plus, nous nous sommes aussi rapprochés du cœur de la mythologie dont il est question dans le film. Enfin, en étant à Budapest, nous avons pu dépenser de l'argent uniquement sur les postes qui avaient de l'importance. Un manoir avec une crypte comme celle que nous utilisons dans le film coûte dix fois plus cher à Los Angeles. Le budget en hôtel, en taxi et en nourriture que l'on dépense à Hollywood aurait suffit à payer tous nos effets spéciaux. Reste que les choix de Len Wiseman se sont également avérés extrêmement judicieux.

Je me suis laissé dire qu'ils s'étaient également avérés dangereux.
Certes. (rires) Mais ces choix étaient très économiques et séduisants, alors... Par exemple, en nous baladant dans Budapest, nous avons repéré l'église sur la grande place. Nous y sommes allés et Len a tout de suite décidé que nous devions y filmer la scène d'introduction du film, qui est également dans la bande-annonce. Mais le seul jour que nous avions de disponible, il pleuvait. Pourtant, Len était persuadé que le plan le plus impressionnant et le plus beau consistait à placer Kate sur le rebord d'une corniche, face à la ville. Pour des raisons de sécurité, je me suis opposé à ce choix. Et puis Len s'est montré si persuasif qu'on l'a fait quand même. Mais imaginez mon angoisse ! Avoir mon actrice principale sans protection, perchée sur une corniche à vingt mètres du sol, avec en contrebas une foule susceptible à tout moment de vociférer ! À Hollywood, nous n'aurions jamais pu tourner. Au final, l'idée de Len s'est pourtant avérée excellente. C'est l'une des plus belles scènes du film.

Vous avez failli manquer d'argent à la fin de la production.
On en a carrément manqué, vous voulez dire ! (rires) Pour finaliser le film, il nous fallait 302 plans d'effets spéciaux, c'est-à-dire beaucoup plus que prévu. Nous étions dans la panade. Heureusement, le bruit a commencé à courir dans les studios que nous étions en train de tra-

En tant que scientifique de formation (rires), j'ai mis un point d'honneur à trouver une explication « rationnelle » à l'existence des loups-garous et des vampires, mais aussi à leur rivalité. Dans ce contexte, nous ne pouvions pas avoir recours aux vieux « trucs », comme l'ail par exemple. Reste que c'est surtout le fait d'être noir qui a été mon moteur. J'étais complètement impliqué dans cette histoire de haine et d'amour impossible. C'est aussi simple que cela. D'autre part, j'en avais marre de voir des vampires super évolués contraints de chasser les humains comme des bêtes. Ce n'était pas logique. J'ai donc imaginé que, grâce aux banques du sang, ils avaient trouvé un moyen plus classe et plus discret de se nourrir.

Et pour les scènes coupées ou réécrites, notamment le final qui devait être beaucoup plus explosif, que s'est-il passé ?
Dans un film, il y a toujours des scènes sacrifiées. En l'occurrence, comme j'étais producteur associé et acteur, et que Danny McBride a pas mal assisté Len durant le tournage (il est crédité comme réalisateur de seconde équipe), toutes les personnes susceptibles d'opérer des modifications dans le script étaient présentes sur le plateau. Nous avons choisi d'abandonner la scène où Selene est prisonnière du soleil, car elle était trop banale, on l'avait déjà vu dans un film comme **Blade**. Quand à la scène finale, c'est la seule que nous avons décidé de rendre plus classique. Dans ma version, les vampires arrivaient en commando pour prendre possession de la tanière des garous. Ils étaient bien reçus. C'était vraiment le bordel. (rires) Surtout que pendant ce temps, toute la vérité sur les origines des deux clans était faite par Lucian et Viktor. D'ailleurs, Viktor était encore beaucoup plus fort dans cette version. Mais il y a eu des problèmes de budget et on a voulu finir sur une touche plus gothique, avec des épées et moins de guns.

Vous travaillez déjà sur une préquelle ?
Une préquelle et une séquelle pour être exact. Ne vous inquiétez donc pas, tout ce qui n'a pas était expliqué, le sera bientôt.

Propos recueillis et traduits par
Bertrand ROUGIER

Les deux photos ci-contre : Lucian s'apprête à contaminer l'une de ses proies en la mordant à la gorge. Une technique pourtant digne d'un vampire...

Sur ces deux pages, de haut en bas et de gauche à droite :
Fidèle bras droit de Lucian, Raze (Kevin Grevioux, à droite) assiste aux expériences peu catholiques qui sont pratiquées sur des « humains » dûment sélectionnés.

Selene sort les flingues « à la John Woo » et mitraille ses assaillants lors d'un affrontement spectaculaire dans les couloirs du métro.

vailler sur un projet « important ». C'était tout à fait inattendu. Ainsi, de plus en plus de personnes voulaient voir des scènes. Finalement, un pré-montage nous a permis d'emporter l'adhésion. Dans ces conditions, il a été très agréable d'aller dire au studio que l'on avait dépensé tout l'argent qui nous avait été confié. (rires) Pour être sérieux, je dois avouer qu'au final, on a pris du retard, mais on a ainsi pu finaliser tout un tas de choses, notamment corriger des défauts qui passaient inaperçus lors du tournage. Ces petits détails vont nous faire gagner beaucoup en crédibilité. Je parle au futur car, et c'est très rare, il n'y a eu aucune projection test pour **Underworld**. Le film va donc sortir en restant conforme à la vision de ses créateurs.

Je crois que la manière de travailler de Len Wiseman vous a impressionné.
Oh oui. C'est un jeune garçon très inventif, très persuasif et surtout très concentré sur son travail. Il nous a beaucoup aidé pour la pro-

« Il n'y a eu aucune projection test pour Underworld. Le film va donc sortir en restant conforme à la vision de ses créateurs. »

Vampire ancestral ayant des comptes à régler avec Lucian et sa horde de loups-garous, Viktor Corvinus (Bill Nighy) sort de son long sommeil.

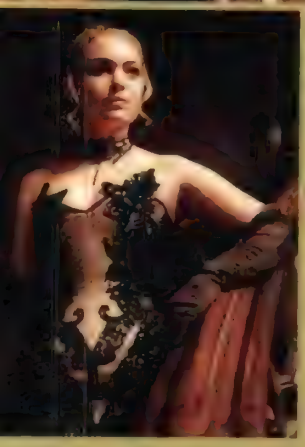
Malgré la guerre qui tiraille leur clan, Michael et Selene fondent l'un pour l'autre.

Erika (Sophia Myles), une vampire arriviste qui aimerait prendre la place de Selene aux côtés de Viktor et Kraven.

duction. Il dessine depuis l'âge de huit ans. C'est sa manière d'aborder les problèmes techniques : en dessiner la solution. Ainsi, chaque jour, il se baladait sur les plateaux et dans la ville avec sa petite caméra numérique. Le soir, dans sa chambre d'hôtel, il visionnait non seulement les rushes tournées dans la journée mais il dépouillait aussi les images capturées par sa petite vidéo. Ensuite, il les bidouillait avec Photoshop et nous faisait voir le genre de plans qu'il voulait obtenir pour les scènes qu'il restait à filmer. Ça a beaucoup facilité le travail de toute l'équipe et notamment du directeur de la photographie. Le challenge n'était plus d'inventer, mais littéralement de réaliser la vision que nous donnait à voir le cinéaste. C'était très agréable.

N'était-ce pas risqué d'introduire une forte dramaturgie à la Roméo et Juliette dans un film comme* Underworld *?
En fait, c'était plutôt un bon moyen pour rassurer le studio car c'est une référence que tout le monde connaît. Mais il est vrai que cette pièce de Shakespeare à inspiré plus de mauvais films que de bons. Nous voulions absolument faire d'**Underworld** un film d'action. Mais ce qui était intéressant, c'était d'avoir des personnages complexes. C'est ce qui fait la différence entre ce film et d'autres du même genre. C'est aussi pour cette raison que nous avons pu engager Kate Beckinsale. C'est l'étoile montante d'Hollywood. Une fois son nom attaché au projet, tout le monde a commencé à s'y intéresser. Ça nous a beaucoup aidés. Reste que, si son personnage ne l'avait pas séduit, ce n'est pas le cachet que nous lui proposions qui l'aurait fait. Mais **Underworld** reste un film de gang, il n'y a d'ailleurs qu'un seul baiser.

Sur le plan logistique, les scènes d'action ont-elles été plutôt bien gérées ?
Kate s'est beaucoup entraînée avant le tournage. Elle appréhendait un petit peu les scènes avec des câbles mais finalement, elle s'est beaucoup amusée, et les a très bien réussies. Quant à Scott, il ne



s'était jamais battu avant. Mais c'est un grand gaillard canadien. Il refusait de ne pas assurer. Il ne se plaignait jamais et laissait tout ce qu'on lui demandait sans rechigner. Je me rappelle d'une scène où Scott devait tourner en chemise par - 5°C. On avait beau insister pour qu'il prenne son temps, se réchauffe, il n'avait qu'une idée en tête : tourner jusqu'à ce que la prise soit bonne.

Pour un film avec un si petit budget, l'univers d'Underworld est incroyablement cohérent.

C'est dû à Len mais surtout à Danny et Kevin, qui, à eux deux, semblent avoir vu tous les films de genre jamais réalisés. En fait, nous n'avons même pas eu besoin de faire des recherches sur des films ou des bédés pour mettre en place l'univers graphique d'**Underworld**. Ces trois gars étaient tellement imprégnés par leurs idées et leurs références qu'ils avaient en tête une excellente synthèse, qu'ils sont parvenus à porter à l'écran. C'est pour ça que, dans le film, tout a l'air de fonctionner naturellement.

Pourquoi Underworld est-il un film Screen Gems et pas un film Sony ?

Il faut savoir que Screen Gems est une filiale de Sony. Comme je vous l'ai déjà dit, il y avait un excellent scénario, très détaillé. Sony a fait une proposition pour l'acheter. Toutefois, Len et Danny savaient qu'**Underworld** représentait pour eux une occasion exceptionnelle de faire leur entrée à Hollywood. Or, il était inconcevable pour Sony de produire **Underworld** avec un réalisateur inexpérimenté. Et de toute façon, comme tout le projet avait déjà été développé avec Screen Gems par Danny et Len, tout le monde voulait continuer à y travailler. On peut dire que c'est de la fidélité. Cela nous a bien réussis. En plus, je pense que le film a un très fort potentiel, car il part de zéro. Contrairement à **Matrix**, personne n'attend grand chose d'**Underworld**. Mais le buzz va monter, et ça peut aller très haut.

Propos recueillis et traduits par Bertrand ROUGIER

PATRICK TATOPOULOS DESIGNER DES CRÉATURES
LE FRANÇAIS QUI CRÉAIT DES MONSTRES

D'UN POINT DE VUE ESTHÉTIQUE, DARK CITY ÉTAIT LA RÉFÉRENCE ABSOLUE DE WISEMAN, GREVIOUX ET WRIGHT AU MOMENT D'ENTAMER LA PRODUCTION D'UNDERWORLD. C'EST DONC LOGIQUEMENT QU'ILS ONT FAIT APPEL AU FRENCHIE PATRICK TATOPOULOS ET À SON ÉQUIPE POUR PRENDRE EN CHARGE TOUTE UNE PARTIE DU DESIGN...

***Vous connaissez Len Wiseman depuis* Stargate.**

C'est vrai, nous avons tous les deux travaillé sur ce film, mais nous ne nous étions pas vraiment côtoyés. En fait, c'est plutôt sur **Godzilla** que nous nous sommes connus. Pour **Underworld**, c'est Bruton Jones, le production designer, qui a servi de lien entre Screen Gems, Len et moi. Bruton est un de mes amis proches. Trois mois avant que le film ne démarre, il m'a contacté en me disant qu'il travaillait sur un long-métrage mettant en scène des vampires et des loups-garous. Ça m'a immédiatement intéressé.

De quoi était chargé votre studio exactement ?

Len m'a dit qu'il fallait imaginer des loups-garous, des vampires et des momies, ou plutôt des vampires très anciens à l'état de momies. Pour les vampires, nous nous sommes tout de suite orientés vers quelque chose de très discret, de très sexy, à l'image du film. En fait, on est un peu resté dans l'esprit d'une production comme **Entretien avec un vampire**. On a notamment beaucoup travaillé le visage des vampires et les dents, que l'on voulait discrètes mais très présentes à l'écran. Dans ce cas, le problème est que les dentiers déforment fortement le visage et limitent les dialogues. Nous avons donc développé deux niveaux de dentiers. Ça a permis de conserver toute la beauté des acteurs et si nécessaire, de faire apparaître les dents pour donner un caractère félin, carnassier, mais jamais monstrueux. Le gros challenge du film fut les loups-garous. Là aussi, nous avons beaucoup travaillé sur la mâchoire, en en confectionnant trois types. Sinon, la première chose que l'on a regardé, ce fut les productions passées, faites en numériques et avec des marionnettes, des animatroniques, des maquillages... Nous en avons vite conclu que les CGI n'étaient pas satisfaisants en termes de texture. Une fois cela déterminé, nous sommes tombés d'accord pour nous dire que ce qui était le plus intéressant, c'était l'étape intermédiaire, c'est-à-dire quand le loup-garou n'est plus humain mais pas encore loup. Nous nous sommes donc retrouvés avec un loup beaucoup plus félin qu'à l'accoutumé, très agile, puissant mais gracieux, entre le lion, le tigre et le loup.

Vos loups-garous sont très proches du Set de* Stargate. *Il me semble que le travail sur les bouches et les mentons a une importance particulière dans votre œuvre...

C'est exact. **Stargate** est l'un de mes boulots les plus personnels. Il correspond à ce que j'aime. J'accorde toujours une importance très particulière à la bouche et au menton. En fait, on a souvent tendance à faire attention aux yeux et au haut du visage. Mais en réalité, le menton est l'une des caractéristiques principales de l'être humain. Un menton proéminent donne à la fois à percevoir le squelette, mais permet aussi d'humaniser la créature. Ce concept était parfait pour **Underworld**, où toutes les créatures sont à la frontière entre la bête et l'être humain.

***Néanmoins, on sent que vous auriez pu pousser plus loin certaines de vos expérimentations sur* Underworld.**

Pour vous dire la vérité, avant de travailler sur **Underworld**, j'avais déjà commencé à collaborer au nouveau film d'Alex Proyas, **I Robot**. Avec mon équipe, on a travaillé sur les deux projets en même temps, et je suis toujours sur **I Robot**, dont le tournage a commencé. On a donc pas pu pousser à l'extrême certaines idées complexes. Et puis, Len voulait de toute façon quelque chose d'assez épuré. D'autre part, il y avait sur ce projet des limites financières heureusement clairement établies dès le départ, sinon ça aurait pu être la catastrophe, comme sur **Battlefield Earth**. L'essentiel était donc de faire un travail très propre, fonctionnel. Mais vous avez raison, je suis carrément passionné par les vampires et les loups-garous. J'adore ce type de créatures. J'ai en tête d'énormes délires qui pourraient être bien tripants. Sur **Underworld**, je me suis appliqué à faire des créatures élégantes.

C'est étonnant que vous n'ayez pas travaillé avec la France depuis des années.

Je suis super content que vous me posiez cette question. J'ai une très grosse envie de travailler en France sur un projet sympa où je pourrais avoir de la liberté et certains de nos grands artistes comme interlocuteurs. Je pense que, parce que j'ai collaboré sur de gros projets aux États-Unis, des gens pensent qu'il n'est pas possible de travailler avec moi pour des raisons financières, mais c'est faux. Si le projet est intéressant, pour travailler en France, je trouverai toujours une solution. C'est un appel sérieux, les gars !

***Parlez-moi de* I Robot.**

J'ai commencé à travailler sur **I Robot** il y a deux ans. Au départ, le film devait être tourné en Australie. Mais tous les studios étaient loués par **Matrix** et **Star Wars**. La production s'est donc déroulée à Vancouver, ce qui est très ironique puisque, dans les films d'Alex, il n'y a jamais de verdure. Or, Vancouver est l'une des villes les plus vertes du monde. À partir de décembre, j'ai commencé à collaborer avec l'équipe qui a bossé sur les designs de **X-men 2**. J'ai dessiné les décors en fonction de la ville, mais aussi le robot, dont je ne peux pas trop parler, mais qui est différent de tout ce qui a été fait jusqu'à présent. Ça va être quelque chose de spécial. J'ai rarement été aussi inventif. Évidemment, sur ce genre de production, la plupart des effets spéciaux sont digitaux. En ce qui concerne Alex, le film est à la fois éloigné et proche de son univers. C'est-à-dire qu'Alex se réinvente sur ce projet, mais à un moment, il se rabat vers des choses qui lui sont très intimes.

Propos recueillis et traduits par Bertrand ROUGIER

10 PERSONNAGES E

C'est peu dire que James Mangold fait partie de ces cinéastes qui ne nous déçoivent quasiment jamais. Ne dérogeant pas à la règle, IDENTITY est donc un thriller brillant et haletant, qui se permet en plus d'exploser les standards du « whodunit » classique. Sacré bonhomme ce Mangold, quand même !

D'ici quelques années, on pourra se retourner sur le passé et constater que le passage cinématographique de l'an 2000 aura généré une multitude de films à twists, probablement dus (mais pas seulement) au succès sans précédent d'un **Sixième sens** et de son retournement de gueule final. Se sont ainsi succédés pêle-mêle : **Fight Club**, **Les Autres**, **La Secte sans nom**, **Signes** ou encore les récents **Matrix Reloaded** et **Basic**. On en oublie certainement quelques-uns au passage. Bien que parfois ces twists ne soient rien d'autre qu'une variante extrême du « whodunit », ils restent très prisés du public, qui cherche à comprendre et décortiquer le pourquoi du comment. Souvent même, il ne s'agit que de mensonges et d'omissions narratives mises en place pour ne pas éveiller les soupçons du spectateur. De la manipulation en somme, et une fois intégré qu'il s'agit clairement de l'un des fondements de la mise en scène cinématographique, on peut tranquillement s'asseoir et profiter du spectacle, si tant est qu'il soit bien conçu. Bref, il s'agit d'un pur plaisir de spectateur fondé sur la surprise, et en ce qui nous concerne, une torture critique si l'on considère que le but même de l'existence d'un magazine comme Mad Movies reste de communiquer ce plaisir à ses lecteurs. Bref, vous l'aurez compris, **Identity** comporte un twist majeur et bien évidemment, il serait criminel de vous le révéler ! Évidemment, ce retournement narratif étant d'une énormité absolue, nous ne pouvions pas ne pas en parler avec James Mangold et le scénariste Michael Cooney. C'est pourquoi nous devons insister sur le fait qu'il est impératif de ne lire les deux interviews qu'après avoir vu le film. Bien… là vous vous dites : *« Ok, et comment il va finir sa critique, ce couillon ? »*. Vaste problème les amis, vaste problème… Commençons déjà par un bref résumé de l'intrigue : un groupe d'une dizaine de personnes se retrouve coincé dans un motel par une nuit d'orage intense. Parmi eux, une star de cinéma capricieuse (Rebecca de Mornay), un ex-flic (John Cusack), une prostituée (Amanda Peet), un convoyeur (Ray Liotta) et son prisonnier (Jake Busey). Très vite, le groupe va méthodi-

N QUÊTE D'AUTEUR

quement se faire décimer. Par ailleurs, le meurtrier Malcolm Rivers (Pruitt Taylor Vince) passe devant une commission qui jugera s'il était saint d'esprit lorsqu'il a commis certains actes irréparables... Au premier abord, on pourrait penser qu'il s'agit encore ici d'un « whodunit » travesti, comme pouvaient l'être **Usual Suspects** ou **La Secte sans nom**. Effectivement, dans sa première partie, c'est ce que laisse supposer **Identity**, si ce n'est qu'il est tout de même mâtiné d'un aspect slasher autant que d'une atmosphère palpable de film noir, sans oublier quelques effets gentiment gore. Le plus surprenant sera finalement de se dire que bien que le film possède des atouts considérables (**Identity** a de la gueule, c'est indéniable), il ne ressemble pas vraiment à du James Mangold, généralement plus porté sur la nature humaine. Mais le bougre mène sa barque comme un roi : ceux qui ont suivi la carrière du cinéaste savent qu'il ne peut pas en rester là, qu'il ne peut pas nous livrer qu'un simple jeu de massacre brillamment orchestré et résolument malin. Et c'est là où le twist va prendre finalement toute son importance. De malin, le film en devient carrément intelligent et même, plus précisément, émouvant. Mangold parvient ainsi à offrir à son film une autre dimension tout en l'inscrivant dans l'ensemble de son œuvre, généralement respectueuse des genres, mais aussi chargée d'une fine étude du comportement humain (**Heavy**, **Copland**, **Une vie volée** et même **Kate & Leopold** en témoignent). Au-delà, vous verrez qu'**Identity** propose évidemment bien plus que cela, qu'il pose des questions sur la perception cinématographique, qu'il remet en question ce que vous avez vu dans sa première partie (comme une version simplifiée de **Matrix Reloaded**) tout en gardant ses principes de divertissement de haute volée, de bon gros spectacle du samedi soir, de *« crazy ride »* comme dirait James Mangold. On ne peut malheureusement pas vous en dire plus, de peur de déflorer la surprise (et ça en sera une pour vous, c'est certain !), mais faites nous confiance : **Identity** est vraiment un film qui a de la gueule !

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2003. RÉAL.: JAMES MANGOLD. SCÉN.: MICHAEL COONEY. DIR. PHOT.: PHEDON PAPAMICHAEL. MUS.: ALAN SILVESTRI. PROD.: CATHY KONRAD POUR KONRAD PICTURES ET COLUMBIA PICTURES. INT.: JOHN CUSACK, AMANDA PEET, RAY LIOTTA, JOHN HAWKES, ALFRED MOLINA, CLEA DUVALL, JAKE BUSEY, PRUITT TAYLOR VINCE, JOHN C. MCGINLEY... DUR.: 1H30. DIST.: COLUMBIA TRISTAR PICTURES. SORTIE LE 24 SEPTEMBRE 2003.

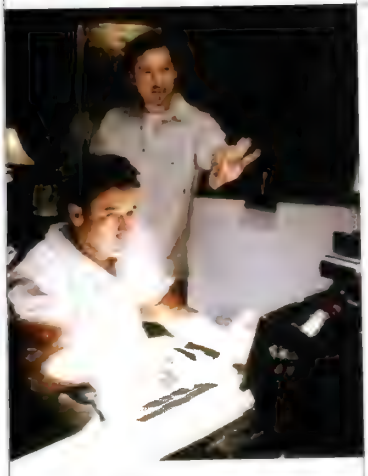
Ci-dessus : Rhodes (Ray Liotta), Larry (John Hawkes) et Ed (John Cusack), trois personnages prisonniers d'un motel insalubre par une nuit de tempête et qui vont être confrontés à des phénomènes étranges.

ATTENTION : NE PAS LIRE AVANT D'AVOIR VU LE FILM

INTERVIEW **JAMES MANGOLD** - RÉALISATEUR

ÉTUDE DE MEURTRE

39 ANS ET 5 FILMS AU COMPTEUR, JAMES MAAAAANGOOOOOLD (PETITE PRIVATE JOKE POUR STÉPHANE), APRÈS AVOIR DÉBUTÉ COMME SCÉNARISTE CHEZ DISNEY, EST EN TRAIN TOUT DOUCEMENT DE SE CONSTRUIRE UNE CARRIÈRE AUSSI EXEMPLAIRE QU'ÉCLECTIQUE. CE TOUCHE-À-TOUT BAVARD NOUS REVIENT AUJOURD'HUI AVEC **IDENTITY**, UN THRILLER BRILLAMMENT MANIPULATEUR.



Ci-dessus : James Mangold dirige John Cusack sur le tournage d'**Identity**.

Je viens tout juste de faire l'interview du scénariste de votre film et il m'a précisé qu'il y a eu très peu de réécritures sur* Identity. *Pourtant, c'est clairement un film estampillé James Mangold !

Nous avons beaucoup travaillé sur le script ensemble pour qu'il me soit accessible. À vrai dire, lorsqu'on me pose ce genre de questions, j'ai l'impression qu'on me demande si l'essence du script a été modifiée. Ce n'est pas le cas. Pour moi, il s'agissait surtout de faire ressortir le côté audacieux du scénario et dans le cas d'**Identity**, je trouvais que la qualité d'écriture des personnages, du fait de leur condition, les faisait ressembler à des cartes postales, puisque aucun d'entre eux ne possédait de vie à proprement parler, aucun lien avec le passé que l'on puisse faire partager au spectateur. C'était intentionnel de la part de Michael Cooney, mais je trouvais que, du coup, ça révélait trop facilement le twist. Je ne voulais pas que les acteurs incarnent une personnalité, je voulais qu'ils incarnent une personne.

Justement, je posais cette question parce que généralement, vos films s'inscrivent dans un genre précis avec beaucoup de respect, mais en sous-texte, il s'agit à chaque fois d'une étude de personnages, que ce soit une comédie romantique comme* Kate & Leopold *ou encore un western moderne comme* Copland. *Et* Identity *ne déroge pas à la règle : l'étude de personnages se confond dans la deuxième partie du film avec le thriller, qui représente la première partie. Du coup, le film, qui était plutôt malin jusque-là, en devient carrément intelligent...

Vous avez raison dans un sens, c'est ce que je tente de faire à chaque fois. Ici, l'une des raisons qui m'ont attiré dans le projet, c'est que l'on traite du syndrome des personnalités multiples. Ce qui est fascinant avec cette maladie, c'est de se rendre compte que les patients atteints développent leurs multiples personnalités de manière accomplie. Ils partent d'une brèche mentale et créent des personnages au passé extrêmement chargé. Comme je le disais auparavant, ce ne sont plus des personnalités, ce sont des personnages qui n'ont pas conscience qu'ils partagent un seul et même corps. C'était donc très intéressant de jouer avec cette idée et j'ai tenté de le faire de la même manière que je travaille sur mes autres projets. Ainsi, je suis fan de beaucoup de genres très codés au cinéma et à chaque fois je tente une greffe entre deux d'entre eux, à un niveau que je qualifierais presque de génétique, afin d'obtenir un hybride précis. Par exemple, pour moi, **Copland** serait une sorte de croisement entre **Les Affranchis** et **Le Train sifflera trois fois**. **Une vie volée** serait un mélange du **Magicien d'Oz** et du **Narcisse noir** de Michael Powell. Pour **Identity**, il y avait clairement une intrigue policière du type *Dix petits nègres* à résoudre. Puis il y avait ce twist complètement dingue à gérer. Mais contrairement à **Usual Suspects** ou **Sixième sens**, qui sont des films que je respecte et apprécie beaucoup, le twist d'**Identity** n'est pas vraiment à prendre au sérieux. Il est tellement audacieux, dans un sens, qu'on ne peut que s'amuser avec. Je me suis pris au jeu parce que je trouvais qu'il s'agissait d'un type de twist différent de ceux que l'on a l'habitude de voir dans ce genre de films. Donc effectivement, j'ai essayé de le traiter avec intelligence, comme vous l'avez suggéré, mais surtout pour provoquer le plaisir et l'amusement du spectateur. Je suis toujours fasciné lorsque Bruce Springsteen, Elvis Costello ou Bob Dylan composent une chanson pop. Pour moi, ce sont les héros de mon enfance et je suis toujours

Ci-contre, de haut en bas : Alors qu'ils viennent de découvrir un cadavre, Ed, le chauffeur, et Rhodes, le flic, tiennent en respect le prisonnier Robert Maine après qu'il ait tenté de s'échapper. Mais est-ce vraiment le coupable ?

Paris (Amanda Peet), une prostituée de luxe qui a bien du mal à se faire respecter.

fasciné de les voir investir un univers qui ne leur ressemble pas avec, à chaque fois, la même approche intelligente de leur travail. C'est très, très dur à faire. Je tente souvent la même chose en mélangeant les genres, en faisant des films « bâtards » et dernièrement, il me semble que ça n'est réservé qu'aux teen-movies. De la même manière, on tente d'offrir au spectateur des sensations fortes, des têtes coupées et ce genre de choses, mais si on parvient à faire réfléchir le spectateur et ne pas seulement le faire s'écrier *« Waouh ! Il est cool quand même ce Freddy ! »*, c'est tout bénef !

Ce qui est surtout marquant avec ce twist, c'est que le film prend une toute autre dimension et devient particulièrement émouvant...

C'est un aspect du film qui m'est apparu assez tôt, au moment des répétitions, lorsque je me suis vraiment rendu compte de la qualité du casting que nous sommes parvenus à réunir. Et c'est vers cette émotion que je voulais tendre. Les réécritures que nous avons réorchestrées avec Michael découlent de cette raison. Je voulais que les personnages principaux révèlent des parties importantes de leur psyché, même si eux-mêmes font déjà partie de la psyché d'un autre. Pour moi, ce qui a créé le déclic dans le script de Michael, c'est le moment où l'un des personnages se rend compte qu'il doit sacrifier sa vie pour sauver celle d'un autre, comme c'est souvent le cas au cinéma. Ce qui m'a fasciné, c'est de mettre un point sur l'idée que cette vie n'existe pas et que le personnage s'en rend compte, et malgré tout, il la donne pour sauver l'autre. Et pour le public, qui s'est depuis attaché aux personnages, c'est aussi poignant que de voir un personnage réel le faire. Ce que je trouvais audacieux dans ce principe, c'est les questionnements qui en découlent sur notre propre existence. Je joue un peu avec ça, même si la portée philosophique est tout de même moins appuyée que dans **Matrix** par exemple, pour reprendre un film qui aborde des thèmes similaires.

Et selon vous, ce personnage sacrificiel se rend vraiment compte que sa vie est fictionnelle ?

Voilà, ça c'est une question à la **Matrix** ! Imaginez un jour qu'on vienne vous réveiller et qu'on vous dise que vous n'écrivez pas ces articles, que vos lecteurs n'existent donc pas, ce serait un postulat à la **Matrix**. **Identity**, c'est un **Matrix** inversé. Au lieu de montrer le personnage de Keanu Reeves en train de se battre pour sortir les gens d'un rêve, je montre un personnage qui se bat pour garder les

« Je me suis pris au jeu car je trouvais qu'il s'agissait d'un type de twist différent de ceux qu'on a l'habitude de voir dans ce genre de film. »

meilleures parties de ce rêve. Dans notre film, la Matrice n'est pas une prison, c'est le seul endroit où les personnages peuvent évoluer. C'est un aquarium et si celui-ci se casse, il n'existe pas de réalité pour eux. C'est ce que je trouvais fascinant. Aussi, vu la manière dont on perçoit la violence et les psychoses dans nos vies, ou au cinéma, on ne pouvait que percevoir certains de ses personnages comme le dernier espoir de Malcolm. Pour moi, ces personnages se battent pour l'âme de Malcolm. Il est intéressant de montrer ce film au public, puisque dans ses deux premiers tiers, il s'agit d'un thriller tendu, nerveux et rythmé où les spectateurs tentent de résoudre l'énigme, mais qu'au moment du troisième acte, ça devient complètement dingue ! Contrairement à certains films où l'on vous dit au dernier moment qu'il s'agit d'un rêve ou d'une réalité parallèle ou je ne sais quoi, il reste ici un dernier tiers à suivre et cela force le public à revoir ce qui a déjà été raconté sous une autre perspective. Et si le film fonctionne pour vous, vous vous retrouvez forcés de suivre des personnages dont vous savez que leur existence est fictionnelle. Et c'est

fascinant de se rendre compte que d'une certaine manière, le public accepte cette condition. Lorsque le film est sorti en salles aux États-Unis, certains critiques se sont plaints en prétendant qu'ils ne pouvaient pas apprécier un film puisqu'en sachant que les personnages n'existaient pas, ils ne pouvaient pas s'attacher à eux. Je leur répondais *« Ah parce que vous croyez vraiment que les poissons du* **Monde de Némo** *existent ? Vous croyez vraiment que Leonardo DiCaprio est le chef d'un gang dans le New York du XIXe siècle ? »*. J'aimerais bien savoir dans quel état ils se mettent en allant voir un film en salles. Parfois, si on annonce franchement la couleur, certaines personnes se sentent flouées alors que le principe même du cinéma réside dans la suspension d'incrédulité.

Et malgré un bon script et un bon réalisateur, comment parvient-on à réunir un tel casting conscient d'interpréter des personnages qui n'existent pas dans la réalité du film ?

Je pense qu'ils se sont rendus compte à quel point le principe du film était fascinant. Ça, c'est la première chose. Aussi, j'ai bien précisé à tous mes collaborateurs, que ce soit Michael Cooney, les acteurs ou les techniciens que je voulais clairement que personne ne se soucie de ce twist afin de ne pas le révéler. Ou plutôt, si vous préférez, le seul moyen pour les acteurs de vendre la mèche aurait été d'incarner des personnages sans chair. Je ne voulais pas que les acteurs fassent les cabots au niveau de leur performance. **Identity** est le genre de film qui exige une certaine compréhension intelligente de son principe de la part de ceux qui collaborent dessus. Par exemple, les décorateurs ont décidé de faire des peintures des divers états des USA correspondant aux noms de famille des personnages, pour les placer dans les chambres du motel, mais je leur ai dit que c'était de trop. Ce monde devait se ressentir comme un rêve et un rêve est uniquement parsemé d'indices évocateurs. C'est un monde palpable mais qui ne se dévoile pas de manière directe. Pour cela, je pense que la lumière est également cruciale. Aussi, pour mieux répondre à votre question, je crois que les acteurs aiment bien travailler avec les bonnes personnes. Lorsque John Cusack donne l'ava pour un projet, que Ray Liotta le suit de près, cela entraîne une réaction en chaîne de la part des autres acteurs, qui se rendent bien compte que ces deux acteurs réunis ne sont pas là pour faire un thriller banal.

Page ci-contre :
Rhodes, un flic expéditif aux méthodes peu orthodoxes.

« Je pense que les choses les plus profondes au cinéma s'obtiennent à l'instinct et non uniquement à la réflexion. »

Ci-contre :
Une relation quelque peu ambiguë s'installe entre Ed et Paris...

Ci-dessous :
Rhodes et Ed ligotent fermement le psychopathe Robert Maine (Jake Busey) sous l'oeil attentif et apeuré de George York (John C. McGinley).

Vous êtes l'héritier d'un certain cinéma classique, où le sens de la narration prime avant tout, et c'est devenu plutôt rare de nos jours...

Je suis complètement d'accord. La seule chose qui me refroidit un peu avec le cinéma contemporain, c'est que je ressors rarement ému d'un film. Et pour moi, c'est la première priorité. Les films actuels, et surtout ceux qui sont généralement encensés par la presse, me semblent trop conscients de leur condition de films. On touche un rapport intellectuel par rapport à la condition du cinéma et c'est très bien, c'est même important pour avancer. Mais je ne peux pas oublier les films qui m'ont touché au plus profond de mon âme. Ce sont vraiment ceux que je chérirais le plus. Mes héros sont Billy Wilder, Alexander MacKendrick ou Alfred Hitchcock. Ce sont des gens qu'on ne pouvait pas vraiment catégoriser. On a dit de Billy Wilder que c'était un maître de la comédie et c'est vrai, mais en fait, il n'a réalisé sa première vraie comédie qu'au bout de 16 films ! C'est d'ailleurs l'un des jeux que les cinéastes aiment entretenir avec la presse, cette idée de catégorisation. On aime être catégorisé, on aime les étiquettes qui feront que l'histoire se souviendra de nous d'une manière ou d'une autre. Moi, je ne veux pas jouer au difficile, mais ça m'embête tout de même d'être déjà labellisé à ce stade de ma carrière. D'une part, je m'ennuierais dans mon métier, et d'autre part, en étant conscient de mon statut quelconque, j'ennuierais mon public, qui ne sera plus surpris en allant voir mes films. Je pense que les choses les plus profondes au cinéma s'obtiennent à l'instinct, et pas forcément, ou en tout cas uniquement, à la réflexion.

Propos recueillis et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS

INTERVIEW

MICHAEL COONEY - SCÉNARISTE

PETIT BONHOMME DE CHEMIN

DU HAUT DE SES 36 ANS ET DE SES ORIGINES BRITANNIQUES, MICHAEL COONEY VIT POUR LA PREMIÈRE FOIS DE SA CARRIÈRE L'EXPÉRIENCE HOLLYWOODIENNE AVEC **IDENTITY**. ASPIRANT ACTEUR PRENANT DES COURS CHEZ LEE STRASBERG, IL ABANDONNE L'IDÉE DE JOUER DES RÔLES DÈS QU'IL SE VOIT SUR UN ÉCRAN. MÊME DÉSILLUSION LORSQU'IL S'APERÇOIT QUE SES DEUX RÉALISATIONS (**JACK FROST 1** ET **2**) NE SONT PAS CONFORMES À SES DÉSIRS. ÉCLECTIQUE, IL DÉCIDE DE SE CONCENTRER SUR L'ÉCRITURE ET BIEN LUI EN PREND PUISQUE **IDENTITY** EST UN FILM DE HAUTE VOLÉE.

***Identity* représente une sacrée étape pour vous : c'est le premier de vos scripts à être produit par un gros studio...**

Tout à fait, c'est même le premier de mes scripts à voir le jour sur grand écran ! J'ai fait quelques films qui sont sortis directement en vidéo ou sur le câble. Je suis malheureusement surtout connu pour deux films à petits budgets, **Jack Frost** et sa suite, qui racontent l'histoire d'un bonhomme de neige qui tue des gens. J'ai aussi écrit quelques pièces de théâtres qui ont été représentées à Londres et un peu partout en Europe mais malheureusement pas à Paris... La plus connue d'entre elles se nomme *Cash on Delivery*.

Pourquoi utilisez-vous le terme « malheureusement » en ce qui concerne les* Jack Frost *? Ce sont des films plutôt rigolos, non ?

J'adore écrire, vous savez. J'ai beaucoup aimé écrire les **Jack Frost**, ainsi que tous les autres scripts que j'avais en tête. En vérité, j'avais d'autres ambitions pour **Jack Frost**, dont j'ai écrit le premier jet après avoir vu **Terminator 2** au cinéma. Je m'imaginais donc ce monstre fait de glace, de neige, de vapeur et d'eau, et je voulais produire quelque chose de terrifiant, un vrai film de trouille. Mes intentions sont restées les mêmes jusqu'au moment de la pré-production, où j'ai découvert notre bonhomme de neige. Avec le peu de budget que nous avions, il était impossible de le rendre crédible, donc terrifiant, et je me suis alors dit qu'il valait mieux faire du film une comédie, puisque personne ne nous prendrait au sérieux ! C'est pourquoi je suis content d'**Identity**. James Mangold et la productrice Kathy Conrad ont dépassé mes espérances : ils ont fait un meilleur film que celui que j'avais en tête.

C'est d'autant plus surprenant qu'il s'agit d'un film très sérieux, d'un thriller qui n'en est pas vraiment un et qui plus est, très facile à « spoiler ». On n'attendait pas vraiment ça du responsable de* Jack Frost *!

J'ai également écrit un film pour le câble intitulé ***Murder in Mind***, une histoire à base de twists, d'univers parallèles aux accents pirandelliens mais très franchement, je trouve que le film n'a pas été très bien raconté par son réalisateur (1). C'est pourquoi le travail effectué par James Mangold m'enchante au plus haut point. Je n'irais pas jusqu'à dire que je possède une forme de schizophrénie en travaillant sur des projets aussi divers que **Jack Frost** et **Identity**, mais il est certain que le travail de scénariste oblige à se plier à diverses disciplines. J'écris actuellement une adaptation de *Cash on Delivery* pour Orlando Jones et c'est très certainement une comédie, donc je tente de me diversifier.

***Identity*, en tout cas, ressemble énormément à un film de James Mangold. Le script a-t-il été réécrit afin de coller à sa personnalité ?**

Ce qui s'est passé sur le film est assez inhabituel à Hollywood. Il a été acheté par Sony Pictures en novembre et le tournage a commencé tout juste cinq mois plus tard, en avril. Ce qui est un délai extrêmement rapide pour l'énorme bureaucratie hollywoodienne. Cela veut dire qu'il y a eu très peu de réécritures mais bien évidemment, lorsque le casting est composé de merveilleux acteurs tels que Ray Liotta, John Cusack, Alfred Molina ou encore John C. McGinley, qu'eux-mêmes sont dirigés par une personne aussi talentueuse que James Mangold, il faut s'assurer de pouvoir leur laisser une chance d'investir le script, de le faire vivre à travers eux. L'histoire en soi n'a pas du tout changé, mais évidemment, les dialogues ont été revus pour coller à la sensibilité de chacun des intervenants sur le film. C'est un passage obligatoire et, dans le cas présent, bienvenu.

***Identity* possède un visuel très prononcé. C'était déjà aussi précis dans le script ou est-ce dû au réalisateur ?**

J'ai juste dit à Jim que le film était composé de deux mondes bien distincts. Celui du motel et celui de la salle d'audience. Je lui ai suggéré ce que j'avais en tête : pour moi, le monde du motel est plus grand que nature, très hollywoodien. Lorsqu'il pleut, il tombe vraiment des cordes, les zones d'ombre sont gigantesques, tout y est extrêmement cinégénique. À l'inverse, la salle d'audience est un monde que Malcolm, le personnage incarné par Pruitt Taylor Vince, souhaiterait quitter. C'est grisâtre, informe, un peu plus proche de notre réalité. Donc, je pense que James y a pensé en tournant le film, mais c'est son travail, ainsi que celui de son chef opérateur, qui a fait toute la différence, qui a rendu mon script tangible et vivant.

Malgré tout, il me semble qu'*Identity *aurait pu être conçu comme une pièce de théâtre...

Tout à fait ! D'ailleurs, c'est incroyable que vous me disiez ça puisque c'était mon intention première. Je me suis inspiré du roman *Dix petits nègres* d'Agatha Christie pour en tirer une pièce dont le premier acte se serait situé dans un manoir gothique un peu délabré. Le second acte se serait alors déroulé dans un hôpital psychiatrique. Ayant déjà écrit quelques pièces auparavant, je me suis dirigé vers cette option au départ, pour bifurquer vers le cinéma ensuite.

Propos recueillis et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS

(1) Et pour cause, il a été réalisé par Andrew Monahan, illustre responsable de **Highlander 3** !

SORTIE LE 24 SEPTEMBRE

CHINE MA F

HERO
DE ZHANG YIMOU

On vous le disait dans le numéro 153, HERO est un film qui va diviser les fans, se faire huer par certains, pendant que d'autres l'élèveront au pinacle. À Mad, si l'on apprécie la superbe beauté du film, il faut bien dire que l'on a par contre beaucoup plus de mal à avaler le discours fascisant véhiculé par l'histoire...

ERTÉ

Hero est un film tellement soigné graphiquement, qu'il marque l'ultime limite esthétique du film d'arts martiaux avant de sombrer dans l'abstraction la plus totale. Outre une cinématographie exceptionnelle (les combinaisons de couleurs, en particulier naturelles – les feuilles, l'eau… – et créées artificiellement – les tenues… – sont du caviar pour l'œil), Yimou a aussi essayé de redonner au film martial ses lettres de noblesse, via de nombreuses comparaisons entre le kung fu, la calligraphie, la littérature… Pas très étonnant au final que le public de Chine Populaire soit sorti profondément déçu des projections, lui qui était venu chercher un film d'action pétaradant.

À la manière des films de King Hu deuxième période, **Hero** est un film de lettré, qui, de fait, s'éloigne très loin du film de kung fu lambda. La vision du combat par Zhang Yimou est hautement romantisée, stylisée et épurée. Si **Ong Bak** marque une approche réaliste, violente et sans concession du film martial, alors **Hero** est son anti-thèse : beau, doux et artistique.

Si l'on a donc facilement tendance à tomber sous le charme du film – qui pourra aussi en énerver certains par son caractère « too much » – il convient aussi, pour pouvoir l'aborder correctement et en saisir toute l'étendue, de le replacer dans le contexte politique du pays dont il émerge. Quiconque visionne un film allemand réalisé au tournant des années 30 et des années 40, ne peut pas mettre de côté le fait que Hitler est alors au pouvoir et que ce fait reste déterminant quant aux enjeux de la production. Il en va de même pour **Hero**, production issue d'un pays dictatorial. Après avoir rencontré des problèmes sur son **Sorgho rouge**, banni à l'époque, Yimou a reçu le soutien total des autorités chinoises pour tourner **Hero**. Et il n'est pas difficile de comprendre pourquoi à la vision du film. Yimou suit en effet le discours du parti à 100 % et délivre un film qui, bien concrètement, véhicule, sous forme d'une métaphore pas très subtile, la politique du PC chinois : aucune scission ne sera tolérée et quiconque s'élèvera contre l'autorité suprême du pays sera exécuté sans pitié. Le film se réfère d'ailleurs concrètement aux minorités ethniques et il est enfantin de faire le lien entre la situation actuelle des Tibétains, des Ouïgours ou des Taïwanais.

Quoi que l'on puisse penser de **Hero** en termes esthétiques et narratifs, il est bien difficile de défendre en son âme et conscience un film prônant l'asservissement de l'individu et des peuples à la raison d'état…

Julien SÉVÉON

Erratum : **Hero** ne marque pas, comme dit dans le numéro 153, la première rencontre entre Jet Li et Donnie Yen, vu qu'ils s'étaient déjà affrontés dans **Il était une fois en Chine 2**. Fouettez-moi violemment pour mes erreurs, j'aime ça !

YING XIONG. CHINE/H.K. 2002. RÉAL. : ZHANG YIMOU. SCÉN. : LI FENG, BIN WANG ET ZHANG YIMOU. DIR. PHOT. : CHRISTOPHER DOYLE. MUS. : TAN DUN. PROD. : ZHANG YIMOU ET WILLIAM KONG POUR EDKO FILM LTD. ET ZHANG YIMOU STUDIO. INT. : JET LI, MAGGIE CHEUNG, ZHANG ZIYI, TONY LEUNG, CHEN DAOMING, DONNIE YEN... DUR. : 1H39. DIST. : UIP. SORTIE LE 24 SEPTEMBRE 2003.

INTERVIEW MAGGIE CHEUNG
LA WALKYRIE ORIENTALE

GRANDE STAR DU CINÉMA HONG-KONGAIS, DEVENUE ICÔNE MONDIALE DE L'ESTHÉTISME WONGIEN GRÂCE À IN THE MOOD FOR LOVE, CHEUNG EFFECTUE SON GRAND RETOUR AU FILM MARTIAL AVEC HERO. ET MALGRÉ UNE LONGUE DISPARITION DU GENRE, LA BELLE ACTRICE DE L'EX-COLONIE NOUS DÉMONTRE AVEC SPLENDEUR QU'ELLE N'A RIEN PERDU DE SON CHARME GUERRIER.

Ci-dessus, de gauche à droite :
Deux poses bien représentative du personnage de Maggie Cheung dans Hero : à la fois romantique et guerrière.

Jet Li s'apprête à affronter Maggie Cheung devant les troupes de l'Empereur.

Une figure imposée du film de kung-fu : le duel en apesanteur, opposant dans le cas présent Maggie Cheung et Zhang Ziyi.

Hero marque votre retour à un cinéma plus populaire - un genre dont vous vous étiez éloigné durant ces dernières années. Qu'est-ce qui vous a intéressé dans ce projet ?
Les films d'arts martiaux que j'avais faits auparavant étaient devenus ennuyeux pour moi. On refait toujours les mêmes choses et il n'y a pas vraiment d'émotions à faire passer à l'écran, ni même de véritable travail de jeu pour un comédien. J'ai donc abandonné ce genre de films pendant huit ou neuf ans. Quant j'ai reçu le scénario de **Hero**, je ne l'avais pas perçu comme un film d'action, j'ai surtout senti l'aspect dramatique du sujet et l'importance du personnage de Flying Snow. Elle va jusqu'au bout de ce qu'elle veut, jusqu'à la mort. Et je trouve cela touchant pour une femme d'être aussi forte et déterminée... Et ignorante également (rires) ; elle n'est pas très intelligente. C'était plus cela que je voulais jouer. En plus, je pense que j'avais changé en tant qu'actrice depuis **Green Snake**, qui était mon dernier film d'action. Ma passion pour le jeu n'est plus la même. Quand je faisais ces films, je ne prenais pas tout cela très au sérieux, parce que ce n'était, à mes yeux, que des films d'action. Il n'y avait donc pas de quoi être aussi sérieux. Maintenant, je pense que le travail de comédien et les arts martiaux peuvent vraiment se mélanger et je veux essayer de voir si cela est possible de les faire marcher ensemble, si je suis capable de le faire.

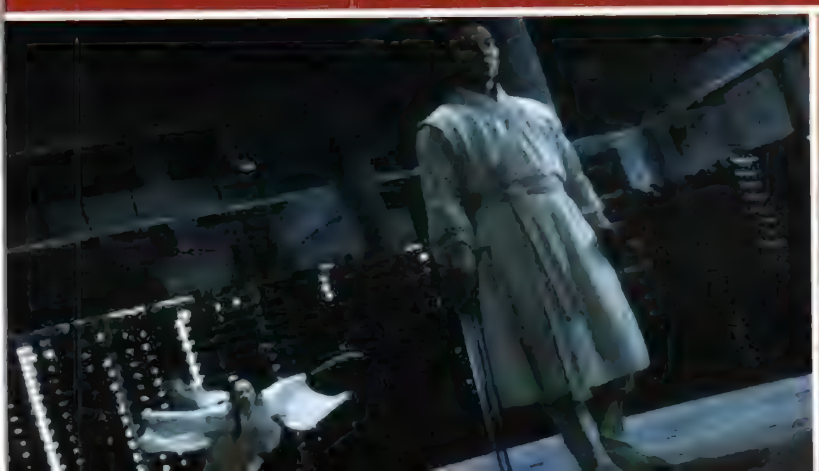
Est-ce que le nom de Zhang Yimou a été déterminant pour que vous acceptiez ce rôle ? Auriez-vous tourné le film s'il avait été conçu par quelqu'un d'autre ?
Ça dépend. Si cela avait été Wong Kar Wai, j'aurais tout de suite dit oui ! Hou Hsiao Hsien aussi... Une chose qui est intéressante, c'est que je n'avais jamais vu cet aspect du travail de Zhang Yimou auparavant. J'étais vraiment curieuse de voir ce qu'il pouvait faire avec un film d'action, ce qu'étaient ses envies dans le genre. Connaissant les précédents films de Yimou, j'avais déjà, à la lecture du scénario, une bonne image de ce que le film pourrait donner - et je ne me suis pas trop trompée. Par contre, je m'attendais à ce que l'aspect dramatique soit plus développé. Je pense qu'il manque quelque chose à ce niveau.

Il y a beaucoup de similarités entre* Les Cendres du temps *et* Hero. *Comme vous avez joué dans les deux films, quelles sont à vos yeux les similarités et les divergences entre eux ?
Le message des deux films est très différent. **Les Cendres du temps** ne possède qu'une seule dimension dans ce qu'il essaie de dire, mais en même temps, les personnages sont beaucoup plus complexes. Wong Kar Wai ne veut parler que d'une chose dans son film : les occasions manquées - l'occasion manquée d'être avec quelqu'un et ce qui peut arriver par la suite. Avec **Hero**, Yimou se situe sur un plan à plus grande échelle, qui englobe le pays, les raisons de se battre pour un pays, le roi, pourquoi il ne devrait pas y avoir de revanche exercé contre le roi... C'est un sujet plus complexe, sur un thème plus vaste que « je t'aime, tu m'aimes ».

Dans* Hero, *vous êtes opposée à Zhang Ziyi. Avez-vous pris ce rôle comme une confrontation entre une actrice de films d'arts martiaux « de la vieille école » et une actrice « de la nouvelle école » ?
Je ne l'ai pas ressenti comme cela, car je ne me suis jamais sentie comme une actrice de films d'arts martiaux. Je pense que nous sommes très différentes en tant qu'actrice. Zhang est jeune et nouvelle, mais ce que j'ai fait n'est pas resté coincé dans le passé, parce que je crois que j'ai évolué avec le temps. Il y a une grande différence d'âge entre nous deux, mais je ne pense pas que je sois restée en arrière.

Vous n'êtes effectivement pas une actrice martiale. Comment s'est passé le tournage avec Jet Li, qui, lui, maîtrise parfaitement le sujet ?
J'avais énormément de pression quand je me battais contre lui. D'abord, je le faisais attendre beaucoup, le temps que je fasse le mouvement correctement. J'étais embarrassée, même s'il était très gentil et patient. Ensuite, j'avais vraiment peur de lui faire mal (rires). On utilisait des épées très longues et lorsque l'on étendait le bras, il était difficile de mesurer la distance. En plus, on bougeait tout le temps, donc il fallait être extrêmement précis. Ce ne sont pas mes attributs, ce n'est pas ce que je sais faire de mieux au cinéma. Cela a été assez dur pour moi. Jet Li ne se prend pas pour une grande star, il est très terre-à-terre, très normal. Mais cela ne m'a pas empêché d'être très nerveuse face à lui, durant les scènes de combat.

Qui a concrètement conçu les chorégraphies : Ching Siu Tung, Donnie Yen ou Jet Li ?
Jet Li a apporté certaines idées, mais le principal du travail a été effectué par Ching Siu Tung.



Vous avez beaucoup aidé durant la préparation des scènes d'action ?
Il les créait puis il demandait à une cascadeuse de m'aider. On s'entraînait ensuite avant le tournage des scènes.

Combien de temps avez-vous passé sur le tournage ?
Cinq mois. J'ai passé en fait deux mois dans le désert, puis nous avons été en Mongolie, pour la forêt, puis près d'un lac et enfin, on a fini en studio. Il y a eu aussi un autre endroit pour tourner l'attaque aux flèches. Le plus difficile a été d'être confronté aux conditions de tournage, en particulier lorsque l'on était dans le désert. Il y a véritablement quatre saisons en un jour dans le désert. Le matin, il fait très froid, puis la température augmente jusqu'à ce qu'il fasse très chaud et sec. Puis, tout décline et il recommence à faire froid quand la nuit tombe. En plus de cela, le vent et le sable sont très dérangeants, on a du mal à se concentrer. On ne pouvait pas ouvrir les yeux, mais durant les scènes il fallait bien que j'ai les yeux grand ouverts. Dès que l'on disait « coupez ! », mes yeux étaient rougis par le sable. Tout cela a rendu l'expérience plus dure.

Vous avez principalement tourné avec des réalisateurs hongkongais. Est-ce que la façon de travailler de Yimou, qui est de Chine Populaire, était très différente ?
Je ne comparerais pas cela entre Hong Kong et Chine Populaire : c'est Zhang Yimou. Avec sa personnalité, peu importe où il est né, il serait toujours le même. Il a une personnalité très forte. Il insiste sur ce qu'il veut et il sait exactement ce qu'il veut. La grande différence se situe surtout dans la façon de travailler en Chine, où il y a une hiérarchie très importante. C'est cela qui m'a le plus choqué... voir que tout le monde était très cantonné dans son propre département et que seul le chef de département pouvait parler aux autres et donner des ordres. Je n'ai pas vu une équipe travaillant ensemble. On a été soutenu par le gouvernement, donc ce fut très facile de tourner partout où on le désirait. L'armée que l'on voit dans le film est composée de véritables militaires chinois. C'est pour cela que les scènes d'action les mettant en scènes sont si parfaites : si elles avaient été faites avec 2000 figurants civils, cela n'aurait pas été possible de les faire marcher et crier en même temps.

Comment se comporte Yimou sur le tournage, en particulier en ce qui concerne la direction d'acteurs ?
Il était ouvert, il nous laissait nous exprimer mais au final, il insistait beaucoup sur ce qu'il voulait. Il prenait par exemple une suggestion que j'avais faite, me disait que c'était bien mais, au final, lorsque je visionne le film, je me rends compte que la scène a été coupée et qu'il n'a gardé que ce qui lui voulait faire. D'une certaine façon, il est trop poli pour dire non, mais même s'il me laisse faire ce que je veux, ce n'est pas ce qu'il garde au final. Pour le reste, tout avait été parfaitement planifié. Il fallait que l'on soit dans la forêt quand les feuilles deviennent jaunes, ensuite au lac lorsque les feuilles sont vertes... Il ne pouvait pas y avoir de fautes de timing.

Le principal problème du film tient dans tous les parallèles politiques que fait Yimou entre la Chine ancienne et la Chine actuelle. Le film affirme qu'il ne peut y avoir aucune opposition et que, pour le bien du pays, il faut écraser tout mouvement contestataire. Mis dans le contexte de la Chine présente, du génocide tibétain, des problèmes ethniques avec les Ouïgours ou encore Taïwan, cela fait froid dans le dos.
Quand j'ai lu le scénario, je n'ai vu aucun rapport avec la situation politique actuelle de la Chine. J'ai juste vu une histoire de fiction avec un background historique. En fait, ce n'est qu'à la sortie du film que j'ai eu vent de ces commentaires. Je crois que le film est arrivé à un moment précis, qui fait qu'il est perçu comme politique. Actuellement, la planète est sous la menace d'une guerre générale et les gens sont donc plus sensibles à des sujets de revanche et de guerre. Si le film était sorti il y a deux ou trois ans, les gens n'auraient peut-être pas autant réagi à ces sujets.

« Chacun des personnages du film est un héros à sa propre manière, petit ou grand. »

Vous pensez donc que cela n'était pas l'intention de Yimou ?
Je ne pense pas. Mais peut-être a-t-il malgré tout cela en lui, à cause de son éducation et de son passé... Peut-être a-t-il mis toutes ces choses dans le film inconsciemment, peut-être que ces sujets l'intéressent et même s'il n'a pas l'intention d'en parler dans ses films, cela ressort malgré tout. Je ne suis pas sûr, je ne peux pas parler pour lui. En tout cas, il ne m'en a jamais parlé durant le tournage.

Quelle est votre vision de l'Empereur ?
Je pense qu'il était cruel et brutal pour arriver à ce qu'il a obtenu. Mais ce qu'il a obtenu est très important pour la Chine et les Chinois. Il suffit de regarder la Grande Muraille. Ouah ! On est Chinois, on est fier d'être Chinois et tout cela vient de lui. L'unification du langage, de l'écriture, du pays, tout cela est très important pour les Chinois.

Pour vous quel est le héros du titre ? Vous ? L'Empereur ? Jet Li ?
Je pense que c'est tout le monde. Chacun des personnages est un héros à sa propre manière, petit ou grand. Lorsque l'on se sacrifie, lorsque l'on veut faire quelque chose pour les autres ou pour une chose en laquelle on croit, alors on est un héros.

Propos recueillis par Julien SÉVÉON

Ci-dessous, de gauche à droite :
Désespérée, Zhang Ziyi attaque Jet Li.

Une des grandes rencontres du film : Tony Leung contre Jet Li.

Zhang Ziyi, brisée, marche dans le désert.

Maggie Cheung accepte de se prêter au stratagème de Jet Li... quitte à y laisser des plumes.

Avec un concept aussi génial, LA LIGUE DES GENTLEMEN EXTRAORDINAIRES ne pouvait que faire saliver les amateurs d'aventures gothiques que nous sommes. Hélas, il faudra repasser. Le film de Stephen Norrington, malgré son emballage luxueux, est un long « trip » lénifiant qui n'en finit pas de tirer à la ligne.

LA LIGUE DES GENTLEMEN EXTRAORDINAIRES

DE STEPHEN NORRINGTON

GOTHIQUE TOC

Alors, tout d'abord, pour que les choses soient bien claires, que ceux qui jugent une adaptation d'après sa fidélité au matériau de base passent leur chemin : **La Ligue des gentlemen extraordinaires**, si ce n'est l'idée initiale (une équipe de super-héros à la fin du XIXe siècle), n'a rien à voir avec l'œuvre originale d'Alan Moore. Mais alors rien du tout. Quant aux autres, ceux qui nous intéressent, les amoureux de cinoche, et bien… eux aussi, ils peuvent aller se balader.

Londres, 1899. Un mystérieux ennemi, le Fantôme, a déclaré la guerre à l'Empire Britannique et fomente un plan pour entraîner la Couronne dans une guerre mondiale. Dans le but de ruiner ses plans diaboliques, l'énigmatique M. décide de réunir une équipe hors du commun, constituée d'aventuriers marginaux : Allan Quatermain, le Capitaine Némo, l'Homme invisible, la vampire Mina Harker, le Docteur Jekyll et son alter ego monstrueux Mister Hyde, le dandy immortel Dorian Gray et l'agent Tom Sawyer.

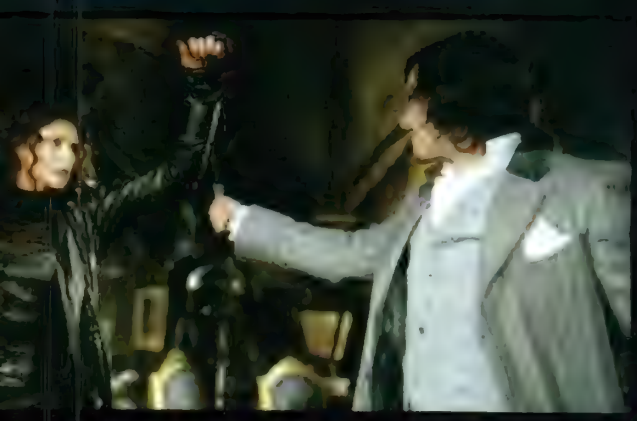
LE FILM INVISIBLE

Quelles qu'aient été les ambitions de **La Ligue…** à l'origine (film comic book ? grande œuvre référentielle ? spectacle fun ? film d'aventures à l'ancienne ?), il est bien dommage de constater qu'à l'arrivée, rien de tout cela ne transparaît dans le métrage de Norrington. Pis, cette incapacité à choisir une direction précise vient se doubler logiquement d'une absence totale de construction, d'architecture scénaristique (un comble pour une œuvre inspirée d'Alan Moore) ET filmique. Ainsi, avant de faire débarquer ses personnages à Venise, où ils doivent contrecarrer les plans du Fantôme, Norrington perd quasiment une heure à nous les présenter un par un, dans de longues séquences où le démonstratif le dispute au ridicule, la plupart du temps par le biais de dialogues insipides. Le concept de **La Ligue…** tournant autour d'une équipe de personnages légendaires, et donc connus du grand public, on assiste ainsi ébahi à des scènes où les protagonistes nous expliquent par le détail qui ils sont, ralentissant ainsi l'action et donnant l'impression désagréable au spectateur d'être pris pour un abruti. L'affaire se complique quand symbolisme lourdingue et vaines redondances se côtoient allègrement, comme dans cette scène où Némo explique à Quatermain qu'il le voit comme « *un vieux tigre qui ne veut pas mourir* ». Plus tard, Quatermain sera mis en présence d'un tigre qu'il refusera de tuer, permettant ainsi à Némo de ressortir sa petite métaphore à deux balles… Et voilà le travail ! Élevant le remplissage par le vide au rang de système narratif,

Norrington truffe ainsi son film de scènes inutiles, de petites références culturelles gratuites destinées à restaurer le blason terni de son entreprise (et ça marche ! Dès que surgissait un clin d'œil à Edgar Poe, à *Moby Dick* ou à James Bond, le benêt assis à côté de moi poussait de grands éclats de rire entendus pour bien signifier à l'assistance qu'il avait compris…). Au lieu de caractériser ses personnages par leurs actions, Norrington capitalise sur de mauvais dialogues, semble-t-il rajoutés à la va-vite ici et là, et du même coup, ne parvient jamais à les faire exister.

INVRAISEMBLABLE MAIS VRAI

Ayant totalement aseptisé les personnages de Moore (dans la bédé, Quatermain était un junkie et l'homme invisible, un



obsédé sexuel…), Norrington et ses petits copains ont crû bon de combler le vide par des scènes d'action voulues spectaculaires. Résultat : Sean Connery se bat comme Jean-Claude Van Damme, un Nautilus de la taille d'un porte-avions circule tranquillement dans les canaux de Venise tandis qu'une bagnole fonce à tombeau ouvert dans les rues de la cité lacustre (on rappelle aux étourdis que le film se déroule à la fin du XIXe siècle !), etc. Les invraisemblances ne sont pas dérangeantes, pour peu qu'elles restent dans la lignée d'une certaine cohérence interne. Ici, cette accumulation, qui frise le je-m'en-foutisme total, vient simplement démontrer que Norrington n'a à aucun moment tenté de construire un film univers (ce que son sujet de base, éminemment référentiel, exigeait fortement), une œuvre fusionnelle où le background chargé de chaque protagoniste se serait coulé sans problème dans le tout.

Certes, on sent bien que le film a fait les frais d'un système de production et d'un tournage bordéliques, générant des carences qui ne pardonnent pas (le métrage est monté à coups de serpe et les comédiens sont presque tous transparents). Restent à sauver quelques éléments épars, comme le jeu de Jason Flemyng, les maquillages, le design magnifique de Carol Spier (**Faux semblants**, **Blade II**) et les costumes, mais tout cela ne sert qu'à renforcer un peu plus l'immense impression de gâchis que ressent le spectateur à l'issue de la projection.

Arnaud BORDAS

THE LEAGUE OF EXTRAORDINARY GENTLEMEN. USA. 2003. RÉAL.: STEPHEN NORRINGTON. SCÉN.: JAMES DALE ROBINSON D'APRÈS LE COMIC BOOK D'ALAN MOORE ET KEVIN O'NEILL. DIR. PHOT.: DAN LAUSTSEN. MUS.: TREVOR JONES. PROD.: DON MURPHY ET TREVOR ALBERT POUR TWENTIETH CENTURY FOX, ANGRY FILMS ET JD PRODUCTIONS. INT.: SEAN CONNERY, NASEERUDDIN SHAH, PETA WILSON, TONY CURRAN, STUART TOWNSEND, SHANE WEST, JASON FLEMYNG, RICHARD ROXBURGH, MAX RYAN… DUR.: 1H50. DIST.: UFD. SORTIE LE 1ER OCTOBRE 2003.

Sur ces deux pages, de haut en bas et de gauche à droite : Allan Quatermain (Sean Connery), Némo (Naseeruddin Shah), Dorian Gray (Stuart Townsend) et l'Homme invisible (Tony Curran) aux prises avec les hommes du Fantôme dans la bibliothèque de M.

Némo se prend pour Steven Seagal !

Quatermain à couteaux tirés avec le Fantôme à visage découvert.

Mina Harker (Peta Wilson) et Dorian Gray, deux anciens amants qui ont du mal à se supporter…

De haut en bas et de gauche à droite :
Le splendide Hyde dans un décor miniaturisé destiné à rendre le personnage plus grand.

La doublure de Jason Flemyng, Kevin Foster, essaie le costume non peint de Hyde.

Les extensions de mains, articulées ou non, de Hyde.

Stephanie Caillabet, de Edge FX, implante un à un les poils sur les bras de Hyde.

Ted Haines et Leon Laderach assemblent les différents muscles en mousse qui composent la première couche du costume de Hyde.

Étude de Edge FX pour le maquillage de l'Homme invisible réalisé en numérique par Computer Café.

La prothèse faciale en mousse de latex sur le tirage en positif du visage de Jason Flemyng.

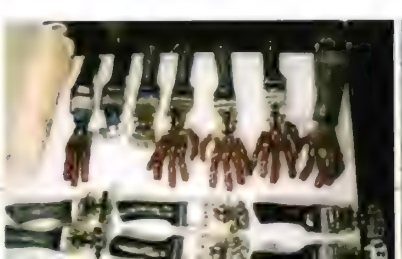
INTERVIEW STEVE JOHNSON, SUPERVISEUR DES EFFETS SPÉCIAUX DE MAQUILLAGE POUR EDGE FX

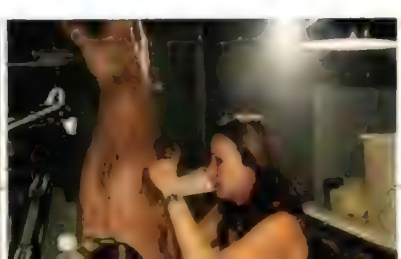
LA LIGUE DES TRUQUEURS EXTRAORDINAIRES

NOUS AVIONS DÉJÀ RENCONTRÉ STEVE JOHNSON IL Y A UN AN ET DEMI, ALORS QU'IL SORTAIT À PEINE DE LA PRODUCTION ÉPIQUE DE **BLADE II**. DÉJÀ À L'ÉPOQUE, IL NE CACHAIT PAS SON EXCITATION DEVANT LES MULTIPLES DÉFIS DU FILM DE NORRINGTON. C'EST L'HEURE DU COMTE-RENDU.

Je crois que vous connaissiez Stephen Norrington avant qu'il ne devienne réalisateur...
Oui, nous étions tous les deux à l'atelier de Rick Baker pendant la production de **Greystoke**, où nous avions réalisé plusieurs faux singes. Nous faisons vraiment partie de la même génération de maquilleurs d'effets spéciaux, et nous étions alors vraiment une bande de copains. Bien plus tard, Stephen m'a contacté pour travailler sur **Ghost Rider**. Nous avions commencé à faire des tests pour maquiller Nicolas Cage, mais le projet a été abandonné pour plusieurs raisons, notamment budgétaires. Nous avons ensuite commencé à travailler sur **Tick-Tock**, mais le film traitait des terroristes et suite aux événements du 11 septembre, la production a été stoppée. Enfin est arrivée **La Ligue des gentlemen extraordinaires**...

... qui me semble être un des plus gros projets de votre carrière.
À l'époque, c'était le cas, sauf que nous travaillons actuellement sur **Spider-Man 2** et que ce film a supplanté, et de loin, tous les autres auxquels j'ai pu participer. On ne fait pas que les tentacules du Docteur Octopus, puisque nous nous occupons aussi du Lézard. Si bien qu'en tout, nous avons réalisé plus de 200 créations entièrement animatroniques pour cette seule production ! Pendant les six mois de tournage, nous avons une dizaine de marionnettistes présents en permanence sur le plateau. C'est du jamais vu. D'autant que

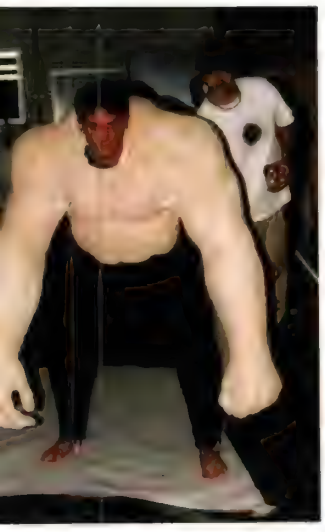




je travaille pour la première fois avec Sam Raimi et que je n'ai jamais eu de collaboration plus heureuse avec un réalisateur. Il nous laisse le temps de travailler l'animatronique afin que nous atteignions les meilleurs résultats possibles. Si bien qu'au final, je pense qu'il y aura beaucoup plus de marionnettes que d'images de synthèse pour ces deux personnages.

La même chose s'est produite pour* La Ligue... *puisque vous avez réalisé Mister Hyde en maquillages, alors que la méthode actuelle aurait tendance à favoriser la synthèse.
Cette option technique et artistique revient vraiment à Norrington, qui sait spécialement bien filmer ce genre d'effet spécial. Mais il y a quand même des trucages numériques concernant ce personnage, car même si la créature reste un costume, l'acteur a parfois été incrusté dans les scènes avec les vrais comédiens afin de paraître plus grand.

Comment avez-vous conçu votre Mister Hyde ?
Deux personnes portent le costume. Jason Flemyng figure dans la plupart des plans, et est bien entendu responsable du jeu de Hyde : dès que l'on voit le monstre en gros plan, c'est lui que l'on filme, recouvert de prothèses en mousse de latex. Mais dans beaucoup de plans larges, nous avons employé une doublure, parce que porter ce costume était vraiment éreintant. En fait, nous l'avons bâti comme un vrai corps. Le comédien fait office de squelette et est recouvert de tout un système musculaire, avec des couches de muscles en mousse qui se recouvrent les unes les autres. Au-dessus de cet imposant harnais, nous posions une peau en mousse de latex très fine et qui glissait sur les muscles. Ainsi, même si l'effet reste subliminal, on a vraiment l'impression d'avoir affaire au comportement d'un authentique corps. De même, nous avons opté pour une sculpture très réaliste, même en ce qui concerne les muscles, qui pourtant n'apparaissent pas à l'écran. Jason et sa doublure portaient également des extensions pour les bras. Il y en avait plusieurs paires : certaines étaient immobiles et sculptées poing fermé, d'autres étaient entièrement mécaniques, d'autres enfin étaient en mousse souple et uniquement destinées aux scènes impliquant des actions violentes... Il faut aussi que vous réalisiez que nous avions une prothèse que nous posions au sommet du crâne de Jason, et dans laquelle nous implantions des cheveux un à un. Or, ce genre de prothèse ne peut s'utiliser qu'une seule fois, alors qu'elle coûte une fortune. Nous devions donc la jeter à la fin de chaque journée de tournage. Quel gâchis quand on y pense !



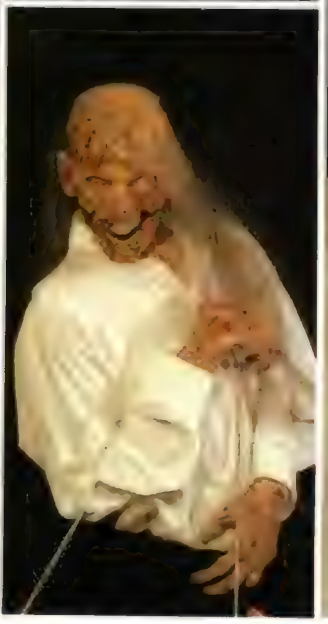
Avez-vous recyclé pour ce costume les tests que vous aviez effectués pour* Hulk, *avant que le film ne change de réalisateur ?
Non, parce que les approches techniques de ces deux films sont assez différentes. Nous n'avions conçu qu'un seul costume pour un ou deux plans larges puisque notre Hulk était plus souvent une marionnette géante entièrement gérée par des servomoteurs (!).

Vous êtes-vous inspirés du comics pour le look de Mister Hyde ?
Nous avons même essayé d'être le plus fidèle possible à la vision du dessinateur Kevin O'Neill. D'ailleurs, lorsque Kevin est venu sur le plateau à Prague, il est littéralement tombé à la renverse en découvrant

VISUALISER L'INVISIBLE

Computer Café (**Spy Kids 2** et **3**, **The One**) s'est vu confier la totalité des plans truqués impliquant l'Homme invisible incarné par Tony Curran, apportant ainsi leur contribution à un classique des effets spéciaux. Principal défi : une scène où l'homme invisible recouvre son visage de peinture grise tandis qu'il dialogue avec Allan Quatermain. « *Stephen Norrington voulait utiliser autant que possible des effets spéciaux physiques.* » se souvient le superviseur pour Computer Café, Scott Gordon. « *Mais nous savions que nous ne pourrions pas lui donner satisfaction parce qu'il fallait voir l'intérieur de ses doigts imprégnés de fond de teint glisser sur son visage, ce qui signifiait que nous devions recréer ces éléments en numérique.* » Le comédien Tony Curran dut donc se livrer à une cession de capture de mouvements afin que Computer Café puisse recréer son visage en 3D. Le superviseur de l'animation, Domenic DiGiorgio, explique : « *Le visage possède le système musculaire le plus complexe du corps humain. Avec la capture de mouvements classique, on place environ 160 points sur le visage de l'acteur, ces marques devenant ensuite des référents pour recréer le visage numérique. Mais cette technique n'était pas assez précise pour nous. Nous avons donc choisi de projeter sur le visage de Tony une grille dont chaque carré mesurait quatre pixels de côté. La distorsion de la grille permettait ensuite à un logiciel de reproduire avec précision tous les mouvements de la peau. Le visage ainsi obtenu pouvait alors être calé sur le corps de l'Homme invisible. L'extrémité des doigts était elle entièrement créée en images de synthèse.* ». Tony Curran interprétant toutes ses scènes sur le plateau vêtu d'un body bleu, Computer Café l'effaça également de l'image et remplaça les portions de décor cachées par sa présence avec des morceaux d'arrière-plan vierge. Stephen Norrington ayant refusé d'employer une caméra pilotée par ordinateur, les techniciens durent se livrer à un périlleux rapiéçage des plans à partir de portions de décor entourant l'acteur. Computer Café créa également un effet de maquillage numérique lorsque le personnage est brûlé, fit tomber de la neige numérique sur son corps, et recréa en 3D plusieurs objets transportés par le personnage (des bâtons de dynamite, un livre, des verres d'alcool, etc.). Enfin, la firme se chargea du premier plan du film, montrant le logo de la Fox sous un jour nouveau grâce à un magnifique matte painting de Robert Synumberg.
Special thanks to Len Stein

J.D.



Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Le maquillage du Phantom composé d'une perruque, de prothèses en mousse de latex et d'appareils étirant l'œil et la bouche du malheureux comédien.

Le même, sans son masque chromé.

Le troisième stade de détérioration de Dorian Gray, une marionnette entièrement animée par tiges.

L'ultime stade de détérioration de Gray. Les yeux sont mécanisés pour être extirpés de leur orbite et les derniers cheveux tombent.

notre Mister Hyde. Je ne pense pas qu'il s'attendait à ce que notre créature soit aussi gigantesque. D'ailleurs, tout le monde adorait travailler avec ce monstre. C'est génial d'avoir ce genre de truc sur un plateau, c'est comme si vous aviez un super jouet. C'est probablement pour cette raison que les effets spéciaux de maquillage ne disparaîtront jamais totalement d'ailleurs.

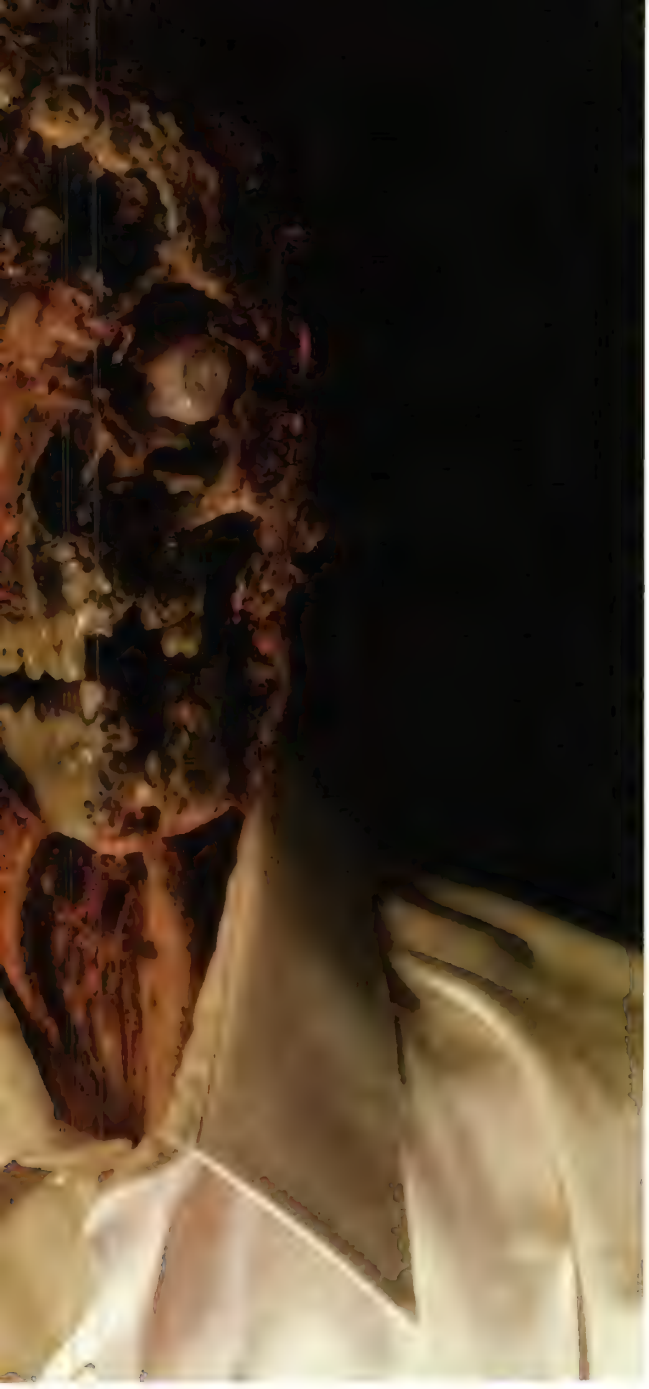
Jason Flemyng a dû s'entraîner un bon moment pour pouvoir jouer avec ce costume...
Oui, et il était dans une forme olympique, sinon il n'y serait jamais parvenu. Il voulait vraiment porter ce costume et pour un débutant, il s'est étonnamment bien débrouillé. Parce que jouer avec ce genre d'artifice est un travail à part entière, ça ne s'improvise pas. Et je ne vous parle pas de la pose des prothèses qui durait plus de sept heures. Il fallait ensuite compter une heure et demie pour qu'il enfile le costume seul. Pour faire passer le temps, Jason jouait aux jeux vidéos...

Non seulement Hyde n'a pas de fourrure, mais en plus ses vêtements sont en lambeaux : composer avec ces impératifs ne devait pas être une mince affaire.
C'était en effet très compliqué parce que nous n'avions presque pas d'éléments pour dissimuler les joints du costume. Le but était de rendre Hyde aussi nu que possible. Mais ce défi nous a conduit à trouver des solutions assez habiles. Par exemple, pour camoufler le joint entre le bras et le torse, nous avons joué sur la difformité du personnage. Ainsi, un des joints est situé sur le coude, et l'autre sur l'épaule du personnage. Si nous avions dû camoufler les deux épaules sous des portions de costume, les spectateurs auraient repéré plus aisément la supercherie.

Qu'en est-il de la transformation ?
Elle est entièrement réalisée en maquillage prosthétique grâce à deux costumes intermédiaires. La séquence débute sur le comédien, passe par ces deux étapes et se conclue sur le costume de Hyde. Je trouve que Stephen a fait un boulot incroyable sur son montage, surtout dans la première séquence, lorsque Hyde redevient Jekyll. En fait, contrairement à ce qui avait été fait auparavant, nous y sommes allés très fort avec cette séquence. Il se transforme brutalement, morceaux par morceaux : d'abord son épaule, puis son bras, puis sa gueule.

Quels sont les autres effets dont vous êtes responsables ?
On a fait un vieillissement sur Stuart Townsend, l'interprète de Dorian Gray, en deux étapes, et nous avons aussi conçu deux marionnettes animatroniques. Je ne pourrais pas vous dire aujourd'hui ce qu'il reste exactement de ce pan de notre travail dans le film, puisque la scène a été énormément modifiée par des effets spéciaux numériques. Le plus intéressant en ce qui concerne les autres personnages, c'est le Phantom, que nous avons designé de A à Z à Edge FX. Le masque se fixait dans la bouche du comédien dont nous avons déformé le visage en étirant sa paupière, à un point tel qu'on avait l'impression que l'œil allait sortir de son orbite ! Nous avons employé la mousse de latex pour tous ces maquillages. Nous avons aussi aidé Stephen à designer le look du maquillage type Kabuki de l'Homme invisible, pour la scène dans laquelle il recouvre son visage de fond de teint gris.

On a entendu beaucoup de sons de cloches faisant état de conflits sur le plateau. Quel est votre point de vue sur le sujet ?



Franchement, nous sommes tous tombés des nues en découvrant ces histoires dans la presse. En ce qui nous concerne, ce tournage était un vrai rêve. Stephen est un authentique gentleman, et je ne comprends même pas que de telles rumeurs aient pu émaner du plateau. La seule chose qui nous a posé problème, ce sont les inondations qui sont survenues à Prague. Mais là encore, à toute chose malheur est bon puisque cette catastrophe nous a permis d'avoir plus de temps pour préparer nos effets spéciaux.

Dans ce même numéro, nous parlons avec Gabe Bartalos de son premier film. Et vous, quand allez-vous passer à l'action ?

Je me dirige vers la réalisation doucement, mais sûrement. J'ai fait la même chose pour les effets spéciaux de maquillage. Mon ascension a été assez lente, mais ma position à Hollywood est aujourd'hui très solide. Je suis en train de terminer un court-métrage qui s'annonce vraiment génial. C'est probablement un des trucs les plus complexes jamais filmés. Je vais aussi commencer à faire des clips, des pubs, et à former ainsi une équipe de techniciens fiables dont je pourrais m'entourer pendant deux ans au moment opportun.

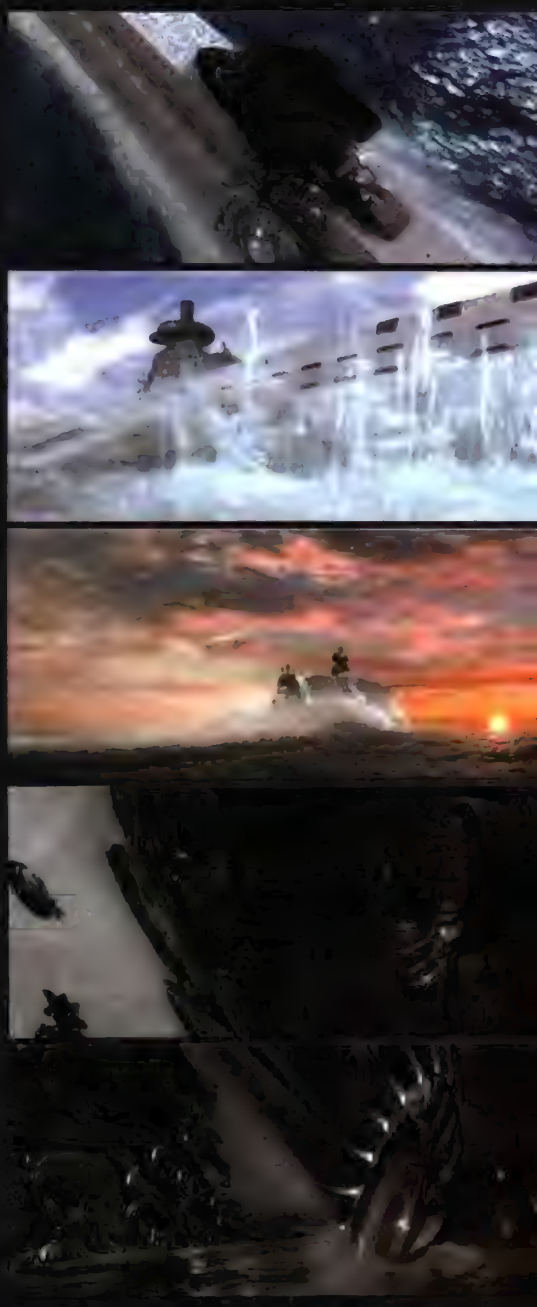
(1) Le Hulk conçu par Steve Johnson était une créature beaucoup plus anguleuse et veineuse que le monstre massif de Ang Lee. Edge FX a travaillé sur le film lorsque le scénariste d'**Une journée en enfer** et accessoirement le mari de la productrice Gale Anne Hurd, Jonathan Hensleigh, devait le mettre en scène. Leurs effets spéciaux étaient presque à terme lorsque la production a été arrêtée

Special thanks to Steve Johnson, Matt Ullman and Fernando Favila.

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY

À BORD DU NAUTILUS

Il y a deux ans, Double Negative réalisait les plans du sous-marin de **Abimes** (cf. le dernier Mad). La société londonienne remet le couvert cette année pour les plans beaucoup plus complexes du Nautilus de **La Ligue des gentlemen extraordinaires**. « *Stephen Norrington aime tout comprendre et tout contrôler sur ses films. Il est en outre très précis dans ce qu'il veut.* » nous rapporte le superviseur des effets spéciaux pour la firme, Paul Franklin. « *Nous sommes donc allés le rejoindre dans les quartiers de la production, à Prague, pour travailler les animatics avec lui durant plusieurs semaines.* » Débute alors un débat animé sur la méthode à employer : « *La production et Norrington n'étaient au début pas du tout adeptes de notre approche des effets spéciaux. Nous pensions en effet que nous pouvions réaliser nos plans truqués avec une technologie 100% numérique. Or, ils pensaient utiliser une très grande maquette pour les plans en surface, tandis que tous les plans sous-marins seraient en synthèse. Nous avons alors repris des plans réalisés pour* **Abimes**, *sauf que nous avons remplacé la maquette du sous-marin par une réplique numérique. La production n'y a vu que du feu, et a accepté que nous réalisions les plans entièrement en synthèse. Au final, seul un plan d'une portion du Nautilus est une miniature.* » Reste cependant à fondre ce navire numérique dans un univers aquatique. « *Au début, nous pensions utiliser des rendus effectués par un vrai bateau, effacer le navire de l'image et le remplacer par le Nautilus. Le problème, c'est que le Nautilus du film est si grand et navigue à une telle vitesse, que les rendus n'étaient pas du tout adaptés. Comme nous ne pouvions pas louer de porte-avions, les seuls bâtiments qui auraient pu éventuellement servir de doublure au Nautilus, nous avons dû refaire tout l'océan en numérique. Et comme personne ne pouvait nous dire comment la mer serait susceptible de réagir à un tel véhicule lancé à une si grande vitesse, nous avons utilisé notre imagination pour obtenir un comportement cohérent de l'eau. Au final, sur les 63 plans que nous avons réalisés, la moitié est entièrement synthétique. Nous incrustions cependant toujours quelques éléments d'eau filmés non pas dans un réservoir (nous n'en avons pas trouvé d'une taille assez grande pour nos besoins), mais dans le bras d'un port qui faisait plus de 30 mètres de côté sur 20 mètres de profondeur. Durant deux semaines, nous avons filmé des éclaboussures de toutes sortes, certaines effectuées pour des plans en particulier, d'autres plus génériques. On a utilisé toute sorte de matériel : des jet-skis, des bateaux de course, des appareillages construits spécialement pour faire réagir l'eau comme si elle entourait le Nautilus...* »



Contrairement à **Abimes**, les effets aquatiques de **La Ligue...** exigèrent également des effets moins réalistes (sinon, il serait impossible d'apercevoir la totalité du sous-marin sous l'eau), et surtout innovent sur plusieurs plans. « *Notre avancée la plus notable concerne le rendu des couleurs de l'image numérique. Nous avons en effet utilisé, sur le tournage des pelures, la boule chromée habituelle pour avoir des référents, mais nous l'avons également photographiée sous tous les angles et avec diverses ouvertures d'iris. Nous obtenions ainsi une gamme de couleurs très large pour obtenir des images de synthèse photoréalistes.* »

Special thanks to Melissa Taylor and Dominic Sidoli

J.D.

Comme l'indique son titre, COWBOY BEBOP se définit avant tout comme un western futuriste. Mais limiter le long-métrage de Watanabe à cette catégorisation serait une grave erreur, vu le nombre de références et d'influences brassées par ce formidable trip animé. Démonstration énervée par notre grand sachem Tranbert.

COWBOY BEBOP
DE SHINICHIRO WATANABE

WILD WILD EAST

« En dépit de scènes violentes, de quelques longueurs et d'un traitement typé série TV pas aussi exceptionnel que celui du **Voyage de Chihiro**, *il règne dans ce* **Blade Runner** *nippon une très bonne ambiance (sic)… »* Voici synthétisé en une phrase le tissu d'âneries qu'une partie de la critique française ne manquera pas de débiter au sujet de **Cowboy Bebop : le film**.

Comme vous vous en doutez, **Cowboy Bebop**, **Blade Runner** et **Le Voyage de Chihiro** n'ont rien de commun, et sont donc incomparables (mais comme dans Mad on écrit les titres en gras, ça attirera peut-être l'œil des fainéants). Quant à « la bonne ambiance » du film, contrairement à celle qui régnait lors de la dernière partouze organisée chez moi, elle n'est pas le fruit d'un hasard miraculeux (mélange de silicone, de tequila et de strings-ficelles). Il s'agit d'une savante alchimie où le cinéaste a précisément pesé chaque détail (notamment dans un extraordinaire incipit qui, sans montrer les protagonistes ni aucun décor du film, parvient à en faire assimiler tous les enjeux) pour créer une improbable, et donc fascinante, harmonie entre des éléments aussi disparates que le western et l'anticipation, la dance et le jazz, le film noir et un traitement graphique bariolé (voire funky), la philosophie prométhéenne (la connaissance tue) et l'action rocambolesque, Mars et Marrakech/New York/Tokyo. Pour cela, et parce qu'il y a beaucoup de réalisateurs qui ne parviennent même pas à atteindre un objectif par film, Shinichiro Watanabe mérite le respect. Toutefois, pour le lui accorder, faut-il encore ne pas être allergique aux beautés du métissage !

Reste qu'il est objectivement compliqué de classer un film comme **Cowboy Bebop**. Heureusement, la nature de son héros, Spike, est riche en indices. Indubitablement, ce personnage est un mélange de Lupin III, City Hunter, John McClane, Pat Garrett et Billy the Kid. Des protagonistes ayant presque tous donnés leurs noms aux films/séries les ayant rendu célèbres. Sachant cela, pas besoin d'avoir fait HEC pour deviner que le scénario de **Cowboy Bebop** (une course contre la montre à la **Die Hard 3**) n'est qu'un alibi permettant à Watanabe de mettre en scène des tranches de vies particulièrement édifiantes.

Atypique en animation, ce genre de concept a été rendu célèbre par **Casablanca**, film hybride inspiré où un récit extrêmement riche obéit paradoxalement à un principe d'économie, et ménage des zones d'ombre sur lesquelles peut s'interroger le spectateur. Sur un canevas similaire, Watanabe a brodé un décor de western urbain. À l'instar de ses modèles (voir interview), le réalisateur confesse de la sympathie pour ceux qui se révoltent contre le système. Pour preuve, son héros et son « méchant », Vincent, sont les archétypes de libertaires désabusés chez qui le danger aiguise l'instinct de survie, le goût de la bravade. Plutôt que de voir se décomposer le monde qu'ils ont connu, ils espèrent commencer une vie différente sous d'autres cieux. Mais, un obstacle majeur se dresse sur leur route. Bien que les désirant de tous leurs vœux, ils sont inaptes au bonheur et à la vie sociale (voir l'équipage du Bebop, famille qui ne parvient jamais à se recomposer). En plus, Watanabe complique encore la tâche de ses personnages en ne mettant pas en travers de leur chemin des ennemis traditionnels. Au contraire, il imagine ces derniers comme de vieilles connaissances, transformant ainsi son film en une tragédie de l'amitié trahie. Le cinéaste en profite pour brouiller les frontières de l'identité, le chasseur de prime et le criminel étant vus non comme deux personnalités opposées, mais comme deux âges d'un même être. Aussi, bien que rien ne semble justifier l'aventure, la course-poursuite entre Vincent et Spike acquiert une dimension métaphysique, Watanabe filmant le progrès tragique d'existences s'épuisant en divagations avant de s'annihiler dans l'autodestruction.

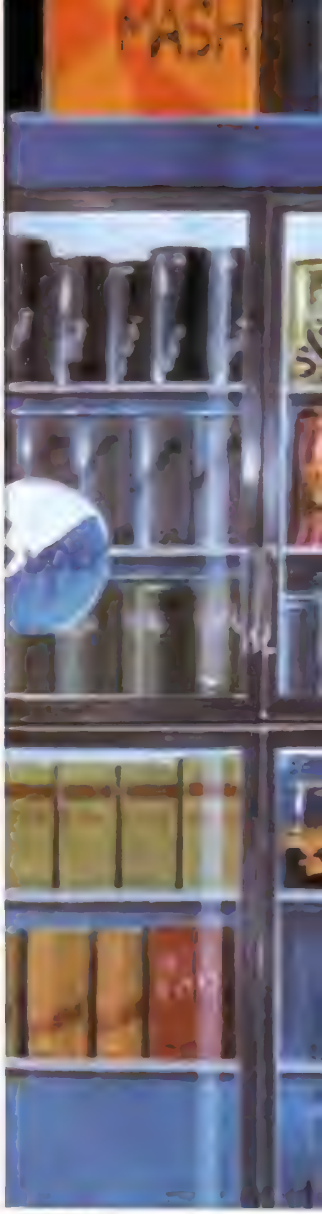
Ainsi, comme dans toute aventure de cow-boys solitaires, Watanabe met en scène dans **Cowboy Bebop** le temps et l'espace de manière puissamment dramatique. Pour y parvenir, il s'inspire très intelligemment des grands maîtres du western néoclassique et post-moderne (Peckinpah, Siegel et McTiernan). Il utilise également tout le potentiel de l'animation en travaillant superbement décors, lumière et couleurs ; et en déployant un éventail impressionnant d'angles de prises de vues « impossibles ». Ce faisant, aussi bien dans les scènes d'action (dont deux particulièrement démentes) que dans celles d'introspection, il donne à percevoir du jamais vu. Et ça, c'est du pur cinéma !

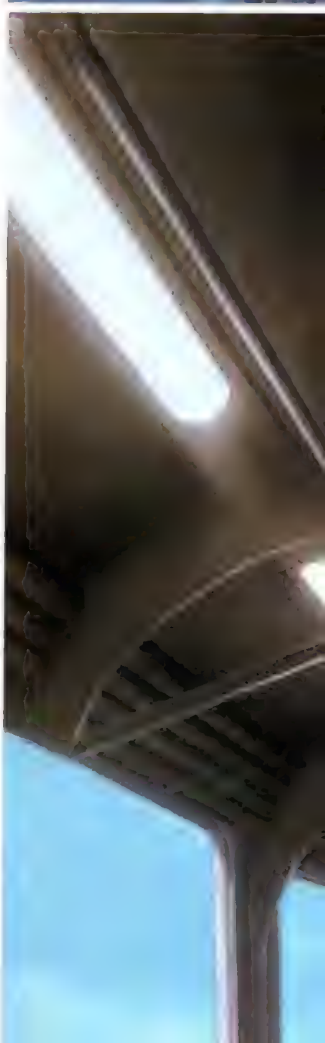
Vous l'aurez compris, dans **Cowboy Bebop**, Watanabe accorde moins d'importance à l'histoire qu'à l'architecture. Il ose même faire reposer cette dernière en équilibre périlleux sur les ailes d'un ange puisque, parti pris rarissime pour un long-métrage n'appartenant pas à la catégorie des comédies musicales, le score de Yoko Kanno structure le film dans son ensemble, du rythme jusqu'à sa logique narrative.

Cowboy Bebop n'est donc pas seulement un sympathique petit film. C'est à la fois l'un des sommets du film noir et du western hollywoodiens des années 60. Pour cette raison, la vision de ce long-métrage est doublement recommandée !

Bertrand ROUGIER

COWBOY BEBOP : TENGOKU NO TOBIRA / COWBOY BEBOP : KNOCKIN' ON HEAVEN'S DOOR. JAPON/USA. 2001. RÉAL.: SHINICHIRO WATANABE. SCÉN.: MARK HANDLER, KEIKO NOBUMOTO, D'APRÈS UNE HISTOIRE DE HAJIME YATATE. DIR. ART.: ATSUSHI MORIKAWA. MUS.: YOKO KANNO. PROD.: HARUYO KANESAKU, MASAHIKO MINAMI, MINORU TAKANASHI ET MASUO UEDA POUR BANDAI VISUAL, BONES, DESTINATION FILMS ET SUNRISE INC.. VOIX (VO) : KOICHI YAMADERA, UNSHO ISHIZUKA, MEGUMI HAYASHIBARA, AOI TADA, TSUTOMU ISOBE, AI KOBAYASHI... DUR.: 1H55. DIST.: COLUMBIA TRISTAR PICTURES. SORTIE LE 1ER OCTOBRE 2003.





WEEKL

INTERVIEW SHINICHIRO WATANABE - RÉALISATEUR
THE SPACE COWBOY

L'ENTRÉE DE SHINICHIRO WATANABE À LA SUNRISE, OÙ IL FUT CANTONNÉ À LA PRODUCTION ET AUX STORY-BOARDS SUR **ARMOR HUNTER MEROWLINK** ET **GUNDAM 0083 : STARDUST MEMORY**, NE SEMBLAIT GUÈRE LAISSER PRÉSAGER D'UNE CARRIÈRE HORS DU COMMUN. ET, POURTANT... IL A FALLU À PEINE DEUX ANS AU TRUBLION POUR IMPOSER SON NOM COMME CO-RÉALISATEUR DU PLUS AMBITIEUX PROJET D'OAV DE LA DÉCENNIE 90 : **MACROSS PLUS**. CARTON PLANÉTAIRE ! ENSUITE, IL A DIRECTEMENT ENCHAÎNÉ SUR LA SÉRIE ***ESCAFLOWNE***. NOUVEAU JACKPOT INTERNATIONAL ! ENFIN, DÉMARRA L'AVENTURE ***COWBOY BEBOP***, UN OVNI DANS LE PAYSAGE DES ANIMÉS À « GROS » BUDGET. NOUVEAU BANCO ! LOGIQUEMENT, CE PLÉBISCITE A PERMIS À WATANABE DE PRENDRE SEUL LES COMMANDES D'UN LONG-MÉTRAGE (IL AVAIT DÉJÀ CORÉALISÉ LE FILM DE **MACROSS PLUS** ET LARGEMENT PARTICIPÉ À CELUI D'**ESCAFLOWNE**). MAIS CE N'EST PAS TOUT, LE PHÉNOMÈNE VIENT DE SIGNER **KID'S STORY** ET **DETECTIVE'S STORY**, DEUX OPUS D'**ANIMATRIX**...

Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : Faye Valentine, accolyte de Spike Spiegel, et femme d'action à forte personnalité.

Vincent Volaju, le méchant de Cowboy Bebop, un terroriste qui ne recule devant rien, comme de faire exploser un camion citerne rempli d'armes bactériologiques en pleine rue !

Comment se fait-il qu'un projet de série aussi atypique que Cowboy Bebop ait pu être greenlighté dans un marché aussi concurrentiel que celui de l'animation au Japon ?
En fait, les producteurs sont venus me voir alors que je travaillais encore sur ***Escaflowne*** pour me demander d'accoucher d'un concept avec des vaisseaux spatiaux (rires). Je les ai alors prévenus que ce que j'avais en tête risquait de fourmiller de références compliquées, d'être indéfinissable. Ils m'ont répondu que tant qu'il y avait des vaisseaux spatiaux, cela n'avait pas d'importance. J'ai donc développé ***Cowboy Bebop***. Mais, au final, pour la série TV, on a eu pas mal de problèmes avec la censure, de la part de la chaîne (rires).

Vous avez quand même bénéficié d'une grande liberté. C'est pour cette raison que le show et notamment le héros, Spike, vous ressemble tellement ?
C'est vrai, j'ai pu, dans ***Cowboy Bebop***, concrétiser beaucoup d'envies. Quant à Spike, c'est un peu une version idéalisée de moi-même. Certes, nous sommes tous les deux nonchalants, mais lui est cool, il fume et se bat comme un dieu. J'aimerais beaucoup pouvoir faire tout ça (rires)...

Au départ, Ein (le chien) devait être le héros du film. Que s'est-il passé ?
Et bien, ma co-scénariste Keiko Nobumoto et moi-même n'étions pas d'accord. On m'avait demandé de faire du film un spin off loufoque de la série. Mais, dès le début du projet, j'ai porté en moi d'autres envies, si l'occasion se présentait de réaliser un long-métrage. Dès le départ j'ai peaufiné le concept du personnage de Vincent, que je voulais utiliser comme « méchant ». Finalement, je suis parvenu à imposer mon opinion, celle d'une histoire indépendante située entre les épisodes 22 et 23 de la série.

Dans Cowboy Bebop : le film, tout est question de rythme, de tempo. La musique est un élément primordial de la mise en scène. D'ailleurs, pour ne rien perdre du film, il faut bien rester assis jusqu'à la fin du générique.
En fait, la musique a été le premier élément créé pour le show télévisé. Un an avant que nous ne sachions quel titre lui donner, Yoko Kanno avait déjà composé une dizaine de morceaux qui servirent à nourrir mon imagination et celle de toute l'équipe. Et puis, comme elle ne s'arrêtait pas de composer, la musique a finalement envahi tout l'univers de ***Cowboy Bebop***. Au point que le nom de chaque épisode et celui du film fait référence à une chanson.

Pour remercier Yoko Kanno, ce n'est pas très sympa de l'avoir travestie sous les traits de Ed ?
(rires) Ce n'était pas méchant. Mais elle est tellement marrante. Lors du mixage, elle triture parfois les boutons comme une forcenée. Quand elle a vraiment envie de dormir, il lui arrive aussi de se pelotonner dans un coin, sur le sol. Ce genre de détails était trop cinématographique pour que je ne les exploite pas (rires).

À ce propos, le succès international rencontré par les productions auxquelles vous êtes attachées s'explique sans doute par la manière très cinématographique avec laquelle vous abordez l'animation.
C'est possible. J'adore le cinéma, notamment les films hollywoodiens dits classiques, comme les comédies musicales, les westerns, les films de gangsters, les films noirs. En tant que metteur en scène, c'est de là que je tire mon inspiration. Il y a d'ailleurs dans mes dessins animés

« Les longs-métrages américai

plein de références que vous êtes sans doute mieux à même de remarquer et de comprendre qu'un otaku. Quand j'imagine une séquence, j'ai toujours des images de films qui me reviennent à l'esprit.

C'est un peu bizarre pour un metteur en scène de films d'animation de se référer exclusivement à des longs-métrages « live »...
C'est peut être parce qu'au départ je voulais être réalisateur. Si j'ai choisi le domaine de l'animation, c'est parce que l'on m'a dit que je parviendrais à atteindre mon but plus rapidement, au Japon en tout cas. Mais ce n'est pas aussi simple que cela. À la base, il y a quand même une technique qui diffère et des règles dont on ne peut pas s'émanciper. Je considère que le cinéma et l'animation ont développé des moyens extrêmement satisfaisants pour raconter des histoires. Mais je pense que le meilleur compromis, c'est de faire fusionner ces deux médias pour profiter de leurs qualités respectives. Par exemple, pour **Cowboy Bebop : le film**, c'est grâce à l'animation que nous sommes parvenus à aussi bien intégrer la musique à nos dessins. D'autre part, il fut harassant d'imaginer tout ce nouvel univers, des vaisseaux aux ordinateurs en passant par les vêtements et les petites cuillères. Mais ça a également été amusant, car je savais que ce n'était pas vain et que l'animation permettrait de porter toutes nos créations à l'écran, ce qui n'est pas toujours le cas dans un film « live », à cause du budget. De même, en prises de vues réelles, on ne peut pas poser ni faire bouger sa caméra n'importe comment, on ne peut pas gérer n'importe quel plan séquence, on ne peut pas tourner 50 fois une scène, parce que le comédien n'est pas parfaitement synchro. En animation, tout cela est, dans une certaine mesure, possible, surtout sur un film comme **Cowboy Bebop**, où nous avons eu d'excellents moyens à notre disposition.

***Vous avez dû sacrément vous éclater sur* Animatrix...**
En effet. Sur le plan du concept et de l'esthétisme, **Matrix** représente pour moi une sorte d'idéal, le meilleur exemple de ce que peut donner la fusion entre le cinéma et l'animation. Quand on m'a proposé de réaliser un épisode de l'anthologie **Animatrix** (**Kid's Story**) scénarisé par les frères Wachowski, j'ai immédiatement été très excité, mais j'avais également envie de développer une histoire plus personnelle. J'avais tellement d'idées qui affluaient que finalement l'une d'elle a été retenue (**Detective's Story**).

En voyant votre film, il devient évident que vous êtes un grand fan de Don Siegel et de Sam Peckinpah. Je pense surtout à* Pat Garrett & Billy the Kid, *où l'on entend déjà une chanson qui s'appelle « Knockin' on Heaven's Door » (sous-titre original de* Cowboy Bebop : le film *- ndlr).
Bien vu. Je trouve effectivement que la version longue de ce film est sublime. De manière générale, les longs-métrages américains des années 50, 60 et 70 sont une grande source d'inspiration pour moi. Au début de ma carrière, un ami m'a dit que les animateurs américains cherchaient depuis des années à faire un film noir en animation. Il se trouve que c'était aussi mon rêve, que j'ai pu réaliser avec **Cowboy Bebop : le film** et **Detective's Story**. J'adore les films comme **L'Inspecteur Harry** ou **Guet-apens**. J'ai toujours été impressionné par la manière dont certains cinéastes sont capables de détourner les conventions pour pousser un genre (le western) vers ses limites et ainsi créer quelque chose de neuf, donc de passionnant, qui donne déjà à réfléchir dans sa forme. D'autre part, j'aime beaucoup les anti-héros, les machos fragiles quand ils sont en présence d'une femme, les personnages fêlés mais pas démissionnaires. Chez Peckinpah, ce qui me fascine, c'est sa façon de rendre chaque plan dynamique, même quand la caméra n'est pas en mouvement. En cherchant à cadrer au mieux et à bien gérer les plans séquences et les interactions entre les personnages, notamment en faisant bien attention aux distances, j'essaie très modestement de l'imiter.

Nous avons beaucoup parlé de vos références. Mais il ne faut pas se tromper : votre passion, comme votre filmographie en atteste, c'est d'innover, pas de remaker.
C'est exact. Je ne vais pas me détourner des grands maîtres et avoir la prétention de réinventer de nouvelles règles tout seul. Par contre, j'essaie de porter à l'écran des choses susceptibles de surprendre le public, car elles n'ont jamais, ou rarement, été montrées de la manière dont je les traite.

Dans ce cas là, pourquoi, dans* Cowboy Bebop, *ne cédez-vous pas à la science-fiction débridée (comme* Star Wars*), c'est à dire en réinventant tout, sans garder un canevas urbain aussi typé ni un personnage comme Spike, qui reste l'archétype du leader indiscutable, gentiment viril, qui prend les bonnes décisions ?
C'est très personnel comme question. En fait, je suis nostalgique par nature. C'est mon côté vieux collectionneur de vinyles. Quand je suis allé aux USA pour faire la promotion du film, rien ne m'a plus excité que d'aller chiner chez les disquaires. Je ne sais pour quelle raison je suis attaché à des choses du passé, et ce dans de nombreux domaines. Logiquement, cette préférence est visible dans mes films.

Propos recueillis par Bertrand ROUGIER (Remerciements à John et Fred)

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Spike Spiegel, alias Cowboy Bebop, un chasseur de prime atypique et très « rock'n'roll » au croisement de l'Inspecteur Harry et de Nikki Larson.

Dans les rues de Maroc City, l'agent gouvernemental Electra Ovilo passe inaperçue pour recueillir des informations top secrètes.

Malgré les apparences, Vincent n'a pas encore rendu son dernier souffle... ni dit son dernier mot !

les années 50, 60 et 70 sont une grande source d'inspiration pour moi. »

DES SOURIS ET UN HOMME

WILLARD DE GLEN MORGAN

Remake d'un film aujourd'hui oublié, WILLARD s'avère être une très bonne série B aussi inquiète de divertir son spectateur que de le confronter à ses névroses les plus intimes, donnant au passage l'occasion à Crispin Glover de livrer une performance anthologique.

– *Vous vous rappelez cette séquence des* **Oiseaux** *dans laquelle les volatiles se regroupent sur un échafaudage ? Essayer de reproduire le même rythme à une époque où le public ne scrute plus les images est pour le moins difficile.* – se lamente Glen Morgan. – *Lors d'un séminaire, une étudiante m'a dit que s'il n'y avait pas de dialogues, elle décrochait. C'est dans ces moments-là que vous réalisez combien Hitchcock était brillant !*

Pour Glen Morgan et son comparse James Wong, respectivement scénariste et réalisateur de **Destination finale**, **The One** et nombre d'épisodes de ***X-Files*** et ***Millennium***, cette assertion amère sonne comme une profession de foi, et souligne tout l'intérêt d'une série B comme **Willard**, qui ne prétend aucunement rivaliser avec **Les Oiseaux**, et qui n'a d'autre volonté que de retrouver, avec une sincérité louable, un fantastique à la lisière de la psychanalyse, genre où les monstres ne sont que les allégories d'enjeux en réalité pathologiques.

À L'ANCIENNE

Série B parce que cette adaptation d'un film de Daniel Mann datant de 1971 (plutôt une synthèse entre **Willard** et **Ben**, sa suite ridicule sortie en 72) est le résultat hybride d'intentions antinomiques. Conçu en amont comme un pur film d'horreur classé R (ce que Morgan, et surtout Wong, au poste de réal de seconde équipe, n'auraient pu accomplir, au vu du détachement ironique de leurs films précédents) puis coupé pour correspondre aux exigences parfois idiotes de New Line, avant d'être remonté en une version PG-13 satisfaisante pour tout le monde, le projet **Willard** fut en danger à plusieurs reprises. Et c'est tout à l'honneur de Morgan et Wong d'avoir réussi à composer avec ces contraintes pour qu'en ressorte un vrai « monster flick » old school, mis en scène avec une exigence étonnante, dont l'efficacité permet de pallier à certaines aberrations imposées par la production. En particulier un final alternatif moins sombre que prévu et une édulcoration totale des scènes de meurtres, alors même qu'elles avaient conditionné le feu vert accordé au projet. Ironie du sort…

Abandonné par un père décédé (clin d'œil à Bruce Davison, qui jouait Willard dans la version de 1971 et qui n'apparaît ici qu'en peinture), étouffé par une mère ultra projectrice, humilié par son patron, Willard (hallucinant Crispin Glover) est un jeune homme frustré, névrosé, solitaire, qui va se lier d'amitié avec les rats grouillant dans le sous-sol de la maison familiale. Socrate, son animal favori, et Ben, sa monstrueuse nemesis, feront preuve d'une intelligence hors du commun que Willard finira par utiliser pour se venger de ceux qui l'entourent.

LA FOIRE AUX NÉVROSES

Willard, contre toute attente, ne se pose pas en film fantastique pour teenagers lobotomisés, version **Le Vaisseau de l'angoisse** ou **13 fantômes**, dont les rares gouttes de sang étalées camouflent un vide cinématographique abyssal. Ici, pas de soumission aux diktats d'un montage syncopé, pas d'obédience à une quelconque logique de surenchère, grand-guignolesque ou numérique, qui caractérise souvent nombre de remakes tendancieux. **Willard** ne sacrifie jamais ses enjeux psychologiques et métaphoriques sur l'autel du spectaculaire. Les quelques scènes chocs du film (magnifique plan de Willard entouré de centaines de rats dans une cage d'ascenseur par exemple) servent

toujours le récit et ponctuent une mécanique narrative et visuelle qui privilégie avant tout l'instauration d'une atmosphère lugubre et malsaine, qui réussit à instiller chez le spectateur des émotions complexes, entre profonde inquiétude et compassion véritable.

Car **Willard** n'est pas un récit manichéen, même si les rats Socrate et Ben peuvent aisément s'appréhender en métaphores « angélique » et « démoniaque » d'une même conscience schizophrène. **Willard** est l'allégorie d'une introspection maladive qui vire à l'aliénation.

Le film est tout entier centrée sur un personnage esseulé, pétri de contradictions, dont les frustrations jaillissent de façon si douloureuse (en réaction au monde qui l'entoure, ouvertement caricatural, donc à son tour projection mentale) qu'elles obligent le spectateur à questionner son regard et ses émotions. Un personnage qui phagocyte seul l'univers visuel du film, en ce sens que la maison post-gothique qui englobe la majeure partie du récit (à l'architecture proche des mansardes de **Braindead** ou **Fantômes contre fantômes**) n'est que la métaphore littérale de son état mental. Sorte de gigantesque tombeau, uniquement peuplé de cadavres (l'ombre du père décédé, la mère, au corps décharné et au regard vitreux), la maison de **Willard** est en réalité le

champ de bataille moribond d'une névrose retranscrite à grande échelle. Difficile du coup, de s'extraire du point de vue autant inquisiteur que narcissique de Willard, dans la mesure où même ses contacts avec l'extérieur (qui se résument aux humiliations subies face à l'hilarant Lee Ermey et à l'amitié naissante avec la transparente Laura Harring) sont visualisés à travers le prisme de sa névrose (l'extérieur y est en lumières presque saturées, en couleurs agressives, qui s'opposent aux éclairages contrastés de la maison). On peut même dire qu'ici, à contrario des précédents films de Morgan et Wong (tel **The One**, incapable de rendre les éléments périphériques au récit central intéressants), la caricature des personnages secondaires correspond parfaitement à la vision unilatérale que Willard a du monde qui l'entoure. Aussi sommes-nous tiraillés entre l'inévitable justification (jouissive) de ses actes violents et le recul inévitable face à un personnage aussi faible que dangereusement instable (insistons sur la performance magistrale de Crispin Glover, aux névroses non simulées !).

L'ESPRIT B

Mais tiraillés avec jubilation. Car la grande force du film est ne pas se la jouer **Spider** justement. **Willard** n'oublie pas d'être par moments purement fun, s'amusant de nos sentiments contradictoires par une mise en scène plus astucieuse qu'elle n'y paraît.
Ainsi, pour souligner l'état d'un Willard soumis à la pression sociale, Morgan le cadre-t-il régulièrement en plongée, écrasant l'espace vital de son personnage. Une fois dominateur et sûr de lui, c'est-à-dire en présence des rats, l'angle s'inverse radicalement. Logique. Sauf que Morgan choisit consciemment d'être redoutant, en réitérant ce procédé sur un autre personnage, Ben (animatronique plus vrai que nature !), justement lorsque celui-ci veut interférer dans la relation privilégiée que Willard entretient avec Socrate, son favori. Se construit alors un incroyable ménage à trois où Morgan utilise brillamment la mise en scène codée identifiant Willard pour caractériser à son tour Ben, un rat objectivement inexpressif ! Les différentes séquences où ce dernier s'invite sur le lit d'un Willard fou de rage nous procurent alors ces mêmes sentiments contradictoires d'attendrissement (pour une créature qui ne demande que de l'attention) et d'effroi (on ne sait jamais quand Ben va péter un câble !). Cette ambiguïté émotionnelle, clé de voûte d'un projet de mise en scène où sérieux et détachement se mêlent harmonieusement, s'avère jubilatoire, et nous renvoie, insidieusement, à nos propres démons…
- Nous avons tous des **Lawrence d'Arabie** *et des* **Citizen Kane** *qui nous ont influencés… mais il y aura toujours des* **Willard**. - avoue Glen Morgan. En voilà un qui a tout compris…

Yannick DAHAN

USA. 2003. RÉAL.: GLEN MORGAN. SCÉN.: GLEN MORGAN D'APRÈS LE ROMAN ET LE SCÉNARIO DE GILBERT RALSTON. MUS.: SHIRLEY WALKER. DIR. PHOT.: ROBERT MACLACHLAN. PROD.: GLEN MORGAN, JAMES WONG, RICHARD BRENER POUR HARD EIGHT PICTURES ET NEW LINE CINEMA. INT.: CRISPIN GLOVER, R. LEE ERMEY, LAURA E. HARRING, JACKIE BURROUGHS, KIM MCKAMY, WILLIAM TAYLOR... DUR.: 1H40. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 17 SEPTEMBRE 2003.

SYMPATHY FOR MR VENGEANCE
DE PARK CHAN-WOOK

Sympathiser avec un homme qui ne rêve que de tuer ? Le quatrième film de Park Chan-Wook apporte un regard corrosif sur le thème de la vengeance, tout en livrant un constat nauséeux du libéralisme capitaliste. Un choc dur et froid dont on ne se remet pas facilement.

ANTISOCIAL

La vengeance est un thème qui ne cesse d'inspirer les réalisateurs du monde entier. Il offre en effet une large panoplie de possibilités pour le scénariste et le metteur en scène, que ce soit au niveau de la psychologie du personnage principal que sur le déroulement de l'histoire. Ce thème de la vengeance a aussi la particularité de faciliter plus que tout autre sujet la faculté d'identification du public. Le spectateur ne manque en effet jamais de se poser la question : *« Et si cela m'arrivait, comment réagirais-je ? »*

TRAGÉDIE COLLECTIVE

La tendance générale des films de vengeance est plus axée sur les films mettant en valeur un homme normal que la violence faite à un proche, de préférence sa femme ou sa fille, va transformer en machine froide, déterminée à tuer. **Sympathy for Mr Vengeance** arrive dans ce contexte comme une œuvre véritablement unique et étonnante, en choisissant de dépeindre une mission vengeresse de façon dure, brutale et réaliste mais aussi terriblement humaine.

Ryu (Shin Ha-Kyun, vu dans **JSA**, tout simplement sublime), un jeune garçon, sourd et muet, travaille dans une usine bruyante aux cadences infernales en espérant pouvoir rassembler suffisamment d'argent pour payer une opération vitale à sa sœur. Celle-ci, souffrant depuis des années, a un besoin urgent d'une transplantation de foie. Aidée de sa petite amie, militante révolutionnaire (Bae Doona, vu dans **Barking Dogs Never Bite**, elle aussi très convaincante), il va faire appel à des trafiquants d'organes. Mais ceux-ci vont l'arnaquer après avoir lui avoir prélevé son foie. Le jeune couple décide alors de kidnapper la fille de Park Dong-Jin (Song Kang-Ho, vu dans **JSA** et **Foul King**, à nouveau étonnant), patron de l'usine où travaille Ryu. L'opération se déroule bien, sans haine et sans violence, mais suite à un drame déstabilisant pour Ryu, la petite fille va se noyer accidentellement. C'est le début de la fin pour tout ce petit monde…

LUTTE DES CLASSES

Après son super-hit **JSA**, Park Chan-Wook est devenu l'un des réalisateurs sud-coréens les plus médiatisés. C'est d'ailleurs grâce au succès de son film précédent qu'il a pu se lancer au tournage de **Sympathy For Mr Vengeance**, un projet qu'il avait élaboré au milieu des années 90, mais pour lequel il n'avait jamais réussi à trouver de financiers.

Bien que le film ait bénéficié d'une grosse sortie en Corée du Sud, il faut bien se mettre en tête que l'on est loin de l'académisme doucereux de **JSA**. **Sympathy…** est un film d'une noirceur désespérante, même si, après plusieurs visions, on se rend compte que Park y a insufflé une infime touche d'humour – noire comme l'ébène, cela va sans dire.

Sympathy… est un film coup de poing, tout autant une réflexion sur la vengeance qu'une étude de la société capitaliste moderne actuelle. Park n'offre aucune image de « bons » et de « méchants » dans son film (outre les trafiquants d'organes). Le père, comme le garçon, ne possède bien involontaire de la mort de sa fille, sont le centre de l'histoire et l'on passe suffisamment de temps avec eux pour comprendre leurs souffrances. Impossible de ne pas compatir pour l'un comme pour l'autre – même si, il est vrai, on ne peut pas manquer de se sentir plus proche de Ryu, que la vie n'a pas épargné, que du père, qui nous apparaît par de nombreux aspects comme un homme sans cœur.

Le statut social de ces deux personnages – le père est richissime, le garçon sera moyen et marginalisé du fait de son handicap – n'est bien entendu pas un simple hasard scénaristique. Dans l'élaboration de la confrontation entre Ryu et Dong-Jin, Park fait bien entendu résonner les affrontements de la lutte des classes. Chef d'entreprise, Park Dong-Jin joue avec la vie et la santé de ses employés. Confronté au désespoir des autres, il ne réagit pas. Pour Ryu, qui ne peut pas sauver sa sœur à cause d'une somme d'argent qui serait ridicule aux yeux de son employeur, l'attaque contre son patron – quoi que relativement

non violente – est une façon de se révolter contre la classe dominante. Comme toute révolte, comme toute répression, l'escalade est brutale et inexorable…

HIGHWAY TO HELL

Park dévoile aussi, au travers du portrait de ces deux hommes, l'image bien trop réelle d'un quotidien aberrant, celui d'un système à deux vitesses qui laisse mourir ceux qui ne peuvent pas payer leurs soins pendant que d'autres croulent sous l'argent. D'autres éléments « annexes » – le renvoi d'un ouvrier qui, désespéré, se tue avec toute sa famille, les trafiquants d'organes, symbole du capitalisme dans ce qu'il a de plus ignoble… – viennent renforcer encore plus l'aspect social et politique du film, tout en contribuant à accentuer l'ambiance sombre du film.

Si le cœur du réalisateur balance peut-être plus d'un côté que d'un autre lorsque l'on aborde la classe sociale de ces personnages, il tient néanmoins avant tout à dépeindre une lente immersion dans les affres de la souffrance et de la violence où tout le monde finit par se brûler les ailes. Park ne cache pas ses intentions à ce niveau, et l'on comprend très rapidement qu'une fois lancé sur ce chemin, il ira jusqu'à l'extrême limite de son sujet. Park refuse de se prostituer et dirige son histoire de façon froide et directe. Authentiquement réaliste peut-on même dire, tout du moins dans l'enchaînement des situations. Ce qui est aussi particulièrement intéressant dans le cadre de **Sympathy for Mr Vengeance**, c'est que l'élément déclencheur de cette vague de violence n'est, dans un cas comme dans l'autre, pas la haine, mais l'amour. La route qui mène en Enfer est pavée de bonnes intentions.

RIRES ÉTRANGLÉS

Sur un plan purement graphique, **Sympathy…** ne fait là aussi que confirmer le talent de Park. Le réalisateur dévoile ici l'action de son film en partant d'un détail avant de plonger sur une vision plus globale de la scène. Ce qui donne un résultat particulièrement fort, comme cette scène où quatre adolescents se masturbent en écoutant les cris d'une jeune femme. Petit à petit, Park nous dévoile la réalité de l'action : la jeune femme en question n'est pas en train de faire l'amour, mais souffre horriblement. Cette scène résume bien l'esprit terriblement cynique de Park, le détail peut-être amusant ou anodin, mais ses implications à une plus grande échelle ne prêtent absolument pas à rire. Suprême vice du réalisateur, on ne peut manquer de rire en voyant ces quatre glandus s'exciter les uns derrière les autres. La suite des événements, cependant, ne se contente pas de nous arrêter net dans notre élan, elle nous rend honteux d'avoir réagi ainsi. Après plusieurs visions, on ne peut pas, malgré tout, faire l'impasse sur le fait que **Sympathy for Mr Vengeance** est un film possédant une certaine forme d'humour. Un humour que l'on ne peut pas – ou que l'on ne veut pas – ressentir lors de la première projection. Avec une histoire aussi brutale, il est vrai que l'on n'a pas forcément envie de rigoler…

Julien SÉVÉON

BOKSUNEUN NAUI GEOT CORÉE DU SUD, 2002. RÉAL.: PARK CHAN-WOOK. SCÉN.: LEE MOO-YOUNG, LEE JONG-YONG ET PARK RIDAME. DIR. PHOT.: KIM BYUNG-IL. MUS.: PAE HYUN-JIN. PROD.: LEE JAE-SOON POUR CJ ENTERTAINMENT ET STUDIO BOX. INT.: SONG KANG-HO, SHIN HA-KYUN, BAE DONNA, LIM JI-EUN, HAN BO-BAE… DUR.: 2H00. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTI LE 3 SEPTEMBRE 2003.

UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !

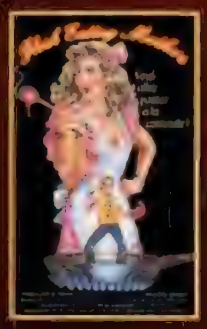
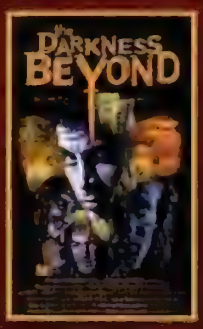
Après plus de 20 ans d'interdiction, découvrez pour la première fois UNHINGED dans sa version intégrale. Lors de sa sortie en Angleterre le film a crée un véritable scandale au point de voir chaque exemplaire vidéo saisit et détruit par les autorités policières ! DVD

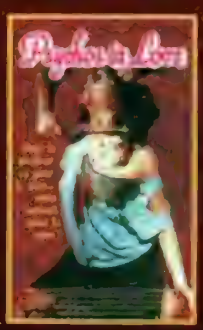
EDITION COLLECTOR LIMITEE A 1 000 EXEMPLAIRES

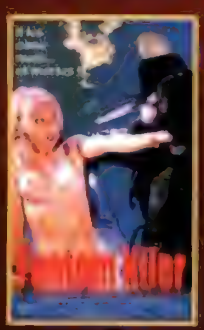
Ivan Zuccon, le maestro de l'épouvante à l'italienne, signe avec THE SHUNNED HOUSE un film au climat oppressant, glauque et à l'horreur viscérale. Un véritable hommage aux films les plus torturés du Lucio Fulci qui s'impose comme une nouvelle référence du genre ! DVD

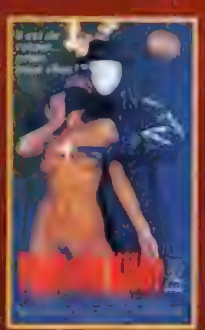
EDITION COLLECTOR LIMITEE A 1 000 EXEMPLAIRES

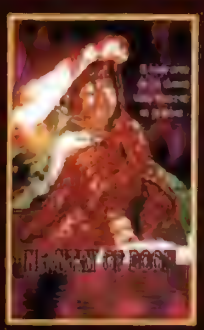
SITE INTERNET http://pageperso.aol.fr/UNCUTMOVIES









Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 81, rue du Petit Chasseur 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 20 € la cassette VHS (SECAM) - OFFRE SPÉCIALE : 26 € le DVD (PAL/Zone 2)

FRAIS DE PORT (Colissimo suivi) : 1 à 3 articles - 5 € ; 4 articles et plus - PORT GRATUIT !

❑ PSYCHO SISTERS	❑ THE DEAD NEXT DOOR	❑ THE NECRO FILES*	❑ PREMUTOS	❑ INFANTRY OF DOOM
❑ BACK FROM THE DEAD	❑ THE BURNING MOON	❑ REDNECK ZOMBIES	❑ SCRAPBOOK**	❑ ANGEL OF DEATH*
❑ BLACK PAST	❑ PSYCHOS IN LOVE	❑ FANTOM KILER*	❑ PARTS OF THE FAMILY	❑ SKINNED ALIVE
❑ FANTOM KILER 2*	❑ FLESH EATING MOTHERS	❑ THE DARKNESS BEYOND	❑ DEMONIUM	❑ I PISS ON YOUR GRAVE**
❑ TERROR TOONS	❑ UNKNOWN BEYOND (DVD)	❑ DEATH FACTORY (DVD)	❑ UNHINGED (DVD)	❑ THE SHUNNED HOUSE (DVD)

Je désire recevoir les articles cochés et ci-joint mon règlement de _____ € par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal : _____ Ville : _____

*Déconseillé : *aux moins de 16 ans - **aux moins de 18 ans. Contient des scènes érotiques explicites.*

Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ.

Madgazine

DVD • VIDÉO • TÉLÉ • MANGA • JEU VIDÉO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

En attendant The Blade...

sommaire

#74 DVD
Du film de sabre, du film muet, du western, du film black, des films sur l'Amérique, enfin toutes sortes de films, quoi ! (manque plus que quelques boulards...) C'est dans le cahier DVD de l'inspecteur Moissak et nulle part ailleurs !

#84 TÉLÉ MANIAC
Dahan l'homoncule, entre deux fights avec son pote Hellboy, nous a confié qu'il attendait grave le bizarroïde ***Carnivale***, qu'il était de plus en plus accro à ***24 heures chrono*** et qu'il en avait rien à foutre d'***Invincibles***, pourtant une production Jet Li/Mel Gibson. Ben alors, Roger ?

#85 SANG D'ENCRE
Arnaud a beau faire partie des activistes anti-Miike, parce qu'il aime bien le Breton Sévéon, il l'a laissé gratter un papier sur le cinéaste japonais, à l'occasion de la sortie d'un bouquin anglais sur le bonhomme. Enfin, vu que ça le démange un peu de cautionner cela, il s'est détendu en se plongeant dans un très bon comics, le délirant *Obergeist*.

#87 TOP GOODIES
Depuis son antre de la rue Soufflot, Numa est en train d'échaffauder un plan de domination mondiale. Son but : noyer le marché du jouet sous une avalanche de figurines **Terminator** pour mieux revendre à prix d'or les collectors épuisés qu'il stocke depuis 15 ans dans sa cave. Diabolique !

#89 ANIME NATION
Tranbert a beau être un gros dur musculeux avec des tatouages sur les fesses, il a su retrouver son âme de midinette gracile et rêveuse pour interviewer la gentille petite dame qui a composé la zique de **Cowboy Bebop**.

#88 MÉLOMAD
Depuis quelque temps, Cédric n'arrête pas de se passer en boucle la BO de **La Ligue...** tout en hurlant à tue-tête *« ...and the game is on ! »*. Faut dire qu'il est rentré un peu bizarre de la projo de **Tomb Raider 2**, le Cédric...

Les lames des héros

(THE SWORD + DUEL TO THE DEATH + LA DERNIÈRE CHEVALERIE + HAND OF DEATH)

LA NOUVELLE FOURNÉE HK VIDÉO PRÉSENTE SURTOUT L'AVANTAGE DE METTRE ENFIN À LA DISPOSITION DE TOUS LE PREMIER GRAND FILM DE JOHN WOO. POUR CE QUI EST DU RESTE, PETITE MISE AU POINT AU COIN DU FEU, EN COMPAGNIE DE NOTRE CHER YANNICK "ÇA M'ÉNERVE" DAHAN...

Ce mois-ci, chez HK, finies les comédies d'action à deux balles comme **Le Roi Singe** (on s'en rappellera, de celui-là !), et place à des monuments du film de sabre chinois (ou wu xia pian, parce que ça fait plus chic), qui ont marqué la fin définitive d'une forme de cinéma classique et l'avènement de ce que certains ont appelé « la nouvelle vague » hongkongaise (ce qui en dit long sur les archaïsmes de pensée de l'hexagone !), initiée par un certain Tsui Hark et son génial **Butterfly Murders** en 1979.

Ainsi sortent deux coffrets à la gloire de ceux qui ont un jour décidé de révolutionner un genre poussiéreux, avec la violence nécessaire à toute démarche subversive, mais aussi avec une déférence certaine pour ceux qui en furent les plus brillants fers de lance. Aussi **La Dernière chevalerie** (**Last Hurrah for Chivalry** en titre international) de John Woo, film de sabre dit crépusculaire qui fut tourné à l'époque où la « nouvelle vague » frémissait, peut-il être considéré comme un chant du cygne, un monument anthologique et terminal après lequel le wu xia pian ne sera plus tout à fait le même. John Woo, qui ne participait pas à proprement parler du mouvement réunissant Tsui hark, Patrick Tam ou Ann Hui, tombait en tout cas à point nommé pour marquer de son film cet instant charnière. Ancien assistant de Chang Cheh, il voulait rendre hommage à son maître en réalisant un film de sabre dans la tradition des grandes fresques de la Shaw Brothers, à une époque où le cinéma héroïque des studios tombait en désuétude. Amoureux des épopées sanglantes telles que le mythique **Boxer from Shantung**, John Woo qui, selon ses dires, souhaitait que **La Dernière chevalerie** retrouve une forme de flamboyance théâtrale tout en s'inspirant des films de samouraïs japonais (voir son interview proposée sur le second disque), réussit une œuvre à la fois respectueuse de celles de ses aînés comme totalement phagocytée par des obsessions personnelles qui, plus tard, feront sa renommée (fratrie quasi charnelle, honneur, duperie, salut dans la mort). Il n'est d'ailleurs pas évident de revoir ce parangon de mélancolie en faisant fi des œuvres suivantes de John Woo, tant **La Dernière chevalerie** semble d'ores et déjà contenir l'essentiel de sa vision anachronique du monde (certaines scènes seront reprises quasiment à l'identique dans **The Killer** ou **Le Syndicat du crime**). Bref, il s'agit là d'une œuvre essentielle, au master excellent, que HK édite dans un double DVD contenant, en bonus (tenez vous bien) **Hand of Death** (datant de 1976), troisième film de John Woo, célèbre pour les apparitions plus ou moins brèves de Samo Hung (par ailleurs chorégraphe des combats), Jackie Chan, Yuen Biao et John Woo lui-même (dans le rôle d'un lettré). Mais malgré quelques éléments thématiques chers au cinéaste, et la franche rigolade que suscite l'interprétation de Jackie Chan, il y a peu de choses à sauver dans cette grosse bouse martiale, si cheap qu'elle fait peine à voir.

Le deuxième coffret, pensé comme ceux de la Saga du Kung Fu (c'est-à-dire sans bonus), contient deux œuvres fondamentales de ladite « nouvelle vague », revisitant le wu xia pian à l'aune du rapport qu'il a toujours entretenu avec le film de sabre japonais (ou chambara, ça fait encore plus « tendance ») : **The Sword** de Patrick Tam (1980) et **Duel to the Death**, première réalisation monstrueuse du génial chorégraphe Ching Siu-Tung (par la suite considéré comme assistant servile de Tsui Hark), qui sortit en 1983, au même moment que **Zu** (mais sans se planter au box-office). Considéré par HK comme le manifeste esthétique de la « nouvelle vague », au même titre que **Butterfly Murders**, en raison des premières chorégraphies audacieuses de Ching Siu-Tung, d'un tournage en extérieurs (alors que les wu xia pian traditionnels étaient tournés en studio) et d'une thématique post-moderne, déconstruisant les codes du genre, **The Sword** nous apparaît avec le recul comme un film de sabre languissant, sentencieux, contemplatif (bref, chiant), parsemé ça et là de quelques fulgurances graphiques. On lui préférera de loin l'hallucinant **Duel to**

the Death, wu xia pian barbare mêlant les genres sans complexes, annonçant avec 10 ans d'avance, par une mise en scène défiant les lois de la gravité et un découpage épileptique, ce que deviendront les kung fu flicks célébrés de par le monde. Un film magistral qui se conclut par l'un des duels au sabre les plus référentiels et les plus ébouriffants jamais réalisés !

Comme dans tout domaine artistique, certaines icônes ont été, à un instant donné, décrétées fondatrices, puis muséifiées. Par qui ? Pourquoi ? Finalement, les questions importent peu. Il aura suffi d'une voix dans un océan d'ignorance pour que celle-ci devienne prophétique, puis incontestable. **The Sword** ou **Hand of Death** ont ainsi été imposés comme objets de culte inexpugnables. Ne croyez pas tout ce qu'on vous dit...

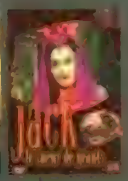
Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR: HK VIDEO. TRANSFERTS 1.85 & 2.35 (16/9). SON 5.1 (VF DE **LA DERNIÈRE CHEVALERIE**) ET 1.0 (VO DE TOUS LES AUTRES FILMS). SUPPLÉMENTS: PRÉSENTATION DES FILMS - FILMOGRAPHIES - BANDES ANNONCES - GALERIES (SUR LES DEUX COFFRETS) INTERVIEW - LE FILM **HAND OF DEATH** (SUR **LA DERNIÈRE CHEVALERIE**).

De l'ombre à la lumière

(LES DEUX TOURS + JACK LE TUEUR DE GÉANTS)

Les Deux tours partage un point commun avec **Jack le tueur de géants** (voir Film Décrypté du numéro 140) et toutes les œuvres comportant de l'animation en stop motion. C'est le genre de films qui n'hésite pas à convoquer un bestiaire fantastique extrêmement vaste. Peter Jackson marche ainsi sur les traces de ses illustres prédécesseurs, Ray Harryhausen en tête (qui, au passage, n'a pas signé les effets spéciaux de **Jack le tueur de géants**, comme on a tendance à le croire), et parvient à nous livrer des scènes à la résonance biblique et à la beauté absolument foudroyante. Là où le film de Nathan Juran nous offre quelques moments jubilatoires, comme cette scène de destruction où un monstre à l'aspect de satyre arrache la herse et défonce le pont-levis d'un château, Peter Jackson met en scène une armée d'Ents, hommes arbres colossaux qui noient les Orcs et leurs feux industriels dans un déluge de bruits et de fureur. Titanesque. De plus, le réalisateur attache autant d'importance à l'infiniment grand qu'à l'infiniment petit en n'oubliant jamais les enjeux émotionnels d'un tel récit et parvient à nous livrer une des créatures les plus fascinantes qu'ait engendré le cinéma fantastique : Gollum. À l'arrivée, cela donne le film que l'on connaît, un des plus grands longs-métrages de tous les temps, un joyau filmique de Dark Fantasy qui repousse même les frontières instaurées par **La Communauté de l'anneau**. À noter que les deux films sont présentés dans une très belle copie et que l'on a droit aux inévitables featurettes qui laissent apparaître une version longue des **Deux tours** dont les ajouts seront a priori aussi définitifs que ceux du premier film (on pourra notamment voir une scène de flashback réunissant Faramir et Boromir). Quant à la preview sur **Le Retour du Roi**, les images parlent d'elles-mêmes et l'on prie pour que le film soit comme Peter Jackson le souhaite, le meilleur de la trilogie.



David CHERUBAN

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : METROPOLITAN ET CINÉMALTA. TRANSFERTS 1.33 & 2.35 (4/3 ET 16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR **LES DEUX TOURS**) ET 1.0 (VO ET VF SUR **JACK LE TUEUR DE GÉANTS**). SUPPLÉMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRES - COURT-MÉTRAGE - BANDES ANNONCES - SPOTS TV - CLIP MUSICAL - FEATURETTES (SUR **LES DEUX TOURS**). TROIS DESSINS ANIMÉS - NOTULES - GALERIE PHOTO (SUR **JACK LE TUEUR DE GÉANTS**).

Au cœur de l'Amérique

LA BALADE SAUVAGE + LA COULEUR POURPRE + GANGS OF NEW YORK

Trois sorties conjointes sur le planning DVD, trois visions des États-Unis par trois réalisateurs américains au sommet de leur art. Procédons chronologiquement en commençant par **La Balade sauvage** de Terrence Malick, road movie sanglant et poétique se déroulant dans les années 50, qui flirte bien souvent avec le métaphysique et dont la photographie donne à voir parmi les paysages les plus inquiétants que les États-Unis puissent compter. Ayant inspiré le **True Romance** de Tarantino et Tony Scott, **La Balade sauvage** est un film qui se situe un peu hors du temps et entretient une impression de flottement et d'irréalité durant tout le métrage jusqu'au plan final, crépusculaire et éthéré. Le DVD nous offre exactement le même transfert que le Zone 1 et un seul petit documentaire en guise de suppléments, intéressant mais qui brille par l'absence du réalisateur. Après les étendues arides du Montana, place au Sud profond avec **La Couleur pourpre**, drame social bouleversant où Spielberg nous fait du Spielberg, le cheminement vers la lumière se poursuivant inexorablement malgré le sang et les larmes jusqu'à un final extraordinairement apaisant. Côté suppléments, la deuxième galette contient trois documentaires. Un making of, un doc sur la pré-production et l'adaptation du livre d'Alice Walker à l'écran et enfin celui traitant de la direction d'acteurs, peut être le plus intéressant, où le réalisateur et tous les comédiens parlent de leur travail sur le film. Pour terminer, **Gangs of New York**, ou la genèse d'une ville par Martin Scorsese, qui livre un film puissant, viscéral et donne une origine quasi mythologique à la métropole, en faisant s'affronter Amsterdam Jack l'immigré, fils du prêtre Vallon, et le « natif » Bill le Boucher, le bien nommé, qui contrôle toute la viande et la chair de la ville. Techniquement, l'image du DVD Z2 est correcte et le film tient sur un disque, contrairement au Zone 1 (deux galettes), mais perd au passage la piste DTS. En bonus, le commentaire audio de Martin Scorsese nous parle d'histoire, de la petite comme de la grande, mais aussi d'anthropologie, de religion, de mise en scène, de montage, de son attachement indéfectible à la ville de New York, de la difficulté de ramener Daniel Day Lewis sur le plateau (on doit sa présence au générique à Harvey Weinstein), de sa ressemblance physique frappante avec le vrai Bill et d'une foultitude d'autres choses qui rendent l'écoute de ce commentaire audio absolument impératif !

David DOURHAN

DVD ZONE 1 : ÉDITEURS : WARNER ET M6 VIDÉO. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF DE **GANGS OF NEW YORK**, VO DE **LA COULEUR POURPRE** ET **LA BALADE SAUVAGE**) 2.0 (VF DE **LA COULEUR POURPRE**) ET 1.0 (VF DE **LA BALADE SAUVAGE**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO (SUR **GANGS OF NEW YORK**) BANDES ANNONCES - DOCUMENTAIRES - MAKING OF - FEATURETTE - GALERIE PHOTOS (SUR **LA COULEUR POURPRE**) REPORTAGE (SUR **LA BALADE SAUVAGE**).

LA VÉRITÉ SUR CHARLIE

DE JONATHAN DEMME

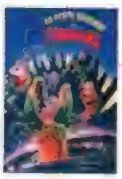
Depuis son oscarisation, Jonathan Demme a acquis une certaine aura qui lui permet de se lancer dans des sujets « respectables » : SIDA dans un **Philadelphia** dégoulinant de bonne conscience, ou esclavagisme dans **Beloved** (pas vu, mais Stéph me hurle qu'il s'agit d'un grand film). **La Vérité sur Charlie** le cantonne toujours dans ce statut, mais cette fois-ci de manière plus contextuelle (c'est un remake du **Charade** de Stanley Donen) que thématique. Refaire un grand classique hollywoodien en forme d'hommage à la Nouvelle Vague française relevait déjà du projet hybride et saugrenu, mais là où le film devient rapidement ennuyeux, c'est dans sa volonté de souligner ses intentions au stabilo : ainsi, on croise Agnès Varda, Anna Karina ou même Charles Aznavour (dans une séquence pompeusement surréaliste qui ne provoque que le rire), et surtout, Demme tente de conformer son savoir-faire au cinéma français le plus terne et le plus plat. Indéniablement, cet exotisme de salle de bain doit beaucoup mieux passer auprès d'un public non-français, bien que tout cela reste très embarrassant, voire impardonnable de la part du réalisateur. Bon, Steph, tu me le files le DVD de **Beloved** ou quoi ?

Arnaud BORDAS

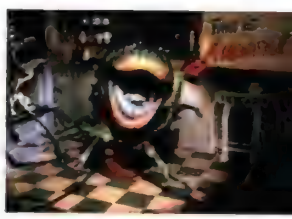
DVD ZONE 1 : ÉDITEUR : UNIVERSAL. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : AUCUN.

LA PETITE BOUTIQUE DES HORREURS

DE FRANK OZ



Osons le dire d'emblée : ce remake enterre sans problème la première version signée Roger Corman et pourtant sympathique au demeurant. Ici, les meilleurs forces comiques du SNL se retrouvent sous la caméra d'un Frank Oz (Yoda quoi !) plus inspiré que jamais. Ce dernier a donc décidé de transformer l'œuvre de Corman en comédie musicale, sur le modèle de son adaptation à Broadway, et multiplie les références à la culture black, notamment à travers la présence d'un chœur féminin à la Motown ainsi que la voix de la plante Audrey II, ici interprétée par Levi Stubbs, membre des Four Tops. Ce DVD reprend les grandes lignes du Zone 1, dispo depuis plus de trois ans, avec sous-titres en prime et prix modique à l'appui. Allez hop hop, on se précipite !

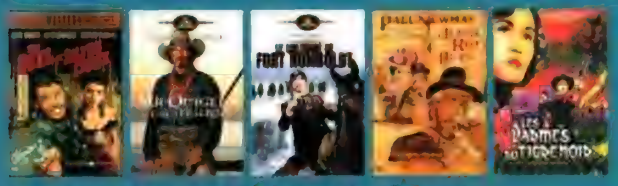


Stéphane MOÏSSAKIS II

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO) ET 2.0 (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO (EN VO UNIQUEMENT) - PISTE MUSICALE ISOLÉE - SCÈNES INÉDITES - DOCUMENTAIRE - SPOTS TV - BANDES ANNONCES.

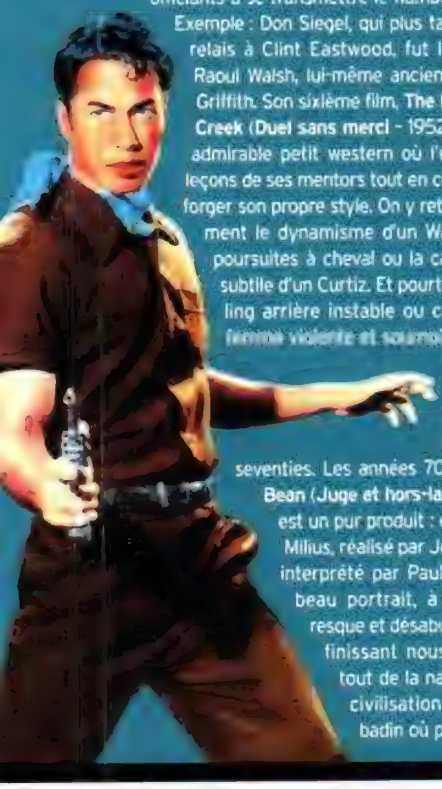
Le western en héritage

(THE DUEL AT SILVER CREEK + THE LIFE AND TIMES OF JUDGE ROY BEAN + LE SOLITAIRE DE FORT HUMBOLT + M. QUIGLEY L'AUSTRALIEN + LES LARMES DU TIGRE NOIR)



Le western peut se targuer d'avoir tranché les époques et les frontières avec une aisance certaine, poussant ses officiants à se transmettre le flambeau du genre. Exemple : Don Siegel, qui plus tard passera le relais à Clint Eastwood, fut l'assistant de Raoul Walsh, lui-même ancien assistant de Griffith. Son sixième film, **The Duel at Silver Creek (Duel sans merci** - 1952) est ainsi un admirable petit western où l'élève suit les leçons de ses mentors tout en commençant à forger son propre style. On y retrouve notamment le dynamisme d'un Walsh dans les poursuites à cheval ou la caractérisation subtile d'un Curtiz. Et pourtant, ce travelling arrière instable ou ce portrait de femme violente et solitaire annoncent déjà le Siegel néo-classique et nihiliste des seventies. Les années 70,... **Judge Roy Bean (Juge et hors-la-loi** - 1972) en est un pur produit : écrit par John Milius, réalisé par John Huston et interprété par Paul Newman, ce beau portrait, à la fois picaresque et désabusé, de l'Ouest finissant nous parle avant tout de la naissance d'une civilisation sur un ton badin où perce pourtant une émotion bien réelle (comme souvent chez Huston). À noter : cet impact de balle énorme dans le dos de Stacy Keach à travers lequel on voit le paysage, une idée visuelle dingue que l'on retrouvera dans le magnifique **Mort ou vif** de Sam Raimi. On peut passer sur **Le Solitaire de Fort Humbolt**, sympathique western ferroviaire où Bronson joue les redresseurs de torts mystérieux sans oublier de bronsonniser de temps à autre (*« La loi, c'est moi ! »*), ainsi que sur le non moins sympathique **M. Quigley** de Simon Wincer (**Sauvez Willy, Harley Davidson et l'homme aux santiags**, bref l'idole de Moïssakis !), avec Tom Selleck en justicier du bush australien et un joli clin d'œil à **Zoulou** dans le climax final. **Les Larmes du tigre noir**, sommet du western kitch thaïlandais, paye lui aussi son tribut à ses aînés, puisqu'à travers une bluette esthétisante, le réalisateur utilise le genre pour retrouver l'identité du cinéma thaï classique, tout en modernisant son propos par des explosions de violence et des mouvements de caméra déjantés. La preuve que ce sont les genres les plus codifiés qui permettent les innovations les plus folles.

Arnaud BORDAS



DVD ZONE 2 ÉDITEURS : MGM ET FPE. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VOST UNIQUEMENT, SUR **LES LARMES DU TIGRE NOIR**) ET 2.0 (VO ET VF DE **MR QUIGLEY L'AUSTRALIEN** ET **LE SOLITAIRE DE FORT HUMBOLT**). SUPPLÉMENTS (VOST) : MAKING-OF - FEATURETTE - INTERVIEW (SUR **LES LARMES DU TIGRE NOIR**) BANDES ANNONCES (SUR LES TROIS).

DVD ZONE 1 ÉDITEURS : WARNER ET UNIVERSAL. TRANSFERTS 1.33 ET 1.85 (4/3 ET 16/9). SON 2.0 (VOST SEULEMENT). SUPPLÉMENTS : BANDES ANNONCES.

BROCÉLIANDE

DE DOUG HEADLINE

Nouvelle incursion française dans le cinéma fantastique, **Brocéliande** peine à tenir toutes ses promesses. Hésitant entre plusieurs genres, notamment le giallo et le survival, le film perd progressivement sa cohérence formelle jusqu'à devenir une succession de scènes décousues aux influences diverses. C'est d'autant plus dommage que Doug Headline et son équipe parviennent à nous livrer une créature terrifiante avec la représentation du Morrigan, avatar d'une Déesse de la guerre celte, dont l'approche esthétique nous amène sur les terres de la Dark Fantasy (on pense notamment à l'illustrateur Brom). Créature malheureusement tournée en ridicule à la fin, lors d'un combat incompréhensible qui l'oppose aux héroïnes du film. Quoi qu'il en soit, on est curieux de voir ce qu'Headline serait capable de faire s'il officiait sur un film d'Heroic Fantasy tant les clins d'œil à ce genre sont nombreux et réussis. Côté technique, le son et l'image sont impeccables. Au niveau des suppléments, on a le droit essentiellement à un making of d'une heure, une galerie de storyboards et une scène coupée, se déroulant dans le passé qui devait servir de prélude au film. Sans attendre une édition de l'acabit de celle du **Pacte des loups**, on aurait quand même aimé un commentaire audio du réalisateur ainsi que les dessins de production de Matthieu Lauffray, auteur des superbes esquisses du carnet de voyages de Grégoire de Fronsac.

David DOUKHAN

DVD ZONE 2 DVD ZONE 2, ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1. SUPPLÉMENTS : MAKING OF VERSION COURTE ET LONGUE - STORYBOARDS - SCÈNE COUPÉE - BANDES ANNONCES - FILMOGRAPHIES.

SPÉCIAL GROS LOURDAUDS : On commence fort avec la sortie du fameux **Taxi 3** (FPE), l'actioner top classe bien de chez nous et qui se paye un cameo de Sly Stallone et surtout le luxe de se passer d'un scénar. On baissera le regard de honte lors des non moins fameuses répliques telles que *« Même pas en rêve, cousin ! »* ou encore *« Freine, je vais gerber ! »* (c'est un peu le *« Yippi Kay-Yee »* de la saga quoi...). Le meilleur bonus de ce DVD reste encore la bande-annonce de **Haute tension**. On continue avec **Mafia Blues 2 : La Rechute** (Warner) d'Harold Ramis. Là aussi, c'est du grand art et c'est d'autant plus navrant pour ceux qui ont été élevés au SNL et aux excellentes comédies telles qu'**Un jour sans fin** et **Multiplicity**. Une forme dégueulasse, une pénurie de gags et un trio Ramis/DeNiro/Crystal qui se la joue plus trop. Ça doit être l'âge... Le parcours du combattant se poursuit avec **The Extremists** (M6 Vidéo) qui, au contraire, cherche avant tout à faire plaisir à vos restes d'acnée. Du jeunisme en veux-tu, en voilà, du sport extrême et un scénar mal branlé achèvent le pourtant surdoué Christian Duguay qui, quand il ne torche pas ses plans, se fait émasculer par un montage portnawakesque. Triste. On passe tranquillement sur **Firestorm** (FPE), un actioner pouilleux avec le boulaire Howie Long (**Broken Arrow**) en quise de pompier prêt à marraver un tueur en série pyromane et sûrement un peu gogol (faut au moins ça pour se faire chopper par l'autre intello, là...) pour terminer sur **Dérapages incontrôlés** (Paramount). Ce dernier se verrait bien comme un **Die Hard 3** social, avec mouvements de caméra bordéliques genre « c'est le chaos, tu vois » (genre « t'as rien compris à McT » surtout), dans lequel la vie d'un pauvre black qui cherche à bien faire est ruinée par un bon gros WASP égocentrique. Et vas-y que je te défonce le crâne en te donnant des leçons ! Schumacher et Singleton n'auraient pas fait mieux...

UN PEU MIEUX QUAND MÊME : On commence par **Flesh & Bone** (Paramount), second film du scénariste attitré de la saga **Harry Potter**. Il s'agit ici d'un thriller au tempo lent et contemplatif qui relate la vengeance d'une petite fille dont la famille a été massacrée par James Caan (enfin, son perso quoi...). Devenue grande, elle devient Meg Ryan et se sert de Dennis Quaid, le fils de Caan dans le film, pour accomplir la loi du talion. De bonne facture et respectable. On continue avec **Le Mans**, véhicule pour Steve McQueen qui, à vrai dire, ne vaut que pour le charisme de la star. Au-delà, ce n'est qu'un film de courses poussif qui se donne des allures de documentaire (le film a été tourné la même année que **French Connection**). Notons tout de même la présence de cette vieille trogne de Luc Merenda, flingueur de renom dans une multitude de polars ritals et bourreau des cœurs dans ***Châteauvallon***. On a la culture qu'on peut... On termine par **Lune rouge**, second film du chef op' John Bailey (**Dans la ligne de mire, Un jour sans fin, Pour l'amour du jeu**). L'avantage des films de chef op', c'est qu'ils sont généralement bien photographiés (sauf chez Jan DeBont, bien sûr...) et ici, le plaisir est doublé par un casting peuplé de bons acteurs tels que Ed Harris, Benicio Del Toro, Charles Dance et bien sûr, l'envoûtante Madeleine Stowe, au sommet de sa beauté limpide. Pour le reste, c'est quand même un thriller pour papa dont les qualités précitées permettent néanmoins une vision (une seule hein, au-delà ce serait pervers) agréable.

Délit d'influences (FNAC IMPORT)

(BATTLE CRY + SALOME + OBJECTIVE BURMA + GAMERA III + BEN HUR)

Inventer du neuf en autopsiant l'ancien est sans doute la vraie constante du cinéma. La sortie de nombreux DVD Zone 1, contenant pour beaucoup des œuvres symptomatiques (et/ou fondatrices) de ce remodelage incessant, est là pour nous prouver que la plupart des œuvres dont nous ne cessons aujourd'hui de clamer l'importance sont bel et bien le fruit d'une connaissance érudite et passionnée des origines et de l'histoire du cinéma. Prenons l'hallucinant **Ben-Hur** de Fred Niblo (1925 quand même), dispo au Japon et dont Rafik, à l'époque des **Deux tours**, ne cessait de souligner la portée. Il est édifiant de voir à quel point Peter Jackson, dans un souci presque intime de toucher à la magie du cinéma muet, dont la pureté tenait à sa puissance d'évocation immédiate, s'en est inspiré. Un cinéma de l'émerveillement instantané, où l'artifice sert une croyance absolue en l'image, et non la volonté, récurrente aujourd'hui, de la démystifier. **Ben-Hur** nous permet non seulement de réaliser la folie furieuse que représentaient certaines productions de l'époque (la scène des chars !), l'influence que le film a eu sur un autre **Ben-Hur** célèbre et plagieur, mais surtout combien l'inventivité d'artisans prêts à tout pour donner à leur cinéma une « réalité » presque tangible, a imprégné des auteurs désormais populaires, et bêtement vilipendés pour leur utilisation dite « outrancière » des effets spéciaux. Une autre preuve du rapport encyclopédique que Jackson entretient avec le cinéma tient dans **Salomé** de Charles Bryant (1923), dont la production (mégalo) a, plus que le film lui-même, donné à Costa Botes l'idée du faux docu **Forgotten Silver**, dans lequel un pionnier du cinéma, amoureux de son actrice (comme Charles Bryant), essaie de tourner sa version de Salomé (mise en scène, avec bien plus de classe, par Jackson).

Deux films de Raoul Walsh, **Objective Burma** (1945) et **Battle Cry** (1954), œuvres de propagande comme il y en eut pléthore pendant la Seconde Guerre Mondiale et celle de Corée, peuvent eux aussi se targuer d'avoir marqué nos contemporains. Le premier, mettant en scène Errol Flynn, a influencé (euphémisme !) les frères Thomas et Shane Black sur l'écriture de **Predator**. De l'attaque d'un village en pleine jungle à un rapatriement raté en passant par l'éradication progressive de tout un bataillon par des Japonais aussi barbares et invisibles qu'un alien rasta, Predator doit toute sa structure narrative au film de Walsh, sans compter quelques notions avant-gardistes de montage et de cadrage que McTiernan n'aura pas oublié (même Silvestri revisite certains thèmes du score de Franz Waxman !). En ce qui concerne l'insupportable mais faussement naïf **Battle Cry**, symptomatique du cynisme propre à tous ces grands réals déçus par ce que le maccarthysme a révélé de la vraie nature des studios, il correspond exactement à ce que Verhoeven parodiait dans **Starship Troopers**, balançant de grosses bestioles hardcore à la face de cette Amérique bien-pensante que Walsh dépeignait servilement, une tronçonneuse planquée dans le dos !

Enfin, **Revenge of Iris** (1998), troisième volet jouissif de la saga **Gamera**, sert ici de contre-exemple. Les influences ne sont ainsi pas toujours où on les imagine, et la sortie simultanée du film de Kaneko et du **Godzilla** d'Emmerich prouve, étrangement, qu'une interdépendance existe entre deux cinémas a priori antagonistes, chacun ayant des éléments apparemment pompés sur l'autre. L'intro de **Gamera** d'un côté, les scènes de destruction de **Godzilla** de l'autre : mêmes angles, mêmes systèmes narratifs. Qui a influencé l'autre ?

Yannick DAHAN

DVD ZONE 1 ÉDITEURS : WARNER, IMAGE, ADV FILMS. TRANSFERT 1.33 ET 2.35 (4/3 ET 16/9). SON 5.1 (VOST DE **BATTLE CRY** ET DE **GAMERA III**, ANGLAIS DE **GAMERA III**) 5.0 (VO DE **SALOMÉ**) 1.0 (VOST DE **OBJECTIVE BURMA**). SUPPLÉMENTS : BANDE ANNONCE - DEUX COURTS (SUR **OBJECTIVE BURMA**) LE FILM **LOT IN SODOM** (SUR **SALOMÉ**) COMMENTAIRE DE GAMERA (III) - INTERVIEW - BANDE ANNONCE - MAKING OF - OUTTAKES (SUR **GAMERA III**).

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : IVC. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VO NON ST). SUPPLÉMENT : PRÉSENTATION DU FILM (EN JAPONAIS !).

INFESTED

DE JOSH OLSON

Réunis par le suicide de l'un des leurs, un groupe d'amis en profite pour faire le point dans une maison isolée, le temps d'un week-end. Triangle amoureux, jalousie et blagues de potaches sont donc au programme d'**Infested** qui, dans sa première demi-heure, ressemble à un hypothétique épisode de ***Friends*** sans les vannes de Chandler. Mais une fois ces douloureuses scènes d'expositions passées, le film bifurque vers le « zombie movie » gore et fun, avec l'attaque du groupe par un essaim de mouches ayant le pouvoir d'utiliser et de contrôler le corps humain. Rapidement encerclés, nos amis n'ont plus d'autre choix que de sortir les tapettes du placard et s'apprêter à passer une longue nuit blanche. Même s'il ne restera pas dans les annales du direct-to-video, **Infested** est avant tout une belle histoire où le gratin de la série Z américaine, de Charles Block (producteur) à Vincent J. Gastini (maquilleur) en passant par Mike Mendez (réalisateur du **Couvent**), s'est mis en quatre pour faire aboutir le projet, originellement prévu pour un tournage en DV et un budget 100 fois inférieur. Seul petit bémol, la synthèse dégueulasse concoctée par la société Max Ink Café, sûrement trop occupée sur **Jeepers Creepers 2** et la trilogie de Peter Jackson. Mais Josh Olson n'a pas à s'en faire. Il vient de vendre un scénario à Gale Anne Hurd et ne devrait pas tarder à embrayer sur **Infested 2** avec un budget dix fois plus conséquent.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2002. RÉAL. : JOSH OLSON. INT. : ZACH GALLIGAN, AMY JO JOHNSON, ROBER DUNCAN MCNEIL... TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). DIST. : GCT.

DEEP FREEZE

DE JOHN CARL BUECHLER

- Alors John, c'est quoi ton nouveau film ?
- Et bien, j'ai décidé de dépoussiérer un petit nanar obscur de Carpenter, **The Thing** je crois que ça s'appelait. Moi, ça s'appelle **Deep Freeze** et c'est la même histoire mais en mieux. J'ai viré le casting de vieux et l'ai remplacé par plein de jeunes trop cools. Quant à Kurt Russell ? Pffff, il est naze, ce mec. Moi, j'ai pris Goetz Otto. Il m'a tellement fait rire dans **Ma femme s'appelle Maurice** de mon ami Jean-Marie Poiré, ami qui m'a d'ailleurs appris le montage. Pour le monstre ? Fini le truc ridicule de Rob Bottin. Ici, nos héros doivent se battre contre un gros crabe en plastique hyper réaliste. Carpenter a eu tellement honte en voyant mon film qu'il n'ose plus sortir de chez lui depuis. Pour lui rendre un petit hommage, à ce has been, je lui ai repiqué tous ses plans extérieurs de la base. C'était bien la seule chose de correctement cadré dans son navet. Oh et puis si vous n'êtes pas content, vous pouvez toujours vous remater **vendredi 13 chapitre 7** hein...

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2002. RÉAL. : JOHN CARL BUECHLER. INT. : GOETZ OTTO, DAVID MILLBERN, ALEXANDRA KAMP... TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VO) ET 5.1 (VF). SUPPLÉMENTS : FILMOGRAPHIE - BANDE ANNONCE. DIST. : IMATIM.

MANIAC COP 1 et 2

DE WILLIAM LUSTIG

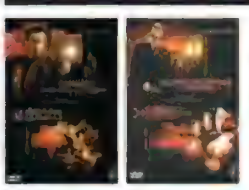
Pour posséder le premier **Maniac Cop** dans sa collection, il fallait jusque-là se tourner vers un vieux Zone 1 sans sous-titres et non commutable en 16/9ème datant de 1998, mais proposant néanmoins un commentaire audio en guise de supplément. Il était donc temps de se pencher sur la question et c'est un éditeur français qui s'y colle, s'occupant au passage de la mémorable suite orienté comic-book. Cocorico ? Pas vraiment en fait, puisque cette édition double ne propose pas les deux monuments B du père Lustig sous leur meilleur jour. D'une part, la teneur en suppléments est plutôt mince, même s'il fait bon voir des interviews de Larry Cohen (créateur du concept) et du réalisateur. Problème : celles-ci ne sont pas montées, donc assez désagréables à mater. Ensuite, et surtout, les films ne sont pas forcément proposés dans des copies magnifiques (même si elles n'atteignent pas la pourriture proposé sur l'édition d'**Assaut**, dispo chez le même éditeur si vous aimez vous faire du mal) et ne sont pas disponibles au format !!! Exit le 1.85 aux cadres burnés, exit la somptueuse photo illustrant la déliquescence urbaine, exit les bouts de mâchoire de Robert Z'Dar (ben oui, elles bouffent tout le cadre !!!). Seule attraction éventuelle, le prix modique (environ 20 euros pour deux films) et surtout le second film, qui n'est pas disponible ailleurs en DVD. Est-ce que ça vaut vraiment le coup de ne pas attendre d'éventuelles éditions spéciales en Zone 1 ?

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : EDITO. TRANSFERTS 1.33 (4/3). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : BANDES ANNONCES - INTERVIEWS - BIOGRAPHIES - FILMOGRAPHIES.

Introuvables Fukasaku

(GUERRE DES GANGS À OKINAWA + OKITA LE POURFENDEUR + COMBAT SANS CODE D'HONNEUR + LE CIMETIÈRE DE LA MORALE)



Bon, crions le haut et fort : Wildside est la meilleure chose qui soit arrivée à l'édition DVD depuis un sacré bail ! Après la sortie, entre autres, de **Force of Evil** d'Abraham Polonski (paye ton chef d'œuvre !), l'occasion nous est enfin offerte de découvrir ou redécouvrir quatre des meilleurs « Yakusas Eigas » de Kinji Fukasaku. Considéré Outre Atlantique comme le croisement entre un Scorsese et un Peckinpah, Kinji Fukasaku nous présente les Yakusas d'une manière extrêmement réaliste et brutale, rompant ainsi avec la tradition des gangsters romantiques, initiée dans les années 60 par des réalisateurs comme Seijun Suzuki (**Le Vagabond de Tokyo, La Marque du tueur**) ou Yasuharu Hasebe (**Black Tight Killers**). La violence dont font preuve les gangsters dépeints par Fukasaku n'est donc jamais libératrice et devient rapidement d'une réciprocité sanglante, que ce soit dans **Guerre des gangs à Okinawa** (où certaines règles de conduite sont encore malgré tout observées) ou dans **Le Cimetière de la morale**, douloureux monument de nihilisme. La mise en scène du maître, pulsionnelle à l'extrême, est d'ailleurs en complète adéquation avec le milieu qu'elle dépeint : nerveuse, brutale, utilisant beaucoup la caméra à l'épaule, le décadrage qui donne parfois l'impression que les personnages sont déjà en train de chuter et beaucoup de zooms violents, jamais cartoonesques, qui instillent une tension incroyable chez le spectateur. En contraste, les plans fixes privilégient les moments intimistes et bouleversent par le nombre de choses qu'ils parviennent à faire passer (Okita et sa femme, allongés dos à dos et filmés en plongée, Ishikawa et sa copine, défoncés à l'héroïne, séparés par un mur d'un homme qui prie sans les voir). Côté suppléments, on a droit principalement à deux livrets de 12 pages (un dans chacun des coffrets) signés Denis Brusseaux et Fabrice Arduini, qui présentent le réalisateur et sa filmographie de manière claire et érudite ainsi qu'une interview de Quentin Tarantino lui-même. Le cinévore nous livre avec son enthousiasme coutumier la passion immense qu'il voue à la filmographie de Fukasaku, à qui un hommage vibrant mais malheureusement posthume, devrait être rendu dans son prochain film : **Kill Bill**.

David DOUKHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : WILD SIDE. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 1.0 (VOST UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS (VOST) : PORTRAIT - PRÉSENTATION - GALERIE PHOTOS - BANDES ANNONCES - FILMOGRAPHIES.

Adam Sandler, le clown énervé

(LES AVENTURES DE M. DEEDS + PUNCH DRUNK LOVE)

Aux USA, Adam Sandler est une méga-star. En France, il est considéré au mieux comme un parfait inconnu, au pire comme un neuneu adepte du pipi-caca et de l'humour golmon. Souvent auteur ou du moins superviseur de ses scripts, ce dernier s'est pourtant créé une batterie de personnages aux névroses récurrentes (soit parfait débile, soit ado attardé branleur et gueulard) et bien qu'il ne soit pas à l'origine des deux projets qui nous concernent ici, il y appose sa patte sans problèmes (la marque d'une forte personnalité, non ?). Le premier est un remake de **M. Deeds Goes to Town** forcément moins avouable que le classique de Frank Capra et pourtant non dénué d'un certain charme. Le second est clairement un film de Paul Thomas Anderson, l'auteur prétentieux et pourtant bourré de talent de **Boogie Nights** et **Magnolia**. Dans les deux cas, Sandler ressort son numéro de clown énervé, distributeur de mandales, assez délicieux. Et si **Punch Drunk Love** est forcément plus intéressant que **Les Aventures de M. Deeds**, cela ne veut pas dire qu'il est automatiquement plus réussi, notamment à cause des crispants maniérismes visuels et sonores de P.T. Anderson. Néanmoins, ce dernier ne triture pas vraiment l'image de notre pantin rigolard, il joue bien plus avec. Au point de lui offrir une crédibilité ? On aurait aimé oui, mais pour la critique, cela ne semble toujours pas le cas. Préjugé, quand tu nous tiens...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : GCT. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - MAKING OF - BÊTISIER - CLIP MUSICAL - FILMOGRAPHIES (SUR **M. DEEDS**) TEASERS INTERNET - SPOT PUB - ART GRAPHIQUE (SUR **PUNCH DRUNK LOVE**) SCÈNES SUPPLÉMENTAIRES - DOCUMENTAIRES - BANDES ANNONCES (SUR LES DEUX).

MAD DVD

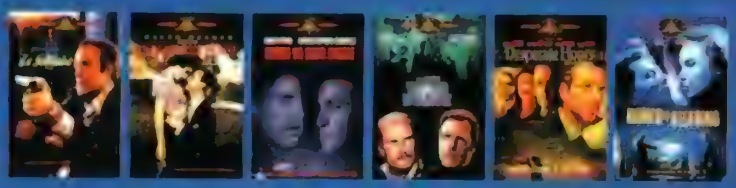
Noirs et blancs

(GÉNÉRATION SACRIFIÉE + PLONGÉE EN EAUX TROUBLES + ALI G IN DA HOUSE + 8 MILE)

On le sait aujourd'hui, la percée du cinéma black du début des années 90 ne fut qu'un faux espoir dont peu de cinéastes majeurs auront émergé. Parmi eux (et c'est peut-être les seuls qui viennent en tête), les frangins Hughes, dont le second chef d'œuvre, **Dead Presidents**, vient de ressortir dans une édition minimaliste, mais en 16/9ème, VOST, sur une seule face et uncut, ce qui n'était pas le cas de la précédente. Pour dix euros, ce n'est plus une affaire, c'est une obligation d'achat ! Honteusement distribué en direct-to-video chez nous en 1997 sous le titre débile de **Génération sacrifiée**, ce film relate la réinsertion de quelques hommes noirs au retour de la guerre du Viêt-Nam. Tour à tour chronique, film de guerre, constat social et pur film d'action d'une rare violence, **Dead Presidents** s'impose probablement comme LE film black des années 90 (avec son grand frère **Menace II Society**, des mêmes auteurs) et, scandaleusement, il est présenté ici sans aucun supplément. Le récent **Plongée en eaux troubles** de John Luessenhop (**Lockdown** en VO) aurait pu en être la suite directe (to video aussi d'ailleurs) puisqu'il conte l'histoire d'un trio d'amis qui, de nos jours, atterrissent en taule, direct en QHS. Mais même si l'intention de livrer un constat dur sur l'espérance de vie d'un black dans la société WASP est prégnante, on retient surtout que le film joue sur les conventions du film de prison sans jamais vraiment parvenir à se dépêtrer des clichés les plus embarrassants, de plus lourdement handicapés par un happy end malvenu. Intéressant mais raté, ce **Lockdown** révèle, comme bien d'autres avant lui, que le cinéma black a vraiment besoin de s'affirmer de plus belle pour ressusciter sur nos écrans, si tant est que les décideurs lui en laisse l'occasion. Car en effet, si les ramifications mêmes de

L'essence du polar

(LE SOLITAIRE + COMME UN CHIEN ENRAGÉ + DESPERATE HOURS + ROMEO IS BLEEDING + TUEUR D'ÉLITE + EN QUATRIÈME VITESSE)



MGM nous gratifie de nouveau d'une opération spéciale, contenant de nombreux polars aussi iconoclastes qu'essentiels. Si les DVD ne proposent hélas aucun bonus, il reste des films magnifiques et/ou totalement tarés, qui revisitent chacun à leur manière le film noir ou le polar classique. Tout d'abord, l'aîné du groupe, le mythique **En quatrième vitesse** de Robert Aldrich (1955), adaptation d'une aventure de Mike Hammer par Mickey Spillane. Un polar nihiliste et nerveux qui glisse progressivement vers la réflexion philosophique, tendance fantastique dantesque, puisque l'enjeu du récit, ignoré des personnages (tous codés mais traités avec une radicalité étonnante pour l'époque) n'est autre que la Boîte de Pandore. Fondamental, **En quatrième vitesse** l'est à plus d'un titre, puisque tant son personnage de détective limite facho que sa mise en scène sèche et concise, qui ne recherche qu'une forme de viscéralité, auront inspiré une grande partie des polars hardcore des décennies suivantes. La preuve avec le personnage qu'incarne James Caan dans **Tueur d'élite** (1975), un Peckinpah mineur, qui ne cesse de nous rappeler, à coups de dialogues salaces, que nous sommes en pleine révolution sexuelle, mais qui offre des scènes d'action pour le moins avant-gardistes. Bourru, animé d'une « fuck you attitude » permanente, ce personnage charismatique incarné par Caan se dévoilera, en revanche, de façon plus émouvante et nuancée, dans **Le Solitaire** (1981) premier film de Michael Mann, produit par un Bruckheimer à l'époque inspiré. Film de gangsters magnifique, qui transcende le genre tant par un découpage pour l'époque audacieux que par une mise en scène toute entière au service de personnages complexes (le rendez-vous forcé entre Caan et sa future épouse est une des scènes les plus touchantes que le genre ait jamais connu), **Le Solitaire**

ce cinéma sont aujourd'hui prises par dessus la jambe par la plupart des « players » à la tête du cinéma américain, la culture afro-américaine, ou du moins son vernis le plus identifiable, continue de fasciner le public. Témoins, les films **Ali G In Da House** et **8 Mile**, qui en jouent avec une désinvolture presque insolente. Le premier tourne certes en dérision le désir beauf du blancos qui se verrait bien noir, donc cool, gangster et doté d'un gros kiki (en gros quoi...), tandis que le second se prend malheureusement plus au sérieux. On ne doute pas de la sincérité d'Eminem, qui romance ici ses débuts difficiles, mais on retient surtout le consensus mou de l'affaire. Pas vraiment urbain, pas vraiment dur et pas vraiment réaliste comme il le voudrait, ce **8 Mile** hautement plébiscité relate la victoire du blancos sur le terrain présupposé de la black attitude. Plus bêtement utopique (comme si la couleur d'un homme, encore de nos jours, ne comptait pas vraiment) que raciste, **8 Mile** ne fait pas vraiment avancer le schmilblick. Sur le DVD de **La Couleur pourpre**, Whoopi Goldberg annonce que la haine critique vis-à-vis du film de Spielberg a retardé d'au moins cinq ans l'acceptation totale de la communauté black à Hollywood. À croire que depuis 1985, la date limite a largement été dépassée par omission.

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : BUENA VISTA, GCT, STUDIO CANAL & UNIVERSAL. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF DE 8 MILE). SUPPLÉMENTS (VOST) : MAKING OF - BANDES ANNONCES (SUR **ALI G** ET **8 MILE**) COMMENTAIRE AUDIO - SCÈNES COUPÉES - LEXIQUE - GALERIE PHOTOS (SUR **ALI G**) INTERVIEWS - FEATURETTE - CLIP MUSICAL (SUR **8 MILE**).

est aussi le seul film de cette collection à souffrir d'un master vraiment pourri ! Les trois derniers polars proposés, **Comme un chien enragé** de James Foley (1986), **Romeo is Bleeding** de Peter Medak (1993) et le grand **Desperate Hours** de Cimino (remake d'un petit Wyler de 1955 avec Bogart), sont quant à eux essentiellement post-modernes et revisitent chacun le film noir à des fins radicalement différentes. Foley s'approprie le cadre et la logique du trio infernal pour y construire un drame psychologique, (trop) lent et désespéré, qui vire à la tragédie. Medak joue la carte d'une mise en scène et d'un scénar malin, reprenant absolument tous les codes du film noir (jusqu'à la voix off, recherchant à outrance la complicité d'un spectateur que l'on brosse dans le sens du poil) pour les repousser dans leurs ultimes retranchements (la vamp y devient donc, logiquement, une sorte de Terminatrix nymphomane !), nous offrant quelques belles scènes de grand guignol ! Quant à **Desperate Hours**, sans doute le « film d'intrus » le plus sous-estimé mais aussi le plus brillant de cette collection, il se pare des oripeaux du film noir classique, pour redéfinir une des thématiques essentiels du western : le rapport entre l'identité américaine et son espace...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (4/3 ET 16/9). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDES ANNONCES.

DAREDEVIL

DE MARK STEVEN JOHNSON

Un bon film n'assure pas forcément une édition intéressante au niveau des suppléments, on se rappellera du cas **Spider-Man** fortement orienté kids. L'inverse est tout aussi vrai et se vérifie ce mois-ci avec la sortie de **Daredevil**, à la fois disponible en édition simple et en édition collector. La purge de Mark Steven Johnson s'offre ainsi une conduite à travers sa valeur ajoutée. Ce n'est pas la première contradiction de ce film qui se voudrait sombre et qui cumule les couleurs flashy à la **Batman & Robin**, qui s'imagine désespérément romantique en mêlant ses deux amoureux à un concours de bites, qui se prétend violent tout en respectant les codes frileux du PG-13 et en nous collant un sidekick crétin prétendument méchant. Passons sur le commentaire audio du réalisateur, qui dévoile des intentions qui ne touchent pas l'écran, et concentrons-nous sur le documentaire qui semble relater la genèse du projet de manière honnête en précisant d'emblée l'énorme difficulté avec laquelle le film s'est monté. Étonnant. Composé à la

manière de l'édition de **Spider-Man**, le DVD de **Daredevil** propose également une section comics qui contient un docu dans lequel plusieurs noms connus viennent s'épancher sur leur art. On y croise même le généralement peu loquace Frank Miller : un bonheur ! Notons qu'un Director's Cut probablement Unrated est néanmoins prévu pour l'année prochaine, pour ceux qui préfèrent attendre de voir le film dans sa version d'origine, rallongée d'une bonne demi-heure. On leur souhaite bien du courage.

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - MULTI-ANGLES - DOCUMENTAIRES - CLIPS MUSICAUX - GALERIE PHOTOS - BANDES ANNONCES.

INTERVIEW GARY FOSTER, PRODUCTEUR DE **DAREDEVIL**

En tant que producteur du film et du DVD, est-ce que vous êtes parvenu à mettre tout le contenu que vous souhaitiez ?

Mark Steven Johnson aime beaucoup le support, il a voulu montrer comment le film s'est fait et c'est pourquoi une équipe a suivi les étapes de production jour après jour. Pour les documentaires du deuxième DVD, il s'est assuré de la participation des créateurs qu'ils désiraient avoir dans les documentaires sur les comics. On voulait un contenu plus important que le contenu moyen d'un DVD. Concernant le director's cut, nous y travaillons actuellement, mais il n'est pas question de le sortir à une date trop proche du premier DVD. Probablement l'année prochaine. On aurait préféré sortir le director's cut sur ce DVD mais on avait pas assez de place. On aurait été obligé de prélever sur les suppléments, et ce n'était pas envisageable. Ce sera une sorte de **Daredevil 1.5** et il y aura des passages plus durs que dans la version montrée en salles.

Un des documentaires commence par les problèmes survenus durant l'adaptation de* Daredevil. *C'est plutôt inhabituel dans le contexte du tout promo...

Daredevil n'est pas aussi connu que Batman ou Spider-Man. Le projet a été plus difficile à monter. On voulait introduire le personnage, montrer la passion qui animait Mark et Ben Affleck. Faire comprendre que Daredevil ne vole pas, que c'est un homme aveugle de surcroît. On a eu beaucoup de discussions afin de ne pas trahir l'esprit du comics, pour que les fans puissent le reconnaître. On s'est donc appliqué à raconter toutes la genèse du projet. **Daredevil** a commencé à être développé 3 ans avant notre arrivée. Mark a mis 7 ans pour écrire le film et parvenir à le réaliser. À l'époque, Marvel avait un management différent, une philosophie différente. Il nous semblait important de parler de tout cela.

Les menus du DVD de* Daredevil *sont malgré tout un peu cheap, surtout ceux avec la vision radar. Disons que ça fait un peu DV amélioré avec des SFX...

Oui, je comprends ce que vous voulez dire. Le fait qu'on soit obligé d'attendre de presser sur un menu pour savoir où on va aller. Ça rend la navigation parfois difficile. Fox a dépensé beaucoup d'argent cela dit, pour que le rendu des menus soit unique et ils ont fait du mieux qu'ils on pu. On tâchera d'améliorer ça avec le 1.5, mais au-delà, je ne vois pas ce qu'on pouvait rajouter...

Guillermo Del Toro annonce déjà que son* Hellboy *sera disponible en édition 3 DVD, avec des suppléments complètement inédits.

Peut-être qu'on pourra dans quelque temps faire des éditions 3 DVD sur une base régulière et qu'on pourra mettre plus de suppléments. Cela dit, nous avons vraiment rempli les DVD autant que possible pour **Daredevil**.

Propos recueillis par Stéphane MOÏSSAKIS
et traduits par David Doukhan

MAD DVD

LA VIERGE DE NUREMBERG

D'ANTONIO MARGHERITI

UN FILM D'ÉPOUVANTE GOTHIQUE ITALIEN INITIÉ PAR LE SUCCÈS DES PRODUCTIONS HAMMER, DONT L'UNE DES STARS, CHRISTOPHER LEE, VIENT ICI INTERPRÉTER UN ANCIEN SS GARDIEN D'UN MUSÉE DES HORREURS. ÉREINTÉ PAR SON DÉFUNT RÉALISATEUR, UNE ŒUVRETTE QUI RESPIRE LA NOSTALGIE D'UNE ÉPOQUE RÉVOLUE.

Début des sixties. En Grande-Bretagne, la firme Hammer prospère sur le terreau du fantastique gothique, avec principalement des **Frankenstein** et des **Dracula** interprétés par Christopher Lee et Peter Cushing. Aux États-Unis, Roger Corman leur emboîte le pas et prospère lui aussi sur le même créneau, par l'intermédiaire d'adaptations très libres d'Edgar Poe. L'Italie, toujours bonne suiveuse, se jette à son tour dans la mêlée et, dans un premier temps, livre **Le Masque du démon** de Mario Bava. Un succès international. Du coup, les producteurs transalpins, jamais les derniers à exploiter un filon, mettent en chantier une vague de films fantastiques d'inspiration gothique, où brumes mystérieuses et forteresses en ruines font bon ménage. Un cachet que quelques-uns exploitent avec un certain génie esthétique. Mario Bava et Riccardo Freda en premier lieu, puis des artisans variablement doués. Dont Antonio Margheriti, alias Anthony M. Dawson au générique. Un touche-à-tout. Du western à l'ersatz d'Indiana Jones en passant par un James Bond de contrefaçon et le péplum, il aborde pratiquement tous les genres de la série B spaghetti en quarante ans de carrière. Avec des bonheurs divers. C'est surtout dans le surnaturel gothique qu'il excelle, via une trilogie composée de **Danse macabre** (1963), **La Vierge de Nuremberg** (1964) et de **La Sorcière sanglante** (1965).

Quand il évoque le souvenir de **La Vierge de Nuremberg**, Antonio Margheriti ne prend pas de gants. *« Je l'ai tourné en deux semaines, avec trois caméras, selon le procédé des dramatiques TV du moment. »* déclare-t-il à Jean-Pierre Bouyxou dans le livre *La Science-fiction au cinéma*. *« Ce n'est pas un très bon film. Il n'a été fait que pour des raisons financières, sans souci de qualité. J'ai écrit le scénario en deux nuits et, sept semaines après la signature du contrat, il sortait dans les salles italiennes. »* Un jugement excessivement sévère. Certes, **La Vierge de Nuremberg** ne se hisse pas au niveau des meilleurs Bava, ni même à celui de **Danse macabre**, des **Amants d'outre-tombe** et autres classiques dits mineurs. Reste une bonne série B emballée par des gens qui connaissent leur métier. Ni plus, ni moins. Christopher Lee entre autres, dans le rôle d'Erich, un ancien SS, hier aide de camp d'un général nazi horriblement mutilé pour avoir participé à un complot contre Hitler. Aujourd'hui, Erich garde le musée des tortures d'un château où de jeunes mariés viennent passer leur lune de miel. Patibulaire et silencieux, il compte également parmi les suspects d'une série de meurtres abominables perpétrés par un certain Exécuteur usant de divers instruments. Dont, justement, la fameuse Vierge de Nuremberg, un sarcophage dont l'intérieur est tapissé de pointes en acier effilées.

« Si je ne me souviens que partiellement de **La Vierge de Nuremberg**, *ce n'est pas vraiment parce qu'il m'a laissé un sentiment agréable. »* avoue Christopher Lee dans ses mémoires. *« Lors du tournage d'une scène où je devais traverser un corridor en flammes, j'ai bien failli être brûlé vif. Mal maîtrisé, le feu s'est étendu au point que le toit du studio est parti en fumée ! »* Plus de peur que de mal. Christopher Lee et l'équipe s'en sortent indemnes, le film s'achève sans autre incident notable et, au fil des années, devient l'une des références de l'épouvante gothique italienne, par la simple action mécanique de l'aura macabre de ses deux stars. À savoir son transfuge de la Hammer et sa Vierge de Nuremberg, instrument de torture judicieusement exploité par des affiches criardes et des spots bariolés. Quant à Antonio Margheriti, décédé l'an dernier, il livre, quoi qu'il ait pu en dire, un très honorable travail, soignant la photographie, les ambiances gothiques, les scènes de meurtres et les quelques plans sur le visage de l'acteur yougoslave Mirko Valentin. Son faciès : un véritable crâne vivant, sculpté à même la chair par des chirurgiens sadiques à la solde d'Hitler. Et, évidemment, toute ressemblance physique du personnage avec *Le Fantôme de l'Opéra* et toute parenté du scénario de Margheriti avec le roman de Gaston Leroux, ne sauraient être tout à fait fortuites.

Marc TOULLEC

DVD ÉDITEUR : ITALIE/ALLEMAGNE, 1963. RÉAL. : ANTONIO MARGHERITI. INT. : GEORGES RIVIERE, ROSSANA PODESTA, CHRISTOPHER LEE, JIM DOLEN, LUCILLE ST SIMON, MIRKO VALENTIN... FORMAT : 1.85 COMPATIBLE 16/9. SON : 1.0 (VF ET VO).

▶ MATRIX RÉVOLUTION : PHOTOS ET PRÉDICTIONS INÉDITES

NOUVEAU

LE PACK MAG + DVD

le magazine Mad Movies

+

1 film fantastique en DVD

Collection "Le meilleur des B' Movies"

Tous les mois, retrouvez votre magazine habituel avec un film complet en DVD de la collection **Le meilleur des B' Movies**. Ce mois-ci, le film **"La Vierge de Nuremberg"**, inédit en DVD, un film d'Antonio Margheriti avec l'incontournable Christopher Lee (**Le Seigneur des anneaux**) et la superbe Rossana Podesta, est un des classiques du cinéma fantastique et gothique italien.

Le pack **Mad Movies 156** + le film en DVD **La Vierge de Nuremberg** est en vente chez votre marchand de journaux.

POUR VOUS ABONNER AU NOUVEAU PACK MAD MOVIES + 1 FILM COMPLET EN DVD

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)
Joindre votre règlement à l'ordre de : **Mad Movies/CPF** ❑ par chèque bancaire (**Eurochèques non acceptés**) ❑ par carte bancaire ❑ par mandat

❑ **Oui,** je m'abonne pour **1 an** (**11 numéros du magazine + 11 DVD de la collection inédite "Le meilleur des B' Movies"**) :
92 € * (participation aux frais de traitement et d'envoi inclus), au lieu de 108,90 €, prix du pack au numéro,
soit **15 %** de réduction par rapport au prix du pack en kiosques)

Je recevrai **en cadeau 2 anciens n°** au choix de Mad Movies ou d'Impact.
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies** et/ou le(s) n° d'**Impact.**

***Offre valable pour la France et l'Union européenne seulement, par voie de surface.**
Tarifs pour les DOM-TOM et l'étranger par avion : 125 € par chèque ou carte bancaire

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

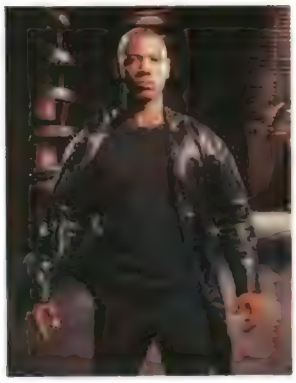
_____ _____ _____ _____ Date d'expiration _____
Mois / Année

Date et signature obligatoires :

❑ «Conformément à la loi informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

→ par Yannick DAHAN

Pour le meilleur et pour le pire



PROGRAMME ÉCLECTIQUE CE MOIS-CI AVEC DES RUMEURS SUR LA TROISIÈME SAISON DE 24 HEURES CHRONO, **LA DÉCEPTION D'UN TÉLÉFILM QUI METTAIT LA BAVE AUX LÈVRES ET L'ANNONCE D'UNE SÉRIE MYSTICO-LYNCHIENNE PROMETTEUSE.**

24 HEURES CHRONO - SAISON 3

(Attention ! Mini-spoilers !)

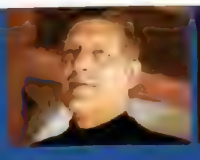
Alors que la France continue d'assumer son ridicule en éditant en octobre le coffret DVD de la première saison de ***24***, quand bien même on trouve à la Fnac des coffrets collector anglais réunissant les deux premières saisons à un prix dérisoire, voilà que nous en savons un peu plus sur la saison 3, qui devrait débuter le 28 octobre sur la Fox. Les derniers castings se sont achevés et, malgré l'hallucinant final de la saison 2, (SPOILERS !) Dennis Haysbert (David Palmer) sera bien présent tout au long de la saison 3, aux côtés de Kiefer Sutherland (Jack Bauer), Elisha Cuthbert (Kim Bauer), Reiko Alyesworth (Michelle Dessler) et Carlos Bernard (Tony Almeida). La grande nouveauté est en réalité l'arrivée d'Andrea Thompson, actrice connue des amateurs de séries puisqu'elle jouait dans ***Babylon 5*** et surtout ***NYPD Blue***, dans le rôle d'une spécialiste de la CIA rejoignant CTU pour aider à enrayer une nouvelle menace terroriste. D.B Woodside, que les fans de Sarah Michelle Gellar connaissent bien, puisqu'il interprétait Robin Wood dans ***Buffy***, sera aussi de la partie dans le rôle du petit frère du président Palmer, et accessoirement son nouveau chef d'équipe.

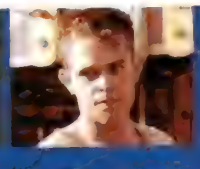
Maintenant, en ce qui concerne les nouveaux enjeux de la saison, il vaut mieux rester circonspect face aux nombreuses infos divulguées. Si vous avez regardé l'excellent making of de 90 mn présenté dans le coffret collector anglais, vous savez que les producteurs prennent un malin plaisir à mentir, même à leurs équipes (!!) sur les rebondissements de chaque saison. Ainsi, a-t-on récemment annoncé que Kim avouerait en octobre son homosexualité, info démentie deux jours plus tard. Bref, considérons ce qui suit avec méfiance. (SPOILERS !) La saison 3 se déroulerait trois ans après le final dramatique de la saison 2. Jack et Tony bosseraient tous deux à CTU en dirigeant des départements différents, et Kim les rejoindrait en tant qu'expert en informatique (sic). Jack aurait passé 6 mois « undercover » pour piéger un narcotrafiquant appelé Salazar. Ce dernier, de retour, serait la cause des nouveaux enjeux du récit (visiblement, une attaque biologique !). Parallèlement à une menace terroriste, la série développera des rebondissements dans la vie intime des Bauer (histoire que cette saison soit moins unilatérale que la seconde), en particulier quelques secrets cachés par Kim et un problème sérieux de santé touchant Jack. On vous en dira plus à la fin de l'année.

INVINCIBLES

Voilà un téléfilm que l'on rageait d'avoir raté l'année dernière, lorsqu'il fut diffusé sur Canal, et qui débarque sur 13ème Rue en septembre. Pourquoi tant d'attente ? Parce qu'***Invincibles*** est produit à la fois par Jet Li et Mel Gibson, qu'il met en scène différents immortels experts en kung fu et dirigés par un Billy Zane au look de Chow Yun Fat dans **Tigre et Dragon**, et que la chorégraphie des combats a été orchestrée par le grand Ching Siu-Tung ! Las ! S'il devait y avoir la preuve qu'une association de talents n'aboutit pas forcément à des chefs-d'œuvre, ***Invincibles*** serait cité en exemple. Filmé par un Jeffrey Levi qui ne connaît même pas les bases de la grammaire cinématographique, situé dans des parkings cheap éclairés façon clip des New Kids on the Block, écrit par le plus flemmard des scénaristes et interprété par des acteurs dignes du ***Miel et les abeilles***, ***Invincibles*** est une bouse cosmique. Ne vous laissez pas abuser par les noms plaqués sur le générique…

CARNIVALE





Mini série de 12 épisodes produite par HBO et diffusée à partir du 14 septembre, ***Carnivale*** réunit une pléthore d'acteurs confirmés dans un récit mystico-fantastique situé en pleine Dépression, en 1934, dans les plaines du Sud victimes du Dust Bowl (que Steinbeck décrit dans *Les Raisins de la colère*). Le Dust Bowl est un phénomène climatologique, la sécheresse qui se produisit à cette époque entraînant l'apparition de tempêtes de poussière qui, alliées aux catastrophes du krach de 1929, firent vivre un enfer à des milliers de fermiers *(c'était la petite minute culturelle de Monsieur Dahan - ndlr)*. À travers les terres désolées de l'Oklahoma, Carnivale suit ainsi le parcours d'une caravane, un « freak circus » en partie dirigé par un prêtre évangéliste (Clancy Brown) pour qui le Dust Bowl signe la furie de Dieu. Le Carnivale va alors recueillir Ben, un mystérieux fugitif aux pouvoirs étranges (excellent Nick Stahl) ainsi que son frère Justin. Petit à petit, en apprenant à connaître tous les personnages pour le moins tarés qui suivent cette caravane, ces derniers vont comprendre que *« Le monde qu'ils croyaient connaître, cette réalité tangible, n'est qu'un échiquier où se joue l'éternel combat entre la Lumière et les Ténèbres. Un combat à l'aune duquel ils auront un rôle important à jouer. »*. Les bandes-annonces, inégales, dévoilent en tout cas une série qui semble jouer avec brio sur une hésitation permanente entre réel et surnaturel. Ambiance lynchienne, univers inspiré de **La Foire des Ténèbres** (même si quelques plans semblent directement sortir des manèges ensanglantés de Silent Hill 3), ***Carnivale***, qui sera en partie réalisée par des cinéastes « confirmés » tels que Tim Hunter ou Peter Medak, promet beaucoup. Il suffit pour cela de lire la description faite par son (bizarre) créateur, Daniel Knauf : *« Avant le commencement, après la Grande Guerre entre le Ciel et l'Enfer, Dieu a créé la Terre et offrit sa suprématie à des singes agiles qu'il appela Hommes. Et à chaque génération naissaient une créature de la Lumière et une créature des Ténèbres. Et de grandes armées s'affrontèrent dans cette antique guerre entre le Bien et le Mal. Il y avait alors de la Magie, de la Noblesse et une Cruauté inimaginable. Et il en fut ainsi jusqu'au jour où un faux Soleil explosa sur Trinity. Et l'Homme rejeta à jamais son émerveillement pour choisir la Raison… »*. Ça promet !

SANG D'ENCRE

→ par Arnaud BORDAS et Julien SÉVÉON

AGITATOR, THE CINEMA OF TAKASHI MIIKE

TOM MES - FAB PRESS - 411 PAGES - 16,99 €

Les éditions anglaises FAB (pour Flesh And Blood – le ton est donné) éditent de beaux livres. Après la bible sur Ruggero Deodato et surtout celle sur Lucio Fulci, c'est au tour du grand Takashi Miike d'avoir le droit à un ouvrage consacré à sa personne. Réalisateur phare et (très) contesté (il suffit de voir les bastons à la rédac dès qu'on prononce son nom : d'un côté, Fathi et moi, de l'autre, Arnaud, Stéphane, Damien et les autres, prêts à nous étriper !), Miike est un bonhomme qui ne laisse pas amorphe. Difficile de l'être de toute façon, face à des films aussi extrêmes que **Visitor Q**, **Ichi the Killer**, **Audition** ou la série des **Dead or Alive** (bientôt sur nos écrans d'ailleurs). Tom Mes, grand admirateur devant l'éternel du nippon fou, nous offre donc un peu plus de 400 pages dédiées à l'œuvre de Miike. Et le bougre a vu tous les films, vidéos et séries télé de son réalisateur préféré. C'est vous dire s'il maîtrise le sujet ! Tom a donc choisi d'aborder Miike via des analyses approfondies de toutes ses productions. Si cette approche peut être contestée (une étude globale aurait peut-être évité certaines redites), il faut reconnaître que *Agitator* offre, pour la première fois, une vision totale de l'œuvre pour le moins iconoclaste de Miike. En plus, le livre nous offre l'excellent et passionnant journal de tournage de Miike sur **Ichi**. Essentiel pour quiconque s'intéresse à Miike ou désire le découvrir. Pour plus d'infos et pour commander : www.Fabpress.com.

J.S.

FANZINE

À signaler, la parution du sympathique Trompe Le Monde n°8. Pour cette livraison, l'équipe est allé demander à un panel de journalistes (Christophe Lemaire, Gérard Delorme, Serge Kaganski...) leurs 25 meilleurs films de tous les temps. Parmi eux, signalons la liste de notre cher Moïssakis, qui met Hudson Hawk en haut du podium. On va encore dire que Mad est un repaire de jeunes idiots incultes, mais en tout cas, le Steph' a le mérite d'illustrer à merveille la politique de la maison : « On assume et on vous emmerde ! ».
26 pages, noir et blanc, 2 €. À commander sur trompelemondefr@yahoo.fr

OBERGEIST

DAN JOLLEY ET TONY HARRIS - BULLE DOG - 160 PAGES - 15 €

Voici un comics américain étonnant, édité par une petite boîte d'édition indépendante. Étonnant par son traitement comme par son sujet. Jürgen Steinholtz, brillant scientifique allemand, perd son âme durant la Seconde Guerre Mondiale, en devenant le collaborateur attitré du Docteur Mengele. Devenu un tortionnaire impitoyable, il change du tout au tout et prend conscience du mal irréparable qu'il a commis le jour où il croise un prisonnier juif télépathe qui lui fait ressentir toute la souffrance et l'horreur de l'Holocauste. Marqué par cette expérience, Steinholtz se rebelle contre ses supérieurs, qui le font exécuter immédiatement. Ressuscité dans l'Amérique de 2147, il porte désormais le nom d'Obergeist et possède des pouvoirs terribles. Condamné par des puissances supérieures à réparer le mal qu'il a fait, Obergeist est une sorte de super-héros spectral qui va devoir lutter contre une organisation nazi criminelle. Mais il va vite s'apercevoir que les commanditaires de sa mission ne sont pas ce qu'ils prétendaient être… À partir d'un pitch aussi barré (que l'on doit à Dan Jolley, qui a déjà travaillé chez Dark Horse et Marvel), Obergeist ne pouvait qu'être un OVNI. Au-delà d'un scénario sous influences (*Hellboy*, les EC Comics du type *Tales from the Crypt*…) et très construit, bien qu'un peu stéréotypé, voilà une œuvre qui frappe surtout par son style visuel : dans un noir et blanc splendide, au trait puissant et énergique, Tony Harris (*Starman*) compose une sarabande d'images folles, mises en valeur par un découpage polymorphe, qui alterne des pages très symétriques avec des explosions de vignettes expressionnistes. Comic book tragico-mystique de haute volée, *Obergeist* est tout simplement un truc de fou. On attend la suite.

A.B.

Professionnels Contactez-nous

Dr Gotham

>> The Magazine

LE N°1 EN EUROPE DES PRODUITS DÉRIVÉS COLLECTORS

>> Cinéma / Comics / Mangas / Jeux vidéo / Séries TV

Du jamais vu !
Catalogue 52 pages comprenant
+ de 1300 produits !

avec :
- Les préviews Oct./Nov./ Déc.
- Les nouveautés de l'été
- Les bonnes affaires Dr Gotham
- Toutes les infos pour commander facilement et en toute sécurité

Chez vous gratuitement sur simple demande

Pour recevoir le catalogue Dr Gotham de la rentrée
téléphonez au :
01 41 11 56 20
ou en renvoyant le coupon ci-dessous chez :
Dr Gotham - 15, rue des Champs - 92601 Asnières cedex

sur www.DrGotham.com toute l'actualité du monde collector et sa news letter hebdomadaire avec 3000 pièces en ligne

OUI, Je souhaite recevoir gratuitement chez moi le magazine Dr Gotham.

Nom : Prénom :
Adresse :
Ville :
Code postal : Telephone :
e-mail :
Votre collection :

DVDmania, l'ultime passion du cinema.

LES NOUVEAUTÉS MATOS :
ENREGISTREZ VOS DVDS,
LE SALON IFA, DVIX AKAI,
200 FILMS CHRONIQUÉS
DVD MANIA
DVDMANIA
ATTENTION CHEF D'ŒUVRE
ARRÊTE-MOI SI TU PEUX !
Le coup du siècle de Steven Spielberg
LE SEIGNEUR DES ANNEAUX : LES DEUX TOURS
Daredevil, Solaris
IL ETAIT UNE FOIS EN AMÉRIQUE,
IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'OUEST,
8 MILE, THE MAGDALENE SISTERS,
THE HOURS, RAN,
LA DERNIÈRE VALSE

En kiosques le 17 septembre

→ par Numa RODA-GIL

Back in plastic !

ARNOLD ET SES PETITS COPAINS TERMINATORS REVIENNENT POUR UNE NOUVELLE FOURNÉE DE JOUETS CYBERNÉTIQUES...

Août 2003, la machine à voyager dans le temps a encore fonctionné pour livrer sur nos écrans une nouvelle mouture d'un des classiques du cinéma fantastique : le Terminator.

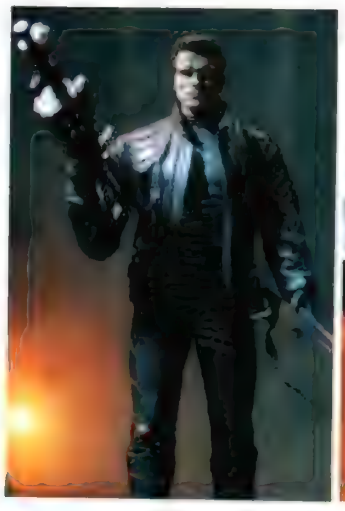
Passé du stade de la petite série B au statut de blockbuster incontournable en trois films, **Terminator** a aussi connu un destin étonnant dans le monde sans cesse en mouvement du produit dérivé. La place de ces produits, véritable aspirateur à devises, à elle aussi évolué au sein de l'industrie cinématographique américaine. Il est intéressant de constater que le merchandising lié à ces trois films s'est développé au même rythme que la notoriété du personnage. Non content d'être devenu une figure emblématique du panthéon des bad guys, le Terminator est aussi l'exemple parfait de l'impact du merchandising sur le marché du film.

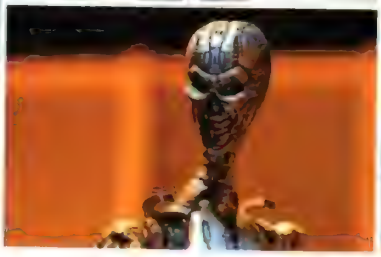
Quand le premier **Terminator** est arrivé sur nos écrans, produire des jouets était bien la dernière chose à laquelle pensaient James Cameron, Arnold ou leurs financiers. C'est la popularité immédiate du film qui a naturellement engendré les premiers objets reprenant le personnage de Schwarzie. Nous étions à cette époque dans l'âge d'or du produit dérivé. Outre la machine **Star Wars** et l'empire Disney, aucune production indépendante n'avait encore pensé à structurer ce marché alors inconnu. Les problèmes de licences, droits à l'image et autres royalties n'avaient pas lieu d'être et c'est à ce moment que l'on a vu apparaître des choses étonnantes. C'était le temps de l'autoproduction et de la débrouille ; les Garage Kits commençaient à apparaître dans les boutiques et bien sûr, le Terminator fut l'un des premiers à connaître la gloire dans un milieu de maquettistes et de sculpteurs qui ne sortaient jamais de l'underground. Comme l'Endosquelette du film créé avec les tripes par l'équipe de Winston, les premières résines du robot sortaient des caves, fabriquées à l'arrache par des fêlés du détail. Comme le film, ces premières maquettes, ancêtres des produits dérivés, resteront cultes à tout jamais.

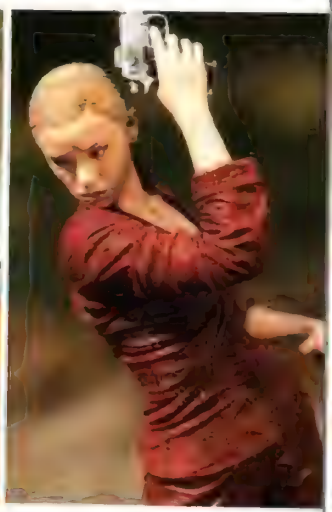
L'après-**Terminator** fut pour son réalisateur comme pour le marché des produits dérivés un véritable Silver Age. Auréolé de l'immense succès du film, Cameron se retrouve bien vite aux commandes de la première séquelle d'**Alien**. De son côté, le marché du merchandising commence à se développer. Incontestablement marquées par les premières maquettes résine produites de manière confidentielle, des marques de model kits comme Horizon aux États-Unis et Tsukuda au Japon, comprennent l'importance du phénomène et se structurent autour de films phares. Spécialistes incontestés du robot, les Japonais vont rapidement se placer en tête avec une série de maquettes du T-800 extrêmement fidèles. De leur côté, les Américains d'Horizon donneront aux fans une série hallucinante de détails des vaisseaux et monstres d'**Aliens**. L'expansion du marché est incontestable, mais la grande bataille n'a pas encore eu lieu.

C'est au moment de la sortie de **Terminator 2** que la page bon enfant du marché des produits dérivés sera définitivement tournée. Plus aucun film d'envergure ne sortira sans sa myriade de goodies. **Batman** illustrera parfaitement ce changement en proposant suffisamment de produits pour remplir à lui seul les immenses Warner Stores qui commencent à s'implanter partout dans le monde. Piqué au vif, Disney fera la même chose en multipliant ses ouvertures de grandes surfaces dédiées uniquement au merchandising. Pour **T2**, la surenchère sera la même. Nous sommes maintenant très loin de l'autoproduction fabriquée par des amateurs. Vêtements, lunettes, badges, posters, bandes dessinées et même armes blanches sortiront frappés du logo du film. Bien sûr, les grandes marques de jouets ne resteront pas à la traîne et c'est à cette époque que Kenner sortira une gamme de figurines supposées accompagner la sortie d'un dessin animé **Terminator** qui heureusement ne verra jamais le jour. De son côté, Arnold commencera sa transformation en véritable personnage de publicité pour la chaîne de restaurants Planet Hollywood. À ce moment, le charme de la collectionnite disparaîtra pour laisser place à une quête infinie. Impossible de tout collectionner, sachant que même des produits de la vie courante, comme des boîtes de corn flakes ou du dentifrice Terminator sortiront dans les super marchés.

C'était il y a dix ans... Aujourd'hui, ce marché s'est à nouveau calmé. Bien qu'imposant et toujours secoué par d'énormes vagues, comme le retour de **Star Wars** ou l'apparition de nouvelles marques, il s'est régulé en offrant des produits plus ciblés. « *By popular demand* » comme dirait Arnold, **Terminator 3** est arrivé et bien sûr, ses produits dérivés l'ont suivi. On n'assiste plus à une déferlante comme pour le deuxième opus mais plutôt à une offre pointue apte à satisfaire les fans de base. C'est évidemment McFarlane Toys qui s'est approprié la licence du film. Après son premier modèle de Terminator sorti dans la collection Movie Maniacs, McFarlane sort une collection uniquement dédiée au troisième film. Dans la gamme de base, quatre figurines sont disponibles. Elles sont comme d'habitude chez ce fabriquant, extrêmement bien réalisées. La T-X a droit à ses deux versions : une en civil, reprenant le look « R and B bitch » parfaitement étudié du film, l'autre plus austère, représente l'endosquelette du T-X. Cette figurine a l'avantage de gommer l'un des rares défauts du film : on ne voit pas assez ce squelette à l'écran ; là, on peut le poser sur ses étagères. Pour le T-850, deux versions également. Le visage de l'acteur est incroyable de réalisme et la version accompagnée du cercueil est tout simplement la figurine parfaite !







D'autres jouets suivront, mais l'autre produit à ne pas manquer sur ce film est l'adaptation BD sortie chez Beckett Comics qui, outre des dessins de qualité, nous offre des couvertures de Simon Bisley à couper le souffle. Vivement le quatrième **Terminator**, pour que nous assistions à la suite de l'histoire des produits dérivés...

Ces jouets sont disponibles chez Arkham, 15 rue Soufflot, 75005 Paris.

Retrouvez des tonnes de produits dérivés, l'équipe de Mad ainsi que les éditeurs américains du comics *Terminator* et plein d'autres surprises au prochain Collectors Rendez-Vous, les 18 et 19 octobre, salle Wagram.

Renseignements : Arkham - 01 40 51 82 55

→ par Cédric DELELÉE

Entre l'été et la rentrée

Actualité très chargée cet été avec un nombre conséquent de titres attendus, à commencer par **Terminator 3** (Varèse Sarabande). Exit Brad Fiedel et place à Marco Beltrami, qui prouve qu'il est décidément l'un des compositeurs les plus surestimés du moment. Annoncé comme un « gros score symphonique et choral », **T3** s'apparente plus en fin de compte à des effets sonores qu'à de la musique de film à proprement parler, l'orchestre peinant à masquer la pauvreté de l'écriture : pas de thèmes, pas d'harmonies, juste du boucan, l'apport symphonique n'étant là que pour « faire ample » avec une prétention assez agaçante. Quant à la version orchestrale du célèbre thème composé par Fiedel pour les deux premiers films, elle fait penser aux pires interprétations de l'orchestre de Prague. Passons à des choses plus audibles…

COMICS TRIP

Danny Elfman ayant remplacé Mychael Danna au pied levé sur **Hulk** (Decca), il s'est vu contraint d'intégrer dans son score de la musique écrite par son prédécesseur, d'où certains morceaux arabisants qui, c'est un fait acquis, n'ont rien à foutre dans le film. Par contre, sur album, c'est sacrément excitant, d'autant qu'Elfman y insuffle une force peu commune par le biais des percussions qu'il affectionne tant. Le thème de **Hulk**, fait de quelques notes descendantes d'une éloquente simplicité, rappelle **Nightbreed** (**Cabal**) et **Dragon rouge**, deux œuvres maîtresses dont on retrouve ici la puissance et la fureur baroque. Après la déception causée par **Spider-Man**, on se dit que finalement Elfman peut refaire du Marvel quand il veut !

Présent sur **From Hell**, déjà adapté d'Alan Moore, Trevor Jones rempile pour **The League of Extraordinary Gentlemen** (**La Ligue des gentlemen extraordinaires**) (Varèse Sarabande). L'histoire de ce score est semée d'embûches, puisque la Fox décide dans un premier temps de le proposer en téléchargement payant, via un site uniquement accessible aux possesseurs d'ordinateurs Apple, avant de vendre les droits à Varèse à condition que le CD ne soit vendu que par Internet. Dieu merci, cela ne s'applique pas aux autres pays, où le CD est distribué normalement. Si l'on excepte des chants africains et des morceaux oscillant entre mystère et romantisme noir, bien écrits mais assez anecdotiques, l'album propose des passages d'action aux crescendos carrément monstrueux, propulsés par un London Symphony aux percussions et aux cuivres dopés à l'absinthe, avec en plus un thème principal d'une puissance héraldique atomisante. Cet aspect constitue ce que Trevor Jones a fait de mieux dans toute sa carrière : à côté, le final de **Dark City** ressemble à de la musique de chambre.

MEDIA VENTURES OCÉANES

Après qu'Alan Silvestri ait quitté **Pirates des Caraïbes** (Disney) au grand désarroi de l'ensemble de la communauté scorophile, Jerry Bruckheimer a donc fait appel à son fidèle Hans Zimmer, qui pour l'occasion a réquisitionné toute la flotte Media Ventures en se contentant de surveiller les opérations d'un œil paternel. C'est donc à Klaus Badelt, récemment promu capitaine, qu'a été confié le navire et son équipage, constitué de sept compositeurs additionnels et de neuf orchestrateurs, avec pour mission de terminer la musique le plus vite possible. Étant donné le nombre de personnes impliquées et le peu de temps alloué, le résultat est étonnamment cohérent (ça fait tout le temps du bruit) mais très inégal. Passés deux thèmes entraînants (dont un au fiddle, très réussi) et quelques jolis interludes romantiques, on nage en plein délire puisque le score mélange allègrement ceux de **The Rock**, **Drop Zone**, **USS Alabama** et **Gladiator**, soit tout sauf du swashbuckler, l'armada de synthés qui se déploie n'arrangeant rien à l'affaire. Moralité : ils auraient mieux fait de garder Silvestri.

Le plus amusant, c'est que pendant ce temps-là, Harry Gregson-Williams, l'un des rares musiciens du staff Media Ventures à ne pas être impliqué dans l'aventure, écrivait de son côté un score formidable pour le dessin animé **Sinbad** (Dreamworks). Et, quoique très influencé par Newton Howard et Horner, son travail est nettement plus symphonique et « swashbuckling » que celui de ses confrères ! Notons tout de même qu'aucun de ces deux scores ne vaut l'anthologique **Cutthroat Island** (**L'Île aux pirates**) de John Debney.

Cela dit, pardonnons à Zimmer, qui signe la musique de l'excellente chanson de **Johnny English** (Decca), un titre digne des Beatles entonné par Robbie Williams. Le score, dû à Edward Shearmur (**Le Règne du feu**) garde un ton très distancié mais s'offre un thème ravageur et des morceaux qui ne cessent de rendre hommage aux Bond de Barry avec une énergie communicative, surpassant sans problème ceux commis par David Arnold pour la franchise.

NEWS

● Outre The Missing, le western de Ron Howard, James Horner devrait se charger de sanctifier les images de The Passion, le film christique de Mel Gibson. Quant à Michael Kamen, il revient au dessin animé, après Le Geant de fer, en assurant la partition de Robots, réalisé par Chris Wedge, laissant finalement tomber Exorcist : The Beginning, qui a été confié à Christopher Young.

● Le divorce Roland Emmerich/David Arnold semble définitivement consommé puisque c'est Harald Kloser (Passé virtuel) qui signe la musique de The Day after Tomorrow.

● Media Ventures continue à squatter les plus gros projets hollywoodiens : John Powell enchaîne Paycheck et Mad Max : Fury Road, Harry Gregson-Williams assurera du coup tout seul Shrek 2 avant de retrouver Tony Scott sur Man on Fire. Quant à Hans Zimmer, il bosse de The Last Samurai et de King Arthur. Enfin, Howard Shore retrouvera Peter Jackson pour King Kong.

FROM ASIA WITH LOVE

Terminons avec deux joyaux venus d'Asie. Le premier, **The Touch** (**Le Talisman**) (Go East, import Japon), marque le retour tant espéré mais trop furtif de Basil Poledouris. Pourvu d'un thème magnifique où se déploie toute l'ardeur épique du compositeur, le score mélange mysticisme romantique et action détonante, le tout serti des accents scintillants de l'Orient et de rythmes palpitants. Quant à **Hero** (Sony), composé par Tan Dun (**Tigre et Dragon**), on est ici en présence d'un quasi chef-d'œuvre. Épuré mais d'une puissance romanesque éblouissante, ponctué de jaillissements épiques où quelques salves de cuivres et de tambours suffisent à évoquer des armées en marche ou la splendeur d'un sabre dégainé du fourreau (on pense parfois à **Conan**, toutes proportions gardées), le score atteint de véritables sommets dans l'émotion, notamment dans ses accents romantiques déchirants proches de la musique celte, reliés par des chœurs qui évoquent le Morricone des westerns de Leone. L'album est d'une splendeur excessivement rare dans la musique de film actuelle.

→ par Bertrand ROUGIER

Cowgirl Bebop

EXCEPTIONNELLEMENT, POUR SALUER LE MAGNIFIQUE EMPLOI DE LA MUSIQUE FAIT DANS LE FILM COWBOY BEBOP, **NOUS FUSIONNONS LES RUBRIQUES ANIME NATION ET MÉLO MAD POUR VOUS OFFRIR UN PETIT PORTRAIT DE LA COMPOSITRICE YOKO KANNO. UNE TRÈS TRÈS GRANDE DE LA BOF. NÉE EN 1964, YOKO KANNO A DÉJÀ TOUCHÉ À (PRESQUE) TOUS LES REGISTRES MUSICAUX. ELLE A DÉBUTÉ SA CARRIÈRE EN COMPOSANT POUR DES PUBLICITÉS ET DES JEUX VIDÉOS (ELLE DÉTESTE ÇA). ENSUITE, ELLE A LOGIQUEMENT ÉTÉ REMARQUÉE PAR DES PRODUCTEURS DE DESSINS ANIMÉS (**PLEASE SAVE MY EARTH, MACROSS PLUS, MEMORIES, TURN A GUNDAM, BRAIN POWERD, ESCAFLOWNE, COWBOY BEBOP, ARJUNA, GHOST IN THE SHELL : STAND ALONE COMPLEX...**). DÉSORMAIS, ELLE COMPOSE DE MANIÈRE SPORADIQUE POUR DES FILMS (DEUX TITRES À SON PALMARÈS), DES GROUPES OU POUR DES PUBLICITÉS, DONT LA DERNIÈRE EN DATE FAISAIT DE LA RÉCLAME POUR LA MARQUE COCA COLA.**

INTERVIEW YOKO KANNO

Il y a très peu de pianistes autodidactes.

C'est vrai, j'ai appris à jouer du piano grâce à une méthode de type Assimil. En fait, dans mon université, il n'y avait pas de cours de musique. On y enseignait la littérature. À l'époque, je voulais devenir romancière, mais j'ai quitté le programme au bout d'une semaine.

Si vous avez débuté dans la musique d'animation, c'est notamment grâce à l'éditeur de disque Victor Music.

Au moment de choisir le compositeur de **Please Save my Earth**, il y a eu une sorte de casting. On m'a auditionné pour me demander quel type de musique je composerais pour les OAV. En fait, je n'avais pas trop d'idées, car à l'époque je ne regardais presque jamais de dessins animés. Mais, chez Victor Music, on connaissait mon travail sur des publicités. Ils m'ont donc envoyé les mangas et j'ai commencé à composer plusieurs thèmes musicaux, dont l'un a été retenu comme thème principal.

Je me demande d'où vous vient votre inspiration, car vous n'écoutez presque jamais de musique...

Chez moi, je n'ai ni lecteur CD, ni lecteur de minidiscs. Je n'écoute de la musique qu'au studio. Je crois que, paradoxalement, ce sont des images qui m'influencent, me guident. Le problème, c'est que l'on me demande souvent d'écrire une musique un ou deux ans avant que le film ne sorte. Je demande alors que l'on m'envoie des dessins de production, et mon imagination comble les vides. Je me raconte ma propre histoire, invente mes propres images, me laisse influencer par des choses que j'ai vues et qui me semblent adaptées au sujet. Pour moi, la musique, c'est avant tout une illustration.

Vous m'avez parlé de l'influence que les images ont sur vous. Mais dans le film de* Cowboy Bebop, *c'est votre musique qui a influencé les images.

Vous savez, Shinichiro Watanabe accorde une grande importance à la musique. Il est très mélomane. Mais notre relation est un peu spéciale. Sur **Macross Plus**, nous n'avions pas vraiment travaillé ensemble. Mais sur **Escaflowne**, il m'a donné des recommandations allant dans le sens de sa mise en scène. Or... je n'en ai suivi aucune. Sur **Cowboy Bebop**, il ne m'a donc rien demandé de particulier. Une fois les partitions écrites, c'est moi qui lui ai donné des indications concernant le type d'ambiance que chaque chanson pourrait illustrer. Et... il ne m'a pas du tout écoutée. (rires) Quand j'ai vu les line tests du film, j'ai été très surprise de la manière et du moment où mes compositions étaient utilisées. Mais cela ne m'a pas dérangée, car Shinichiro est parvenu à mettre en valeur à la fois les images et les sons en faisant un mélange surprenant.

Pour* Cowboy Bebop, *le choix du jazz est plutôt étonnant. Il n'y a presque aucun fan de ce style au Japon.

Je trouvais que le jazz se mariait bien avec le thème du cow-boy. Évidemment, dans un western classique, donc très précisément daté historiquement, on peut difficilement utiliser une telle musique. Par contre, dans un univers comme celui de **Cowboy Bebop**, cela ne posait pas de problèmes. L'autre raison, c'est qu'il existe énormément de types de jazz : Old School, New School, Acid, Blues... Je savais que cela me permettrait d'illustrer la richesse et la diversité de **Cowboy Bebop** en gardant une cohérence, une unité.

Vous m'avez dit que, pour vous, la musique, c'est des images, des illustrations. Or, dans un dessin animé, images et musiques s'illustrent mutuellement. Ne peut-on donc pas lier la qualité du DA et la manière dont est perçue sa musique, et réciproquement ?

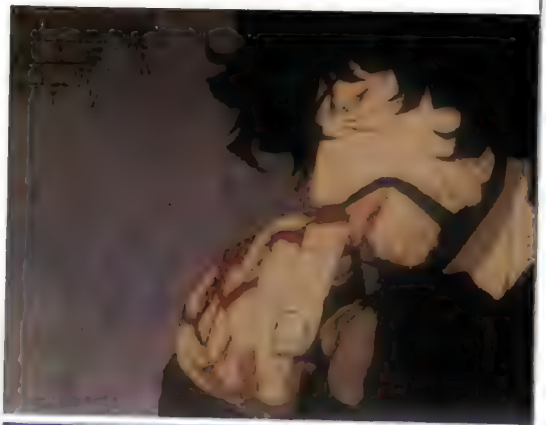
Je crois qu'on le peut. Mais c'est aussi le cas pour des films « live ». Je pense que, dans le cas de l'animation, le lien est encore plus fort. Il faut considérer que les images et les dessins sont les couleurs d'un même tableau. Si une couleur est vilaine, l'ensemble va forcément en pâtir. Je pense qu'en animation, le lien entre la musique et les images est encore plus fort qu'au cinéma (d'ailleurs, ce sont souvent des musiques de DA qui gagnent des oscars - ndlr). Mais c'est pour le meilleur est pour le pire. Il suffit que l'un des deux éléments soit raté pour que l'ensemble paraisse médiocre. Le niveau esthétique d'excellence demandé pour les images et le son dans un DA doit donc être globalement plus élevé, pour que le public obtienne le même degré de satisfaction. Par contre, dans certains cas extrêmes de réussite, je pense que la sensation communiquée est inégalable, plus forte encore que dans un film « live ».

Vous travaillez souvent avec des orchestres philharmoniques étrangers, ce que des compositeurs comme Kawaï ou Hisaïshi redoutent. Pourquoi ?

D'abord, je pense que si mes confrères masculins n'aiment pas aller enregistrer avec de grands philharmoniques à l'étranger, c'est parce qu'ils sont trop timorés. (rires) Ils se laissent facilement impressionner et souvent, ils envoient des indications par mails mais ne se déplacent pas en personne. Moi, par contre, j'aime aller à la rencontre des gens, me faire des amis. C'est ce que je préfère dans ce métier. En plus, comme je suis toujours en quête de nouvelles images et de nouvelles sonorités, aller dans un pays étranger, entendre une autre langue, discuter avec des grands musiciens est une opportunité que je ne laisserais passer pour rien au monde. D'ailleurs, mon regret, sur **Cowboy Bebop**, c'est de ne pas avoir pu enregistrer avec Pat Methany.

Propos recueillis par Bertrand ROUGIER

(Remerciements à Fred)



COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm** / **X-Tro** / «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 **La Compagnie des Loups** / **Dune** / **Greystoke** / **Rocky Horror**

41 **House** / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 **From Beyond** / **L'Invasion vient de Mars** / **Poltergeist 2** / **Rencontres du 3ème Type** / «La préhistoire au

52 **Running Man** / **Hellraiser** / **Hidden** / **Prince des Ténèbres** / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / **Elmer** / **Aux Frontières de l'Aube** / int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

63 Avoriaz 1990 / **Simetierre** / **Leviathan** / **Society** / **Re-Animator 2** / **Halloween 4**...

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal** / *Freddy TV* / **Basket Case 2** / **Frankenhooker**...

74 **Evil Dead 3** / **Rocketeer** / **Freddy 6** / **Hellraiser 3** / T2...

75 Avoriaz 1992 / Tetsuo 1 & 2 / Freddy 6 / Le Sous-sol de la Peur...

76 **Le Festin Nu** / **Hook** / **Brain Dead** /

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3** / **L'Antre de la Folie** / Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garou» / **Wolf** / **Tous les Hurlements** / **Body Melt**...

100 **SPÉCIAL N°100 LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES.** *X-Files* / **Toy Story**

101 **Independence Day** / **Une Nuit en Enfer** / **Heavenly Creatures**...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers** / **Postman** / **Souviens-toi... l'Été Dernier**...

112 **Vampires** / **Gattaca** / **Le Loup-garou de Paris** / **Dark City** / **Halloween 6**...

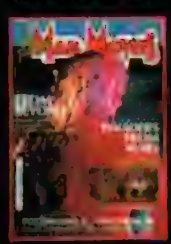
Picture Show / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...

33 **Gremlins** / **Phenomena** / **2001 : L'Odyssée de l'Espace** / «Le Psycho-Killers» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

36 **Re-Animator** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Lifeforce** / **Planète Interdite** / «Le Peplum fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3** / **Legend** / dossier «Sang pour Sang Bleu» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 **Retour vers le Futur** / **La Chair et le Sang** / **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?** /



cinémas» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

43 Dossier **Aliens** / **Critters** / **Les aventures de Jack Burton** / «Les extra-terrestres au cinéma»...

44 **Massacre à la Tronçonneuse 2** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Evil Dead** / ***Le Prisonnier*** / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»...

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche** / **From Beyond** / **Jason le Mort-vivant** / int. Stuart Gordon...

46 **King Kong 2** / **Street Trash** / **Démons 2** / **L'Exorciste** / «Les Singes géants au cinéma»...

47 **Evil Dead 2** / **Freddy 3** / **Indiana Jones** / **Le Sixième Sens** / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

54 **Bad Taste** / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du Fantastique» / «Vendredi 13, l'Héritage» / int. Peter Jackson...

55 **Chinese Ghost Story** / **Le Blob** / **Roger Rabbit** / **Bad Taste** / «Freddy, le mythe» / «Empire : grandeur et décadence»...

56 **Freddy 4** / **Beetlejuice** / **Willow** / **Aux Frontières de l'Aube** / **Elvira** / les FX de **Evil Dead 2**...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob** / **Invasion Los Angeles** / **Hellraiser 2** / **Faux-semblants**...

58 **Invasion Los Angeles** / **La Mouche 2** / **Munchausen** / Cronenberg, interview et dossier...

59 **Batman** / **Hellraiser 2** / **La Mouche 2** / la série TV *Freddy*...

65 **Total Recall** / **Akira** / **Tremors** / **Halloween 4** / Lamberto Bava...

66 **RoboCop 2** / **Freddy 5** / **Highlander 2** / **Maniac Cop 2** / **Star Trek 5**...

67 **Total Recall** / **RoboCop 2** / **Dick Tracy** / **Sailor et Lula** / int. Vertigineux, Irvin Kershner...

68 «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja** / **Darkman** / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal** / **Henry** / **Highlander 2** / **Les Feebles** / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 **Predator 2** / **Edward aux Mains d'Argent** / **Massacre à la Tronçonneuse 3** / **Akira** / ***Twin Peaks*** (série)...

La Famille Addams / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3** / **Batman le Défi** / **Universal Soldier** / ***Indiana Jones*** TV / **Twin Peaks** / **Le Cobaye**...

78 Dossiers **Batman le Défi** & **Alien 3** / **Les Aventures d'un Homme Invisible** / **Star Trek 6**...

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

81 Avoriaz 1993 / **Dracula** / **Brain Dead** / **Candyman** / **Hellraiser 3** / **Evil Dead 3**...

82 **Fortress** / **Trauma** / ***Les Contes de la Crypte*** / int. carrière de Joe Dante...

89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... / **Body Bags** / **The Crow** / la saga des **Baby Cart**...

90 **The Crow** / les séries *X-Files*, *Highlander* et *Batman* / **Eraserhead**...

91 Dossier «Manga» / **Wolf** / **Tetsuo** / **Mask** / **Ed Wood**...

92 **L'Étrange Noël de Mr Jack** / **Entretien avec un Vampire** / **Freddy 7** / Inoshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate** / **L'Antre de la Folie** / **Freddy 7** / **Highlander 3**...

94 **Dellamore Dellamorte** / int. carrière Tobe Hooper et John Carpenter...

95 **Ed Wood** / **Batman Forever** / **Freddy 7** / **Porco Rosso** / int. carrière de Fred Olen Ray...

102 **N° SPÉCIAL** *X-Files* / **Dangereuse Alliance** / **Planète Hurlante** / **Crash** / **Jiang-Hu....100 pages**

103 **Independence Day** / **Multiplicity** / **Starship Troopers** / Tsui Hark...

104 *X-Files* / *Millennium* / **L.A. 2013** / **Disjoncté** / int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks !** / **Fantômes contre Fantômes** / **Ghost in the Shell** / **Lost Highway**...

106 **Star Wars édition spéciale** / **Le Maître des Illusions** / int. George Lucas, Clive Barker...

107 **Le Sème Elément** / **Alien la Résurrection** /

112 **Godzilla** / **Dark City** / **Un Cri dans l'Océan** / **Wishmaster** / **Blade**...

114 **Scream 2** / **Armageddon** / *X-Files* / *Millennium* / **Las Vegas Parano** / **La Mutante 2**...

115 **Godzilla** / **X-Files le film** / **Truman Show** / **Small Soldiers** / «Retro Gores»...

116 **Blade** / **Halloween : 20 ans après** / *Buffy* / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1** / **Psycho** / **Virus** / **1001 Pattes**...

118 **Matrix** / **La Fiancée de Chucky** / **Cube** / **eXistenZ** / **Urban Legend** / dossier «Slashers»...

119 **Matrix** / **Wild Wild West** / **The Faculty** /

«Le fantastique australien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator** / **La Revanche de Freddy** / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 **Highlander** / **Re-Animator** / **Link** / ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** / «Hitchcock» / int. Christophe Lambert...

49 **Hellraiser** / **Les Sorcières d'Eastwick** / «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante...

50 **RoboCop** / **Hidden** / **Les Maîtres de l'Univers** / index des n°21 à 49 / int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop** / **Dyère** / **Hellraiser** / **Hidden** / int. Paul Verhoeven...

60 **Freddy 5** / **Re-Animator 2** / **Society** / **Abyss** / «Les mechants du Fantastique»...

61 **Batman** / **Indiana Jones et la Dernière Croisade** / **Abyss** / «Le tour du monde des super-héros»...

62 «ILM : La grande illusion» / **Batman** / **Re-Animator 2** / **RoboForce**...

71 **Terminator 2** / **Akira** / **Hardware** / **Ça** / **La Nuit des Morts-Vivants**...

72 **Les Feebles** / **RoboCop 3** / **Freddy 6** / dossier «La Malédiction» / int. Peter Jackson...

73 Spécial **Terminator 2** / **Rabid Grannies** / **Fisher King** / int. Terry Gilliam...

83 **Last Action Hero** / **Necronomicon** / **Body Snatchers** / **Phantasm 3**...

84 **Jurassic Park** / int. carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms***...

85 Spécial Dinosaures du Monde Perdu à **Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 **Demolition Man** / **Mask** / **L'Etrange Noël de Mr Jack** / **Accion Mutante**...

96 **Judge Dredd** / **Tank Girl** / **Congo** / **Le Village des Damnés** / **The Kingdom**...

97 *X-Files* / **Waterworld** / **La Mutante** / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier *X-Files* / **Johnny Mnemonic** / **Une Nuit en Enfer** / *Hercule TV*...

99 Gérardmer 1996 / **Seven** / **The Crow 2** / **L'Armée des 12 Singes**...

Hellraiser 4 / **Anaconda** / **Shiming TV**...

108 **Men in Black** / **Scream** / **Batman & Robin** / retro **Godzilla** / int. Wes Craven...

109 **Volte/Face** / **Le Monde Perdu** / **Contact** / **Mimic** / **Vampires** / ***Millennium***...

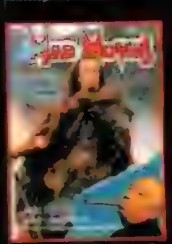
110 **Alien la Résurrection** / **Starship Troopers** / **X-Files** le Film / **Spawn**...

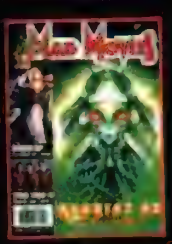
Mon Ami Joe / «La série Z à la française»...

120 **La Momie** / **Wild Wild West** / **Le 13ème Guerrier** / **Blair Witch** / **Vorace**...

121 **Star Wars Episode 1** / **Hantise** / **Jin-Roh** / **Perfect Blue** / **Princesse Mononoke**...

122 **Sixième Sens** / **La Fin des Temps** / «Les 25 meilleurs films de zombies»...





123 Gérardmer 2000 / Sleepy Hollow / Peur Bleue / Princesse Mononoke...

124 Scream 3 / Mission to Mars / Faust / Hypnose / Resident Evil 3...

125 Le Seigneur des Anneaux / Mission to

126 Blair Witch 2 / Donjons et Dragons / Planète Rouge / San Ku Kai / «Hommage à la Hammer»...

129 Spiderman / Le Pacte des Loups / Rollerball / Tomb Raider / dossier «Trauma»...

Tomb Raider / Les Drames sexuels du fantastique / dossier Jet Li

133 Final Fantasy / Jurassic Park 3 / La Planète des Singes / A.I. / poster Final Fantasy

137 Rollerball / Monstres et Cie / The One / Peter Jackson vu 2 à 2

138 Dossier: Le Seigneur des Anneaux / Les Autres / 13 Fantômes / Gérardmer 2002

141 Dossier Resident Evil / Le Voyage de Chihiro / Spiderman / Panic Room / «30 scènes inoubliables»

142 SPECIAL 30e ANNIVERSAIRE : 1972-2002, 30 ANS DE CINEMA FANTASTIQUE Star Wars Episode II /

144 Men in Black 2 / Le Règne de feu / Brocéliande / Jeepers Creepers / Jason X / Arac Attack / Requiem / Mes chers voisins / «Plus 30 navets désastreux»

145 Dossier Minority Report / Windtalkers / SimOne / Signes / Blood Feast 2 / Int. carrière Ray Harryhausen

146 Dossier Signes / Halloween resurrection / xXx / Terminator 3 / Kill Bill / Jeepers Creepers 2 / The Ring / Seijun Suzuki / Int. carrière Jack Hill

147 Dossier Meurs un autre jour / Daredevil / X-Men 2 / Hulk / Harry Potter et la chambre des secrets / Spider / Osamu Tezuka / Int. carrière Barschel Gordon Lewis

148 Dossier Les Deux Tours / Re-Animator 3 / Spy Kids 2 / Cradle of Fear / Resurrection of the Little Match Girl / Les Larmes du tigre noir / Le cinéma Thaïlandais / Int. carrière Sergio Sollima

149 Dossier Gérardmer 2003 / The Matrix Reloaded / Brocéliande / Le Cercle / Gangs of New York / Le Château dans le ciel / Int. carrière José Mojica Marins

150 Dossier Dark Water / X-Men 2 / Hulk / The

Comic Cons / Int. carrière Shinya Tsukamoto

152 Dossiers Evil Dead et Maléfique / X-men 2 / House of the Dead / Animatrix / Dreamcatcher / Destination finale 2 / Génération Evil Dead / Le fantastique à Hollywood / AFM 2003 /

Mars / dossier «Killers Supernatural» / retro Blair Witch...

130 Le Seigneur des Anneaux / Le Couvent / Inductions / dossier «Trauma»...

131 Le Retour de la Momie / Ghosts of Mars / Legend of Zu / dossier Momies / Pearl Harbor

132 Le Seigneur des Anneaux /

134 La Planète des Singes / Vidocq / Avalon / Samourais / dossier Terry Gilliam

135 A.I. / From Hell / The One / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

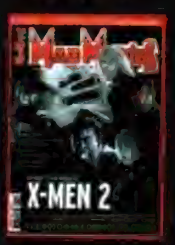
136 Dossier Ghosts of Mars / Battle Royale / Le Voyage de Chihiro / Harry Potter / Chevalier

139 Dossier From Hell / Spiderman / Versus / Donnie Darko / «Les Oeuvres de Jack l'Eventreur» / «Tokyo Underground»

140 Dossier Avalon / Rollerball / Monstres & Cie / Int. Dario Argento, Takashi Miike / «30 chefs-d'oeuvre oubliés»

Int. Tobey Maguire, Kirsten Dunst / L'Echine du diable / Femme Fatale

143 SPECIAL SUPER-HÉROS 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2. Dossier Spiderman / Dossier Blade 2 / Minority Report / Darkness / Métropolis / «L'esprit comic book en 30 films»

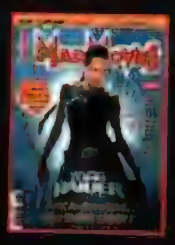


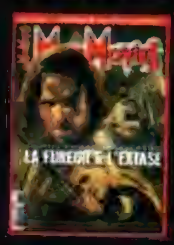
League of Extraordinary Gentlemen / Solaris / Cabin Fever / Leeches / Speed Demon / Darkness Falls / Scarecrow / Les fantômes japonais / Int. carrière Larry Cohen

151 Dossier Daredevil / Terminator 3 / Black Mask 2 / Willard / Cyclone / Traqué / Star Trek Nemesis / Les films comic

153 Dossier Les Evénements de la rentrée / Kill Bill, Hero, Blueberry, Le Retour du roi, Freddy Vs Jason, Underworld... / Matrix Reloaded / Animatrix / Basic / X-Men 2 / 28 Jours plus tard

154 Dossier Hulk / Darkness / Haute Tension / Nuits de Terreur / Animatrix / Ong Bak / Int. carrière Steve Wang





155 Dossier Terminator 3 / Les effets spéciaux de Matrix Reloaded / Abîmes / Narc / Les Enfants d'Abraham / Charlie's Angels 2 / Détour Mortel / The Eye / Pirates des Caraïbes / Tomb Raider 2 / Int. carrière Stevie Mar

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies. 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (Mad Movies n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés). Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.
Hors-série n°1 Carpenter et n°2 Jackson. France : **7,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port incluse). Dom-Tom et étranger : **9,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port incluse).

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :

Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ..... PRÉNOM .....

ADRESSE .....

CODE POSTAL ..... VILLE .....

PAYS .....

☐☐☐☐☐ ☐☐☐☐☐ ☐☐☐☐☐ ☐☐☐☐☐

Date d'expiration : ☐☐☐☐ Mois/Année

Date et signature obligatoires

VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR www.mad-movies.com, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES										
29	32	33	34	36	37	38	39	40	41	42
43	44	45	46	47	49	50	51	52	53	54
55	56	57	58	59	60	61	62	63	65	66
67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77
78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88
89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99
100	101	102	103	104	105	106	107	108	109	110
111	112	113	114	115	116	117	118	119	120	121
122	123	124	125	126	127	128	129	130	131	132
133	134	135	136	137	138	139	140	141	142	143 couverture Spiderman
143 couverture Blade II	144	145	146	147	148	149	150	151	152	153
154										

☐ Hors série n°1 John Carpenter

☐ Hors série n°2 Peter Jackson

☐ «Conformément à la loi informatique et à liberté du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de nous écrire à

DVD zone 2 et zone 1 à prix réduits
neufs et occasions

K7 vidéos : 4 € le film

Photos de films

portraits d'acteurs
couleurs et N&B

MOVIES 2000
La librairie du cinéma

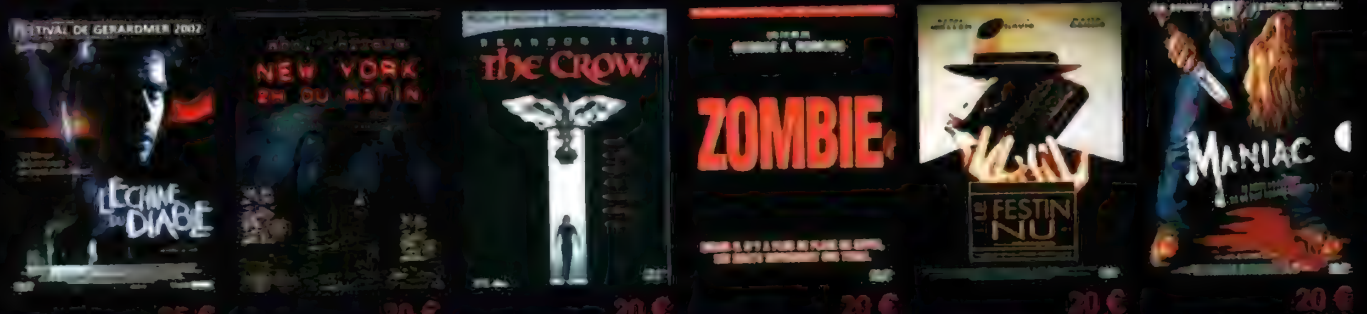
Affiches françaises
américaines et italiennes

revues et fanzines de cinéma
fantastique

Les anciens numéros de
Mad Movies et Impact

et plus encore...

DVD zone 2 neufs



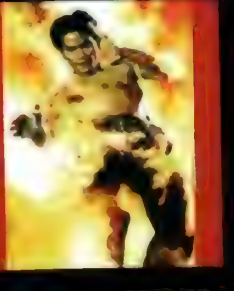
25 € 20 € 20 € 20 € 20 € 20 €

DVD zone 2 disponibles à partir de 6 € • DVD imports disponibles à partir de 10 €

DVD asiatiques neufs

27 € 20 € 25 € 25 €

Ong Bak
le film choc
de l'année
désormais
disponible
25 € seulement



La vente par correspondance est désormais assurée.
Appellez le 01 45 26 81 20

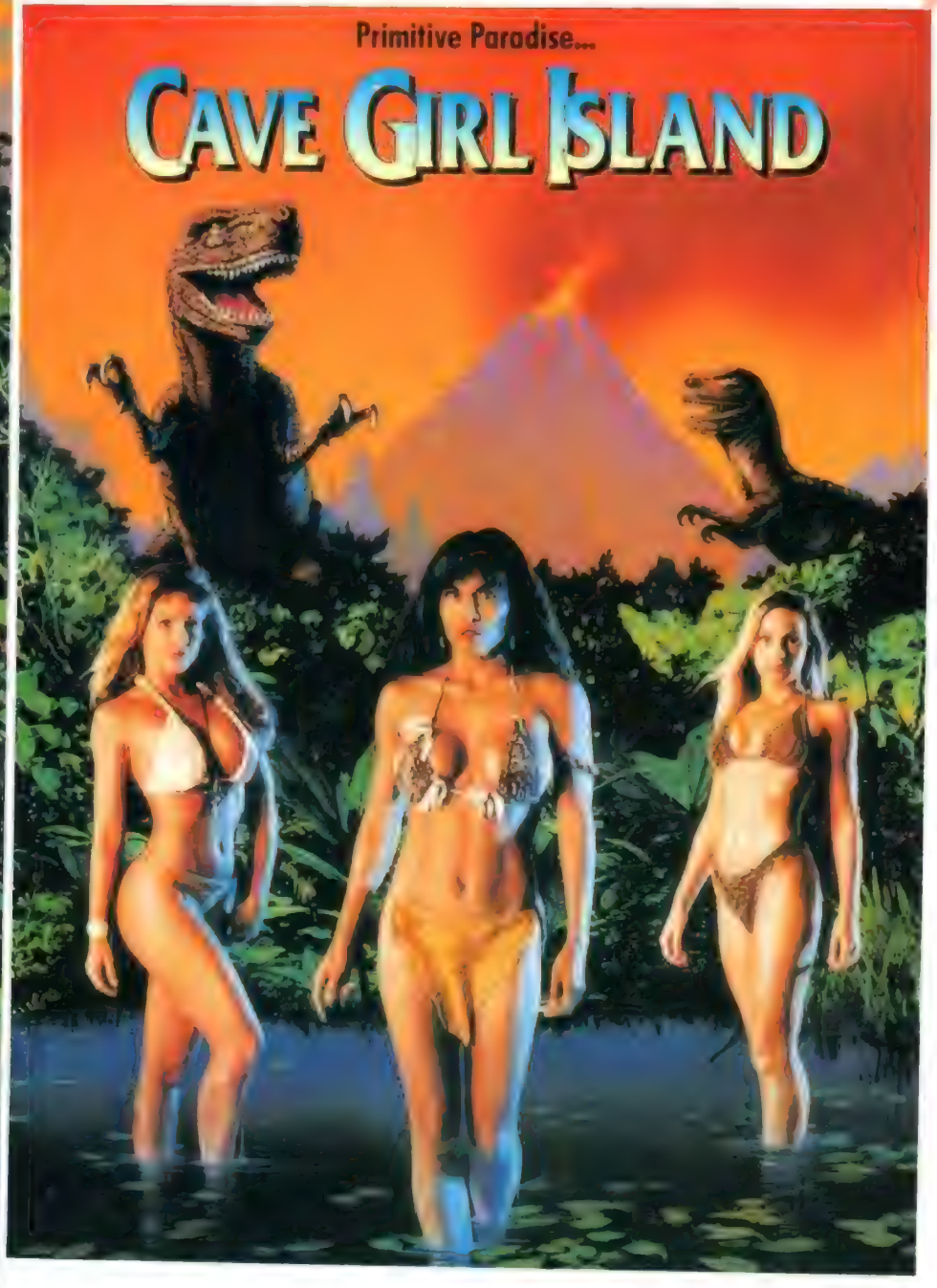
MOVIES 2000 achète vos DVD, revues de cinéma, affiches, photos, fanzines...

49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TÉL. : 01 45 26 81 20. WWW.MAD-MOVIES.COM
OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 13H30 À 19H30

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 43



MODE D'EMPLOI

Les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). À l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long-métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans Mad Movies.

CATACOMBS

1988. RÉAL.: DAVID SCHMOELLER. SCÉN.: GIOVANNI DI MARCO, R. BARKER PRICE. INT.: TIMOTHY VAN PATTEN, LAURA SCHAEFFER, VERNON DOBTCHEFF, FEODOR CHALIAPIN, JEREMY WEST, BRETT PORTER. PROD.: HOPE PERELLO, EMPIRE. USA.

Un sorcier albinos, jadis emmuré dans une abbaye par l'Inquisition, refait surface quelques siècle plus tard pour terroriser vaguement une quinzaine de moines installés sur les lieux. David Schmoeller compose de belles images, visualise avec talent une force mystérieuse rampant le long des couloirs ténébreux, trousse quelques scènes inquiétantes (le Christ qui arrache ses clous et descend de croix pour occire un moine en prière…),

Catacombs : de la sorcellerie dans les sous-sols...

mais le script n'atteint pas le niveau de ses ambitions préalables. L'argument ne dépasse en effet jamais le bref résumé qu'on peut en faire et se contente d'aligner des clichés que l'amateur reconnaît au fil du métrage, avec une nette préférence pour **Prison** et **Le Nom de la rose**. Également sorti aux USA sous le titre opportuniste de **Curse IV : the ultimate sacrifice**. (M54P.59, M66P.59).

THE CATCHER

1998. RÉAL.: GUY CRAWFORD, YVETTE HOFFMAN. SCÉN.: GUY CRAWFORD. INT.: DAVID HEAVENER, JOE ESTEVEZ, MONIQUE PARENT, SEAN J. DILLINGHAM, LESLIE GARRET, WENDY CRAWFORD, FRED MEYERS. PROD.: GUY CRAWFORD, YVETTE HOFFMAN, SPECTRUM FILMS INTERNATIONAL. USA.

La plantureuse Monique Parent affronte un psycho-killer obsédé par le base-ball au point d'occire le pauvre monde au moyen d'accessoires se rapportant à ce noble sport, encouragé dans l'au-delà par le spectre d'un de ses parents (mais pas Monique, cette fois…), ancien joueur lui aussi. Au détour d'une joyeuse série de meurtres, les auteurs jugent bon de nous asséner quelques phases de matches de base-ball dont l'inintérêt frise quelque part la torture mentale. Dieu merci, cela ne dure que 76 minutes…

THE CATMAN OF PARIS

1946. RÉAL.: LESLEY SELANDER. SCÉN.: SHERMAN L. LOWE. INT.: CARL ESMOND, LENORE AUBERT, DOUGLAS DUMBRILLE, ANTHONY CARUSO, FRITZ FELD, GERALD MOHR, JOHN DEHNE. PROD.: MAREK M. LIBKOV, RÉPUBLIC. USA.

Une curieuse réponse masculine et ronronnante à **La Féline**, tourné quatre ans plus tôt. L'écrivain Charles Régnier conserve de ses voyages en Orient une série d'images subliminales inquiétantes, et subit des absences de mémoire au moment où un mystérieux « homme-chat » massacre toutes griffes dehors les personnes de son entourage. Malgré une superbe photographie en noir et blanc et un suspense efficace, la reconstitution très opérette du Paris de 1895 (avec french-cancan !) et la pauvreté des rares effets spéciaux gâchent un peu la fête, surtout lors de la scène finale, quand le retour du super-matou à sa forme humaine se voit expédié en trois maigres plans superposés. La mission paraissait de toute façon impossible, dans la mesure où l'acteur Douglas Dumbrille remplace en cours de route l'homme-chat jusqu'ici interprété par un autre comédien, Robert J. Wilke.

The Catman of Paris : L'homme-chat sort ses griffes !

CATWEAZLE

1969. RÉAL.: DAVID LANE, QUENTIN LAWRENCE, DAVID REID. TV. SCÉN.: RICHARD CARPENTER. INT.: GEOFFREY BAYLDON, ROBIN DAVIES, ELSPET GRAY, GWEN NELSON, PETER BUTTERWORTH, NEIL MCCARTHY. PROD.: CARL MANNIN, QUENTIN LAWRENCE, LONDON WEEKEND TELEVISION. GB.

Un petit mixte avant l'heure d'**E.T.** et **Les Visiteurs**. Le personnage de Catweazle (Geoffrey Bayldon) représente en effet un magicien du Moyen Âge projeté dans le futur, autrement dit à notre époque, cherchant avec l'aide d'un jeune garçon (Robin Davies) à retrouver les siens. Cette série britannique fonctionne à la manière d'une fable morale et considère la civilisation actuelle et ses excès avec le regard ironique du personnage naïf venu d'ailleurs. ***Catweazle*** vécut deux saisons et connut vingt-six épisodes, puis tomba dans l'oubli jusqu'à sa ressortie récente sous la forme de deux coffrets regroupant l'intégralité des épisodes.

CAUCHEMAR

1897. RÉAL.: GEORGES MÉLIÈS. INT.: GEORGES MÉLIÈS. PROD.: GEORGES MÉLIÈS, STAR-FILM. FRANCE.

Fable onirique nous ramenant aux origines du cinématographe. Le héros contemple Pierrot et Colombine accompagnés d'un Noir venir danser autour de lui, tandis que la Lune, en balade elle aussi, cherche à le dévorer. Au petit matin, l'homme se réveille, rassuré.

LE CAUCHEMAR DE DRACULA

DRACULA. RÉAL.: TERENCE FISHER. SCÉN.: JIMMY SANGSTER, D'APRÈS BRAM STOKER. INT.: CHRISTOPHER LEE, PETER CUSHING, MICHAEEL GOUGH, VALERIE GAUNT, CAROL MARSH, MELISSA STRIBLING, JOHN VAN EYSSEN. PROD.: ANTHONY HINDS, HAMMER-FILMS. DISTR.: UNIVERSAL. GB.

Bien longtemps après la version quasiment théâtrale du **Dracula** de Tod Browning, Terence Fisher s'attelle à une véritable restauration du mythe et impose, comme on le disait alors, « l'horreur en couleurs ». Le script supprime des personnages,

Le Cauchemar de Dracula : La « Hammer Touch » dans toute son élégance.

néglige maintes péripéties, adopte une linéarité absente du roman de Bram Stoker pour cerner l'essentiel et mieux décrire la lutte entre les deux personnages principaux, Van Helsing et le Comte Dracula. Terence Fisher renverse des valeurs jusqu'ici respectées à travers la classique représentation du Bien et du Mal. Le vampire symbolise toujours la mort, mais aussi l'attrait du Mal, son potentiel de séduction, ainsi que le pouvoir d'une aristocratie dominante sur la population superstitieuse et peureusement soumise. À ce titre, le choix de Christopher Lee dans le rôle, à la fois bestial et majestueux, paraît assez exemplaire. **Le Cauchemar de Dracula** témoigne aussi d'une autre époque, où le suggéré l'emporte sur le démonstratif, la poésie sur le montage rapide, l'émotion sur les trucages. Quand les auteurs se plaisaient encore à solliciter l'imagination du public. Il ne s'agit pas là de préférer une méthode à une autre, mais bien de distinguer deux écoles parfaitement inconciliables.

LE CAUCHEMAR DE FREDDY

A NIGHTMARE ON ELM STREET IV : THE DREAM MASTER 1988. RÉAL.: RENNY HARLIN. SCÉN.: BRIAN HELGELAND, SCOTT PIERCE, D'APRÈS WILLIAM KOTZWINKLE. INT.: ROBERT ENGLUND, TUESDAY KNIGHT, LISA WILCOX, TOY NEWKIRK, RODNEY EASTMAN. PROD.: ROBERT SHAYE, RACHEL TALALAY, NEW LINE. DISTR.: CAPITAL CINÉMA. USA.

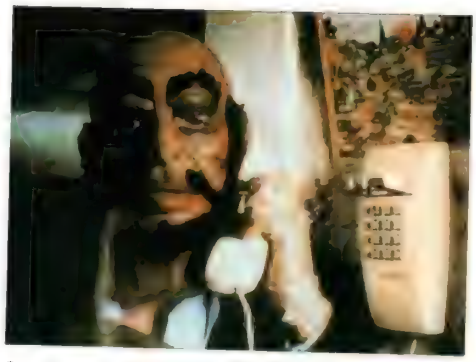
Le Cauchemar de Freddy : sortir ses griffes et compter jusqu'à quatre...

Dans les trop longues séries, la principale originalité d'un titre se réduit souvent à son numéro et **Freddy 4** n'échappe pas à la règle. Il ne s'agit plus d'une œuvre à part entière, mais du produit d'une franchise désormais bien connue, mise en chantier pour la seule rentabilité immédiate. C'est assez dire si le script copie au plus près ceux des épisodes précédents, en insistant grave sur le cynisme du croquemitaine griffu et la niaiserie des ados qui, en guise de problèmes philosophiques, ont toujours l'air de se demander s'ils n'auraient pas égaré leur clé de casier de vestiaire au lycée. Quelques gags arrachent un maigre sourire (l'aileron des **Dents de la mer** devient le gant de Freddy, l'héroïne s'équipe façon **Rambo**, les victimes ingérées du monstre l'attaquent de l'intérieur...), tandis que les effets spéciaux plutôt corrects prennent désormais la vedette. Voilà tout le bien qu'on peut en dire car, pour le reste, seule la peur panique de croiser encore Freddy au détour d'un rêve empêche le spectateur de sombrer dans le sommeil le plus total. (M55P.22, M56P.12).

CAUCHEMARS À DAYTONA BEACH

NIGHTMARE. 1981. RÉAL. ET SCÉN.: ROMANO SCAVOLINI. INT.: BAIRD STAFFORD, C. J. COOKE, MIK CRIBBEN, SHARON SMITH, DANNY RONEN, JOHN WATKINS. PROD.: JOHN L. WATKINS, GOLDMINE PRODUCTIONS. DISTR.: CINÉPARIS. USA.

Dérive assassine d'un schizophrène profond à travers les quartiers mal fâmés de la métropole, avant la révélation finale détaillant l'origine de ses troubles mentaux. **Nightmare** accuse bien son âge et renvoie à la longue série des psycho-killers qui imitèrent **Halloween** ou encore, comme ici, le **Maniac** de William Lustig. On y retrouve un soupçon d'érotisme, l'attente immodérée d'agressions sanglantes, les méandres psychanalytiques d'un meurtre initial, quelques fausses alertes, l'utilisation d'un masque, et, bien sûr, le clin d'œil conclusif, où le tueur passe visiblement le relais au petit garçon morbide, futur psychopathe comme son papa. Outre l'accumulation des clichés habituels et une certaine lenteur dans sa première partie, **Cauchemars à Daytona Beach** ose traiter le thème difficile de l'enfance vénéneuse, et le fait avec une belle immoralité, ce qui lui valut d'ailleurs une interdiction totale en Grande-Bretagne.



Cauchemars à Daytona Beach : Au secours, raccrochez, c'est une horreur !

LES CAUCHEMARS NAISSENT LA NUIT

1970. RÉAL. ET SCÉN.: JÉSUS FRANCO. INT.: PAUL MULLER, DIANA LORYS, SUSAN KORDA (SOLEDAD MIRANDA), JACK TAYLOR, COLETTE JACK, ANDRÉ MONTCALL. PROD.: PRODIF ETS. LIECHTENSTEIN.

Une jeune danseuse de cabaret devient la victime d'affreux cauchemars et subit l'influence hypnotique de sa logeuse qui la pousse au meurtre pour des motifs de strict intérêt. Grosse surprise au Marché du Film de Cannes 1972 de voir le Liechtenstein présenter ainsi quatre films de Jésus Franco : **Sex charade**, **Eugénie, Une vierge chez les morts-vivants** et ce titre qui ne devait jamais sortir en France (*). On comprend un peu la frilosité des distributeurs à la vision de ce quickie érotique au budget minuscule, à la durée réduite et au développement fort confus, où se reconnaissent aisément les fantasmes du cinéaste, assortis de références flatteuses à ses précédents films.

(*) La Cinémathèque Française le projeta néanmoins un soir de décembre 94, en double programme avec le plus connu **Les Maîtresses du Dr. Jekyll**, du même Jésus Franco.

CAULDRON OF BLOOD

EL COLECCIONISTA DE CADAVERES. VID.: **LE CHAUDRON DE SANG.** 1967. RÉAL.: ED MANN (SANTOS ALCOCER). SCÉN.: SANTOS ALCOCER, JOHN MALSON, JOSÉ LUIS BAYONAS. INT.: BORIS KARLOFF, VIVECA LINDFORS, DIANIK ZURAKOWSKA, JEAN-PIERRE AUMONT, MILO QUESADA, RUBEN ROJO. PROD.: HISPAMER, ROBERT D. MEINBACH PRODUCTIONS, ROMA FILM EXPORT. ESPAGNE/USA.

Santos Alcocer n'aime pas se faire repérer, et c'est sous le nom de Walter Alcox qu'il signa autrefois un si affligeant **Les Orgies du Dr. Orlof** que la critique officielle crut bon de l'attribuer un temps à Jésus Franco. Il reprend cette fois l'idée du sculpteur stérile utilisant de vrais corps humains pour élaborer ses œuvres, évidemment géniales et tellement... naturelles ! Si le sujet n'innove guère, en

Cauldron of Blood : Boris Karloff sculpte !

revanche la confrontation Viveca Lindfors/Boris Karloff en vieux couple déchiré fonctionne à merveille, distraite hélas par un Jean-Pierre Aumont jouant tout en charge son rôle de journaliste cynique. Karloff nous quittera deux ans plus tard, avant la sortie de ce film, et celles des quatre productions mexicaines tournée en 1968 : **La Camara del Terror, Invasion Sinistria, La Muerte Viviente et La Sereneta Macabra**.

CAVEGIRL

VID.: **LE MONDE OUBLIÉ.** 1985. RÉAL.: DAVID OLIVER. SCÉN.: PHIL GROVES. INT.: DANIEL ROEBUCK, CINDY ANN THOMPSON, JEFF CHAYETTE, BILL ADAMS, LARRY GABRIEL, DARREN YOUNG, SABA MOOR. PROD.: DAVID OLIVER, CROWN INTERNATIONAL. USA.

Les vibrations d'un cristal trouvé sur un site archéologique expédient le naïf Rex dans la préhistoire.

Après la rencontre d'une bande de primitifs tout aussi nigauds, d'une tribu cannibale, et de la « cavegirl » en question (Cindy Ann Thompson), notre ballot d'étudiant revient à l'époque actuelle, puis décide de repartir la retrouver. Les références abondent, de **Timerider** au **Clan de la caverne des ours**, sauf au niveau du budget, largement plus riquiqui. Notons quand même un vibrant hommage à la touche « accéléré » de votre magnétoscope et un exercice difficile d'humour pas drôle digne des pires comédies érotiques italiennes de la décade précédente. Mais les spécialistes lui préfèreront peut-être son comique involontaire tout aussi réjouissant, surtout quand les pauvres acteurs chargés de jouer les primitifs se font visiblement un mal de chien à courir comme ça pieds nus en pleine nature. À noter la présence furtive de Michelle Bauer dans une séquence déshabillée, rajoutée après coup sur l'initiative du producteur, jugeant que l'aventure manquait un peu de sexe. En fait, ça manquait surtout d'idées !

CAVEGIRL ISLAND

1995. RÉAL.: ELLEN CABOT (DAVE DECOTEAU). SCÉN.: MARK MICHELINI, D'APRÈS DES PERSONNAGES D'ALEXANDER SACHS. INT.: SARAH BELLOMO (ROXANNE BLAZE), TINA HOLLIMON, STEFAN GALIO, RODRIGO BOTERO, KENNY JOHNSON, STEPHANIE HUDSON. PROD.: CHARLES BAND, KAREN L. SPENCER, TORCHLIGHT. USA.

Cavegirl Island : Sarah Bellomo, Tina Hollimon et Stephanie Hudson en pleines formes.

Deuxième volet d'une série frétillante où la SF aurait un peu tendance à se prendre pour ***Alerte à Malibu***. En clair, c'est un tantinet sexe, assez frime, et juste assez balourd pour séduire le plus grand nombre de spectateurs. Dans **Beach Babes from Beyond** (à la vidéo : **Les Créatures de l'au-delà**), trois aliennes sili-super-connées, Luna, Xena et Sola, visitaient la Terre et perdaient assez vite leurs dessous. Les voici de retour, pour découvrir cette fois une île primitive où s'ébattent très brièvement quelques dinosaures, en fait un « Jurassic Park » virtuel pour amateurs fortunés. Des trois actrices du premier épisode, seule Sarah Bellomo (**Bikini Drive-in**, de l'ami Fred Olen Ray) retrouve son rôle, mais pas son nom d'origine, Roxanne Blaze, un « blaze » qu'elle réservait alors pour sa carrière dans le cinéma X.

CAZADORES DE DEMONIO

1983. RÉAL. ET SCÉN.: GILBERTO DE ANDA. INT.: RAFAEL SANCHEZ NAVARRO, TITO JUNCO, ROXANA CHAVEZ, ROBERTO MONTIEL, RIGOBERTO CARMONA, LUIS GUEVARA, JORGE RUSSEK, ANDRES GARCIA. PROD.: RAUL DE ANDA, CINEMATOGRAFICA INTERCONTINENTAL. MEXIQUE.

Copieux bavardages dans une région isolée du Haut Mexique pour établir si, oui ou non, l'esprit d'un vieux guérisseur indien se réincarne en loup-garou dans le but d'assouvir une vengeance d'outre-tombe. L'animal ne nous montre d'abord qu'un bras velu, avant d'apparaître complètement vers la fin, juste pour se recevoir une volée de balles d'argent qui l'expédie vite fait pour le compte. La photographie est belle, le genre incertain, entre le western moderne et l'horreur gothique, mais surtout l'action s'étire comme une folle, au point qu'une douce torpeur saisit le spectateur le plus vigilant, ceci bien avant que justice soit faite. Sorti à la vidéo aux USA sous le titre **Demon Hunter**.

CE QUE VEULENT LES FEMMES

WHAT WOMEN WANT. 2000. RÉAL.: NANCY MEYERS. SCÉN.: JOSH GOLDSMITH, CATHY YUSPA. INT.: MEL GIBSON, ALAN ALDA, ASHLEY JOHNSON, HELEN HUNT, MARISA TOMEI, LAUREN HOLLY. PROD.: BRUCE DAVEY, MATT WILLIAMS, SUSAN CARTSONIS, GINA MATTHEWS, ICON PRODUCTIONS/PARAMOUNT PICTURES. DISTR.: BAC DISTRIBUTION. USA.

Le Fantastique sert de langage à cette chronique de mœurs aux allures de comédie romantique. Mel Gibson incarne le publiciste macho capable, suite à un incident, de capter du jour au lendemain la pensée des femmes de son entourage. Ce qui va influencer sa perception du monde et son comportement sentimental. Le regard féminin sur un tel sujet apporte l'élément nécessaire à une interrogation différente sur l'éternel rapport homme/femme, qui rappelle parfois nos comédies françaises de Coline Serreau, où le mâle dominateur doit retrouver une fragilité sensible pour prétendre à l'harmonie sentimentale. Mais Nancy Meyers ne plaide jamais pour autant et préfère livrer ce film tout public jamais dérangeant, jamais non plus très captivant. Reste à savoir ce qu'en pensent les femmes...

CECIL B. DEMENTED

2000. RÉAL. ET SCÉN.: JOHN WATERS. INT.: MELANIE GRIFFITH, STEPHEN DORFF, ADRIAN GRENIER, KEVIN NEALON, ALICIA WITT, MINK STOLE, RICKY LAKE. PROD.: JOHN FIELDER, JOE CARACCIOLO, MARK TARLOV, POLAR ENTERTAINMENT. DISTR.: BAC FILMS. USA.

Le cinéaste underground Cecil B. Demented s'empare d'une star hollywoodienne pour la faire jouer dans son film, **Raving Beauty**, un violent happening contre les milieux du cinéma traditionnel. Pas vraiment fantastique comme sujet, et pourtant quel beau rêve de voir ainsi les derniers défenseurs du bis, du gore, du Z, ou même parfois du X, s'attaquer physiquement à l'ensemble du système, producteurs, exploitants, metteurs en scène, public, distributeurs, se cartonnant au passage la télé réalité, le charity buziness, les critiques de cinéma vendus à la grande marée promotionnelle, ou encore les associations familiales et les ligues de vertu. **Cecil B. Demented** trouve justement son rythme dans l'excès, la schizophrénie de ses protagonistes, les doux délires sentencieux, gratuits mais tellement libérateurs, comme un droit de réponse au conformisme général, à la démagogie ambiante et aux médias domestiqués par intérêt financier. Dérision suprême, John Waters pousse au final son héros - cet autre lui-même ! - dans un suicide en direct pour les besoins de la cause. La parole est au désespoir, mais dans la bonne humeur.

LA CELESTINA

1969. RÉAL. ET SCÉN.: CESAR ARDAVIN. INT.: JULIAN MATEOS, ELISA RAMIREZ, GONZALE CANAS, ANTONIO MEDINA, AMELIA DE LA TORRE, HEIDELOTTE DIEHL. PROD.: MANFRED DURNICK, HESPERIA/QUARO. ESPAGNE/ALLEMAGNE.

Le script adapte le roman homonyme de Fernando de Rojas dont l'action se déroule au 15ème siècle. La « Celestina » du titre dispense ses pouvoirs magiques, joue les entremetteuses et prépare des philtres d'amour, modifiant ainsi le destin de deux jeunes gens épris l'un de l'autre, Calisto et Melibea. Une version plus récente existe, avec Penelope Cruz dans le rôle de Melibea, qui néglige hélas les aspects fantastiques du thème au profit d'un érotisme virant au burlesque, un peu à la manière des contes de Boccace, l'auteur du *Decameron*.

CÉLIA

OU **CELIA, CHILD OF HORROR**. 1988. RÉAL. ET SCÉN.: ANN TURNER. INT.: REBECCA SMART, NICHOLAS EADIE, WILLIAM ZAPPA, VICTORIA LONGLEY, ALEXANDER HUTCHINSON. PROD. GORDON GLENN, TIMOTHY WHITE, SEON FILMS PRODUCTIONS. AUSTRALIE.

Celia : L'héroïne isolée dans son monde intérieur.

Cette première œuvre de la réalisatrice Ann Turner (**Hammers over the Anvil, Dallas Doll**) se déroule dans l'Australie des années cinquante, pour cerner le quotidien répétitif d'une fillette éprise de liberté et qui s'invente un petit monde personnel. Elle élève son lapin domestique, observe ses nouveaux voisins communistes et redoute fort un curieux gnome diabolique agressant les personnes isolées, tout cela jusqu'à un final pessimiste qui devrait intervenir au moins trente minutes plus tôt, compte-tenu de la lenteur du traitement et du manque de péripéties d'un sujet s'appliquant surtout à bien souligner le fossé entre le monde des adultes et celui de l'enfance.

CÉLINE

1992. RÉAL. ET SCÉN.: JEAN-CLAUDE BRISSEAU. INT.: ISABELLE PASCO, LISA HEREDIA, DANIEL TARRARE, LUCIEN PLAZANET, DAMIEN DUTRAIT, SÉBASTIEN LENFANT, DANIÈLE LEBRUN, PASCALE SIMÉON. PROD.: GAUMONT/SOFIARP/CANAL +. DISTR.: GAUMONT. FRANCE.

Parcours initiatique de la jeune Céline (Isabelle Pasco), adepte du yoga au point de développer des capacités psychiques hors du commun, telles que prémonitions, visions célestes, sans compter qu'elle peut guérir les vivants ou bien carrément ressusciter les morts. Gentiment contemplatif, souvent hermétique, parfois christique, le sujet s'attarde aussi sur l'histoire d'une étrange amitié entre l'héroïne et Geneviève (Lisa Heredia), qu'un mysticisme religieux va rendre plus profonde encore. Sorti en K7, et sous le même titre, chez Gaumont Vidéo.

THE CELL

2000. RÉAL.: TARSEM SINGH. SCÉN.: MARK PROTOSEVICH. INT.: JENNIFER LOPEZ, VINCENT D'ONOFRIO, VINCE VAUGHN, DYLAN BAKER, JAKE WEBER, PATRICK BAUCHAU, DEAN NORRIS. PROD.: JULIO CARO, ERIC MCLEOD, AVERY PIX/RADICAL MEDIA/NEW LINE CINEMA. DISTR.: METROPOLITAN FIMEXPORT. USA.

Tarsem Singh vient du vidéo-clip et cela se sent. Atout majeur pour les uns, manie fatale pour les autres, son art procède de la visualisation d'images précieuses et savamment oniriques, où l'auteur se regarde filmer dans une auto-satisfaction bien émouvante. Pour le reste, le script tente d'exploiter la mode du serial killer après les succès de **Seven** et du **Silence des agneaux**, agrémenté d'influences plus anciennes, comme **Le Sixième sens** de Michael Mann, par endroits aisément identifiable. Jennifer Lopez arpente les rêves d'un tueur tombé dans le coma pour lui faire révéler l'endroit où sa dernière victime attend une mort minutieusement programmée. Mais cette introspection mentale perd sa vocation psychanalytique au profit de séquences gratuites plus proches des « Cauchemars de Freddy » que de la méthode à Tonton Sigmund. Le cinéaste veut faire joli et masque le vide du sujet d'un hermétisme chicos que d'aucuns pourront qualifier de « génial ». Là encore, la foi inébranlable reste le meilleur allié du spectateur satisfait.

The Cell : Hermétisme chicos pour effets choc.

THE CELLAR

1987. RÉAL.: KEVIN S. TENNEY. SCÉN.: JOHN WOODWARD. INT.: PATRICK KILPATRICK, SUZANNE SAVOY, CHRIS MILLER, DANNY MORA, FORD RAINEY, LOU PERRY. PROD.: PATRICK WELLS, STEVEN E. BERMAN. USA.

Le visuel de l'affiche, le slogan, le résumé nous avertissent qu'un monstre se dissimule dans la cave et, en effet, un monstre se dissimule bien dans la cave, mélange de gargouille médiévale et d'alien science-fictionnel. C'est assez dire le peu de surprises que nous réserve cette petite série B. fignolée par un artisan depuis longtemps rompu aux horreurs à la chaîne : **Witchboard**, **Halloween Party**, **Peacemaker**, **Witchtrap**, etc. Une famille s'installe dans une maison au bord du désert où rôde dans les sous-sols un vieux démon invoqué autrefois par les comanches pour chasser les méchants blancs. A priori, ça n'avait pas trop bien marché à l'époque, pas plus que cette fois d'ailleurs, car l'entité rejoint vite ses ancêtres, expédiée par le père de famille, secondée par le fils de la maison, seul depuis le début à croire en son existence. Présenté en avant-première au Huitième Festival du Film Fantastique de Bruxelles.

CELLAR DWELLER

1987. RÉAL.: JOHN BUECHLER. SCÉN.: KIT DU BOIS. INT.: BRIAN ROBBINS, YVONNE DE CARLO, DEBORAH MULLOWNEY, VINCE EDWARDS, MICHAEL S. DEAK, JEFFREY COMBS, CHERYL-ANN WILSON. PROD.: BOB WYNN, EMPIRE. USA.

Cellar Dweller et sa créture signée John Buechler.

Cellar Dweller date d'une période faste pour Charles Band (ici producteur exécutif) à la tête de sa firme, Empire International, qui venait de nous révéler quelques œuvres, sinon incontournables, du moins assez réjouissantes : **The Caller**, **Aux portes de l'au-delà**, **Les Poupées**, **Prison**, **Future Cop** et, bien sûr, le célèbre **Re-Animator**. Jeffrey Combs, réanimateur en chef, donc, incarne cette fois l'auteur de comics d'horreur dont l'œuvre maléfique va prendre forme longtemps après sa mort. John Buechler tente de concilier gothisme et modernité dans ce conte cruel, où le fameux « Cellar Dweller » ressemble à s'y méprendre au genre de créatures qu'il imaginait à la chaîne en tant que maquilleur attitré de la même maison de production. De là à prétendre que l'Empire contre-attaque ! (M48P.26).

EL CELO

OU **PRESENCE OF MIND**. 2000. RÉAL.: ANTONI ALOY. SCÉN.: ANTONI ALOY, BARBARA GOGNY, D'APRÈS D'HENRY JAMES. INT.: HARVEY KEITEL, JUDE LAW, NILO MUR, LAUREN BACALL, SADIE FROST, DAYNA DANIKA, AGUSTI VILLARONGA. PROD.: ENRIQUE CEREZO PRODUCCIONES CINEMATOGRAFICAS. ESPAGNE/USA.

Version récente du *Tour d'écrou*, la nouvelle d'Henry James parue en 1898 et depuis maintes fois adaptée au grand ou au petit écran. Une jeune femme rejoint son poste pour éduquer deux orphelins, Miles et Flora, mais elle découvre vite qu'ils subissent l'influence post mortem d'un ancien domestique et de la précédente gouvernante. Pour son premier film, Antoni Aloy compose une atmosphère attachante aux splendides images, une recette infaillible pour se faire accueillir dans le plus de festivals possible, et notamment ceux de Bruxelles, San Sebastian et Montréal (Festival Fantasia)…

CELUI QUI N'EXISTAIT PAS

THE NIGHT WALKER. 1964. RÉAL.: WILLIAM CASTLE. SCÉN.: ROBERT BLOCH. INT.: BARBARA STANWYCK, ROBERT TAYLOR, HAYDEN RORKE, JUDITH MEREDITH, LLOYD BOCHNER, JESS BARKER. PROD.: WILLIAM CASTLE, UNIVERSAL. USA.

Le mari fraîchement décédé de Barbara Stanwick revient dans ses rêves, comme s'il voulait confondre son assassin. Sur le point de devenir folle, déchirée entre les cauchemars et la réalité, l'épouse découvrira au final l'horrible réponse à ce mystère d'outre-tombe. Le huis-clos, le suspense, l'ironie distanciatrice, le goût de l'effet-choc, la manipulation du public, la dérive surréaliste, le retournement de situation, le final révélateur, on retrouve là l'univers de William Castle dans toute sa splendeur. Quasiment traumatisé par la vision de **Psychose**, il accuse l'influence hitchcockienne au point même de lui reprendre ici son scénariste, le talentueux Robert Bloch. Avec lui, il signera **La Meurtrière diabolique**, un autre shocker efficace, où le faux semblant et l'ironie sadique font encore une fois merveille.

Celui qui n'existait pas : Robert Taylor (L'amant) et Hayden Rorke (le mari...aveugle).

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES. 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

■ Collectionneur recherche les jaquettes vidéo suivantes : **À la poursuite d'octobre rouge, L'Empire contre-attaque, L'Homme au pistolet d'or, Opération Tonnerre, Voyage au bout de l'enfer**... Lamzouri Youssef, 3 rue Mireille, 30320 Marguerites. Tel : 06 66 03 83 20.

■ Collectionneur propose nombreuses séries TV, en vidéo, anciennes et récentes, collection privée. Liste contre timbres à 0,50 €, non collés. Écrivez à : M. Ramousse Arnaud, Les Cèdres, 23 bis Val de Gorbio, 06500 Menton.

que tu pousses un peu, là ?... Allez, c'est bien parce que c'est toi...), 3 rue Mireille, 30320 Marguerites. Tel : 06 66 03 83 20.

■ Vds Mad Movies, E.F, SFX, Toxic, MMF, Impact, Starfix, revues U.S, anglaise, allemandes, italiennes, espagnoles, portugaises, affiches rares, comics, livres, scénario illustré, livres de poches, press-book, films... Guillaume Trivin, 1 place Paul Eluard, 38420 Le Versoud.

■ Vds plaquettes promo : **Star Wars Épisode II - L'Attaque des clones**, 4 volets

Chasseurs d'ombres, DVD **Jamais plus jamais**. Castéran Franck, 16 rue d'Albert, Place St Jean, 82000 Montauban.

■ Recherche VHS originales des films suivants : **Massacre au camp d'été 1, 2** et **3, Le Jour des fous, House on Sorority Row, Le Bal de l'horreur 3, Démons 2**. Contact : bruno.cla1@voilà.fr

■ Vds VHS Thorn Emi Video, **Les Horreurs de Frankenstein**, de Jimmy Sangster (Hammer 1970). Stéphane, Tel : 01 46 63 15 17.

LE TITRE MYSTÉRIEUX

Isabel, notre sémillante maquettiste, aime bien faire des blagues à son mari. Ainsi, l'autre soir, il rentrait chez lui en pensant se taper un bon gueuleton suivi d'un épisode de **Dawson**, *sa série préférée. Et bien, contre toute attente, cette sacrée Isa lui avait réservé une petite surprise, en se déguisant en plateau garni. Quelle déconneuse cette Isabel alors !*

Les cinq premiers à trouver le titre du film où nous sommes allés pêcher cette photo recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Dans le n°155, il fallait reconnaître le film **C.H.U.D.** (USA - 1984) de Douglas Cheek. Bravo à Jean-Marc Domeneghetty, Laurent Darier, Vincent Leroux, Frédéric Bour et Jean-Marc Simon.

■ Vds VHS originales : **Le Mystère de la bête humaine, Le Mort-vivant, Capitaine Kronos, Dracula, Les Nuits de Dracula, Les Révoltés de l'an 2000, Histoires d'outre-tombe, La Maison qui tue, Terreur aveugle, Dracula contre Frankenstein** + films Jess Franco et DVD : **Les Cicatrices de Dracula.** Olivier. Tel : 04 78 93 46 51.

■ R.P, JH, 34 ans, cinéphile, cherche fan de fantastique, SF, des années 50 à 80, pour amitié, rire *(un seul rire, t'es sûr ?)*, sorties, vie à 2 possible. Tel : 01 69 43 15 27.

■ Vds méga collection sur A. Schwarzenegger, avec produits de cinéma neuf ou TBE. Pour recevoir les 6 listes, envoyer enveloppe brune à 1,11 € à Patricia Strickfaden, 28 rue de Metz, 54150 Briey.

■ Recherche en VHS originales l'intégralité des séries : ***K 2000***, ***L'Incroyable Hulk*** (séries et téléfilms), ***Supercopter***... Lamzouri Youssef *(Eh Youssef ! T'as déjà une petite annonce dans ce numéro. Tu trouves pas*

dépliants : 10 €, **Dragon rouge**, 3 volets dépliants : 7 €, **Chicago**, booklets format A4 allongé 54 pages (texte en français) incluant 1 CD sampler 3 titres extrait B.O.F. **Chicago** : 14 €. Thomas Laugle, 17 allée St Michel, 33690 Grignols.

■ Recherche DVD Zone 2 **Scarlet Diva** d'Asia Argento et DVD Zone 2 ou VHS **New Rose Hotel** d'Abel Ferrara. Grégory Wallerich, 36 rue du Lieutenant Seidel, 88150 Thaon-les-Vosges.

■ Recherche VHS originales VIP : **Equinox, Le Tueur de Manhattan, Dominique, Astro Zombies** + VHS de collection Fantastic Vidéo + guides officiels vidéo avant 1987. Bidart Didier, 2B rue Maréchal Joffre, n°39, 33260 La Tesli.

■ Recherche ***Le Retour de l'incroyable Hulk*** (1977), 2 pilotes de ***Dossiers brûlants***: ***The Night Stalkers/The Night Stangler***, **Toxic Avenger 3**, les pilotes de ***X-Files***, ***Millenium***, ***Roseanne***, **Shaft**,

■ Vds nombreuse affiches et photos de cinéma (dont fantastiques), nombreuses BO Films, découpés originales des premiers Mad Movies. Liste sur demande. Recherche cinéromans années 50 et 60. Christian Karl, 30 rue de Lupin, 57400 Sarrebourg. Tel : 03 87 03 38 37.

■ Vds VHS rares (Kung-Fu, X, Z, gore...). Demander listes des VHS vendues à bas prix (80 € les 20). Jean-Pierre Duhayon, 10, square du Pont de Sèvres, 92100 Boulogne.

■ Vds VHS originales et DVD horreur, fantastique, X (**Candyman, Les Dents de la mer, Komodo, Whispers, Babewatch 8**...) + affiches françaises, américaines, italiennes (**Zombie, Supervixens**...) + Impact, E.F, Mad Movies, Photos etc... Morel William, Le Village, 01400 Chanoz Chatenay.

■ Vds en VHS très nombreux films, principalement horreur, fantastique et

giallos (Dario Argento, Lucio Fulci, Ruggero Dodato ou encore Troma !) dont de très nombreuses raretés ! + Vds très nombreuses affiches, principalement horreur, plus de 1000 titres disponibles ! (**Cannibal Ferox, L'Au-delà, Terminator 3**...). Longue liste contre 2 timbres. Olivier Strecker, 1 rue du petit jeu de Paume, 13500 Martigues.

■ Recherche jaquettes **Blood Feast, 2000 Maniacs, Amazonia, la jungle blanche, Black Past, Parts of Family, Demonium, Darkness Beyond, Skinned Alive, Horrible, Cannibal Ferox, Return to Horror High, Toxic Avenger 2** et **3**. Rémy Delpdio, 20 impasse Croix de Regniers, 13004 Marseille. (possibilité d'envoi de photocopies, les copies couleurs sont acceptées *(c'est bien, t'es tolérant comme bonhomme...)*).

■ Recherche VHS **Ring 1, Black Past, Psychos in Love.** Recherche VHS ou DVD **Kairo, Shriek, Le Cerveau de la famille** et **Oblivion 2.** Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves Richemont.

■ Vds VHS enregistrées, horreur/gore/action, etc... dont raretés et récents. **Virus cannibale, Cannibal Campout, Alligator 2, Vibroboy, Ghost Ship**, etc. Liste + tarif contre 3 timbres. Gregory Bauche, 32 R Nationale, 37160 La Celle St Avant. Tel : 02 47 65 19 68.

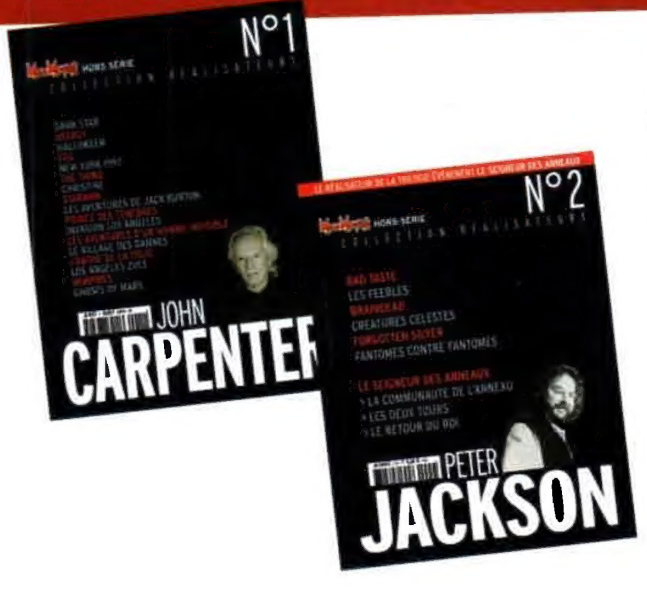
■ Scénario édité recherche dessinateur de BD confirmé pour histoire réaliste, contemporaine avec une pointe de fantastique. Pas sérieux s'abstenir. Envoyer SVP 2 planches de BD sur hydra@vtx.ch Réponse assurée. Marti Patricia, Chemin du stand, 21C, 1024 Ecublens, Suisse.

■ Vds en VHS **Orca, Les Dents de la mer** édition spéciale 25ème anniversaire, **Les Dents de la mer n°2**. Jean-Louis Zaccariotto *(Jean-Louis, l'ami des poissons...)*, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

■ Recherche tout document sur Bruce Willis : poster, photos et films + correspondre avec des filles. Marlène Bonnet, 8 rue Chateaubriand, 56530 Quéven.

LES HORS SÉRIES MAD MOVIES

INTERVIEW EXCLUSIVE DES RÉALISATEURS SUR LEUR CARRIÈRE, TOUS LEURS FILMS DÉCRYPTÉS ET BIEN PLUS ENCORE.



Oui, je commande

___ exemplaire(s) de **MAD MOVIES**

HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER

Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

___ exemplaire(s) de **MAD MOVIES**

HORS SÉRIE N°2 PETER JACKSON

Prix unitaire pour l'Europe : 8 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 10 € (frais de port compris)*

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec votre règlement, à l'adresse suivante :

D.I.P., MAD MOVIES HORS SÉRIE - 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____ Ville _____ Pays _____

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

Nosferatu

the wrath of Malachi

Attention : les scènes de ce jeu risquent de terroriser de nombreux joueurs !

Usez des moyens traditionnels de la lutte contre les vampires : eau bénite, crucifix ou pieu en bois, mais aussi des armes rustiques telles que le pistolet à silex ou le mousquet pour triompher de vos ennemis.

Immersion totale dans l'action et l'épouvante. Le danger peut surgir de n'importe où, y compris du plafond ou du sol...

Un château gothique gigantesque vous attend. L'architecture, générée aléatoirement, modifie l'agencement du château et les lieux de détention de vos proches à chaque partie.

PAN VISION

Idol

PC CD-ROM

Public Adulte DÉCONSEILLÉ aux moins de 16 ans

13ème RUE LA CHAÎNE ACTION ET SUSPENSE

© 2003 Idol FX AB & P&N Vision AB. All Rights Reserved. Unauthorized copying of the program, artwork, sounds or text, or parts thereof is strictly prohibited. Nosferatu: The Wrath of Malachi is a Trademark of Idol FX AB.

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX
LES DEUX TOURS

LE 26 AOÛT,
EN SORTIE MONDIALE
L'AVENTURE CONTINUE EN DVD
(Également disponible en VHS)

DISQUE 1
Le film en version française et en version originale sous-titrée en 5.1 DOLBY EX.

DISQUE 2
Plus de 2 HEURES de suppléments, dont 2 documentaires sur les secrets de la production et de la réalisation du film

et EN EXCLUSIVITÉ
les premières images
du dernier volet de la Trilogie :
LE SEIGNEUR DES ANNEAUX
LE RETOUR DU ROI

Pour en savoir plus sur la Trilogie :
www.leseigneurdesanneaux.com

METROPOLITAN FILM & VIDEO
NEW LINE CINEMA
An AOL Time Warner Company
TF1 VIDEO
MCM
AOL
NRJ
HIT MUSIC only !

© MMIII New Line Productions, Inc. © MMIII New Line Home Entertainment Inc. Le Seigneur des Anneaux, Les Deux Tours, Le Retour du Roi et les personnages, événements, objets et lieux y afférents sont des marques déposées de The Saul Zaentz Company d/b/a Tolkien Enterprises sous licence concédée à New Line Productions, Inc. Tous droits réservés. © propriété graphique 2003 METROPOLITAN FILMEXPORT